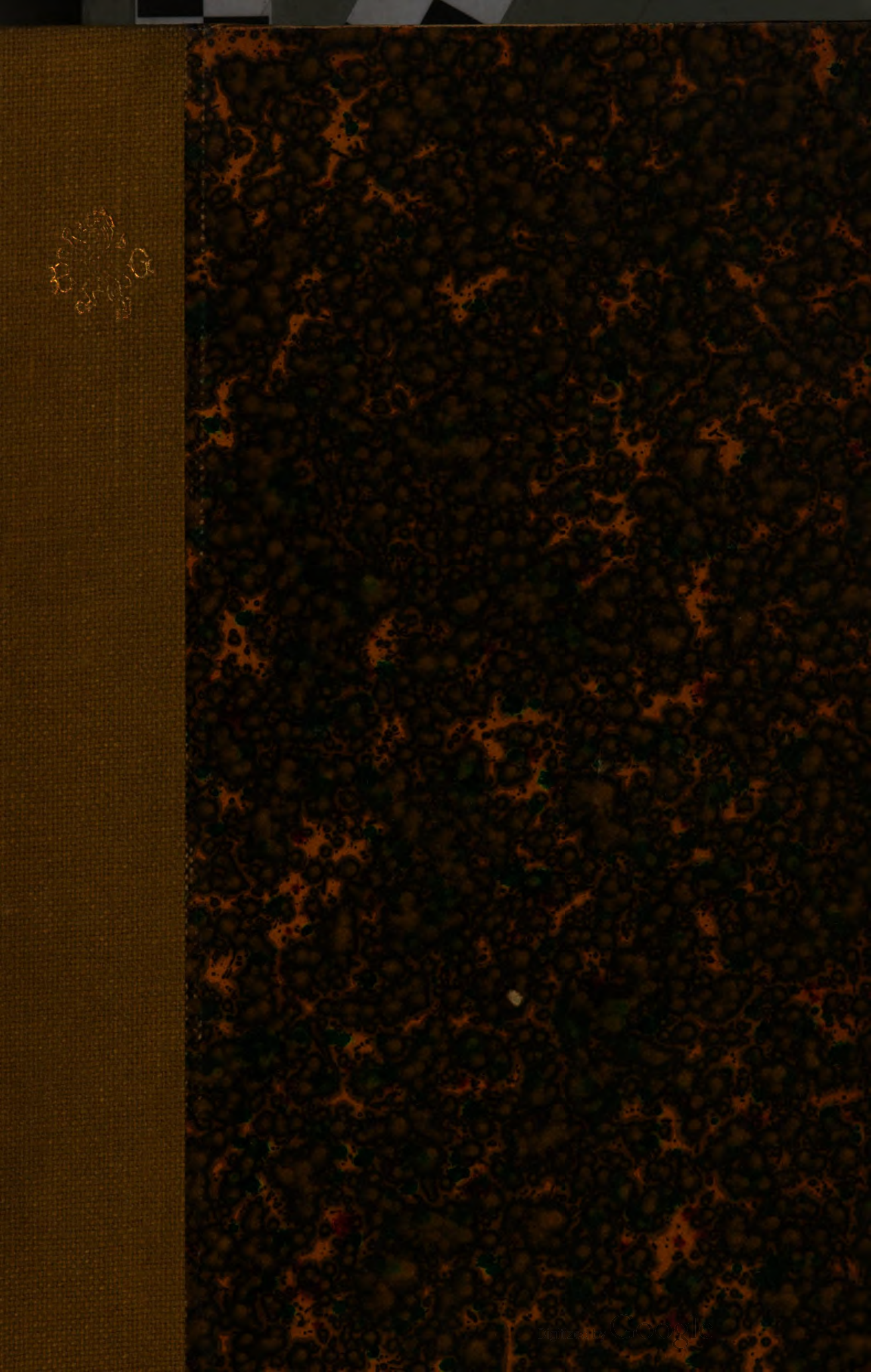
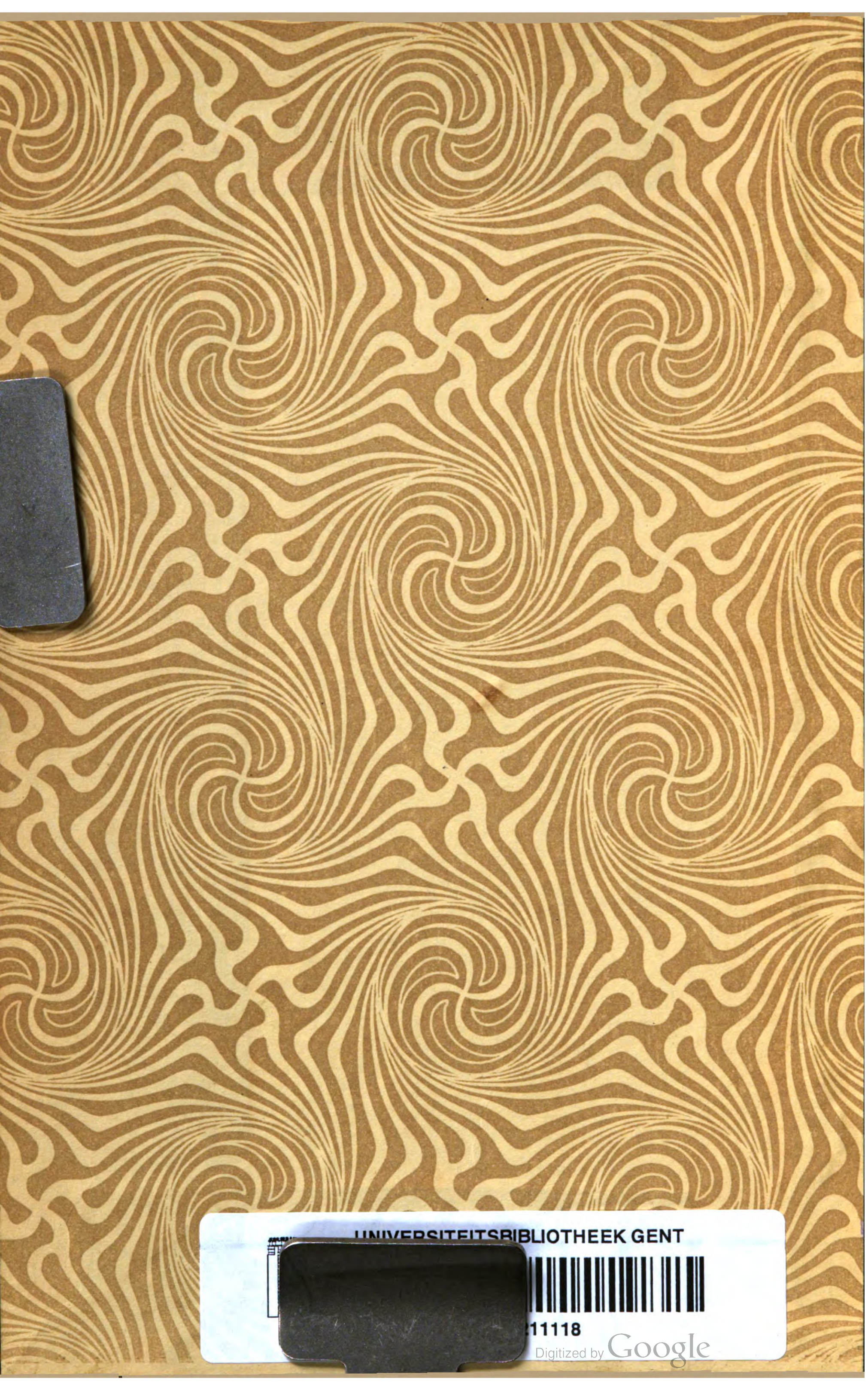
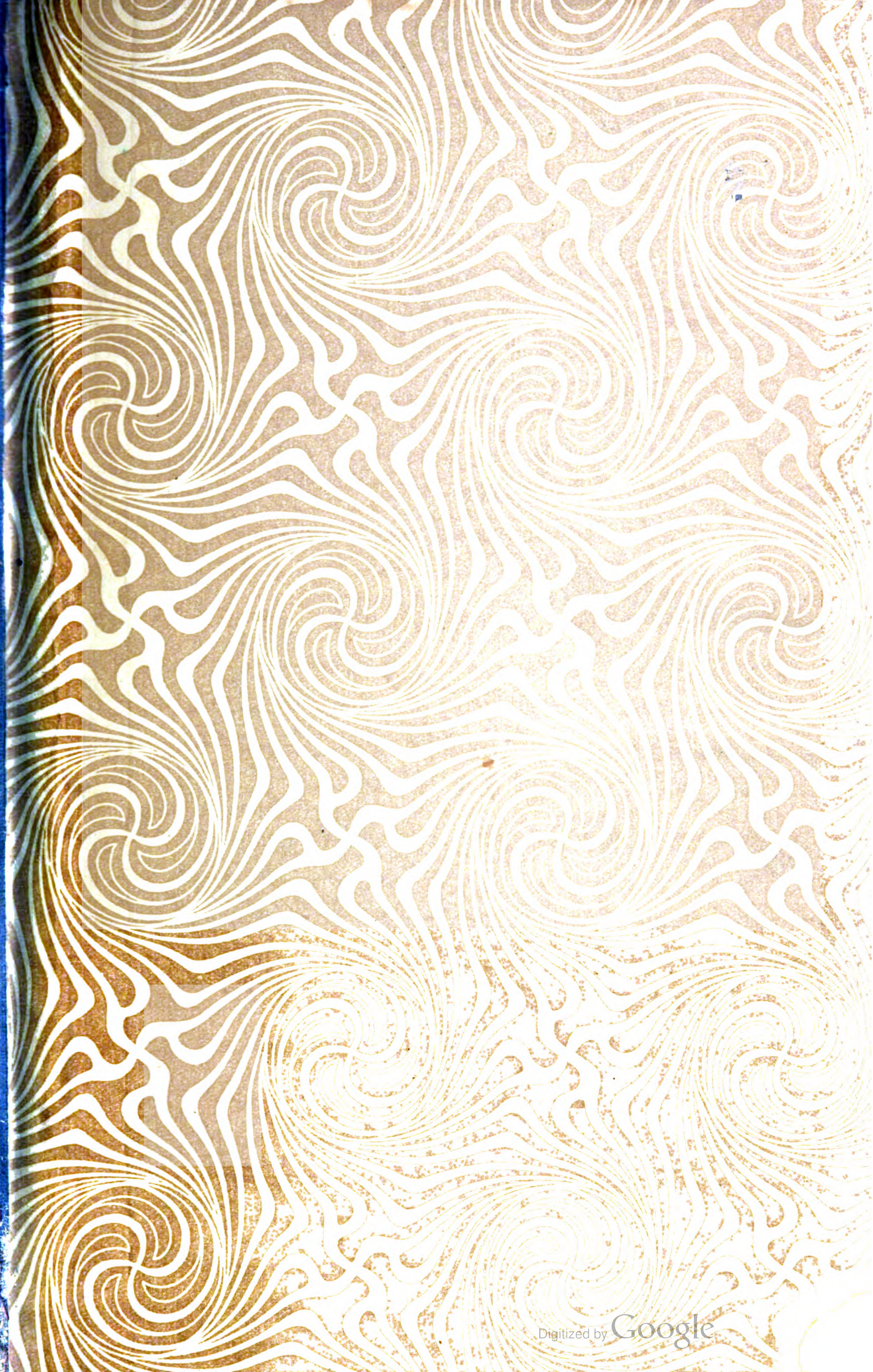






LE CID,

SON HISTOIRE, SA LÉGENDE, SES POÈTES,

PAR

ALPH. WILLEMAERS,
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES,
PROFESSEUR AU COLLÉGE DE LOUVAIN.

BRUXELLES,
COMPTOIR UNIVERSEL D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
VICTOR DEVAUX ET Cie,
RUE SAINT-JEAN, 26.

1873.

I

HISTOIRE ET LÉGENDE DU CID.

DÉPOSÉ.

Bruxelles. — Imp. du Compt. univ. Victor Devaux et Cie, 26, rue St-Jean.

LE CID,

SON HISTOIRE, SA LÉGENDE, SES POÈTES,

PAR

ALPH. WILLEMAERS,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES,
PROFESSEUR AU COLLÉGE DE LOUVAIN.

BRUXELLES,

COMPTOIR UNIVERSEL D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
VICTOR DEVAUX ET Cie,
RUE SAINT-JEAN, 26.

1873.



J'ai exposé dans ce volume l'histoire et la légende du Cid ; je résumerai dans une partie spéciale les principaux poëmes dont le Campéador devint le héros, à l'époque où la poésie savante succéda en Espagne à la poésie populaire. Je me suis dit que cette double étude, jointe à quelques observations sur le Cid de Corneille, pourrait être d'une certaine utilité aux innombrables admirateurs du poète français, parce qu'il est naturel, qu'en lisant le chef-

d'œuvre de l'immortel tragique, on se demande ce que fut en réalité le Cid, de quelle manière les Espagnols racontent sa vie, et ce que Corneille a pu emprunter aux poètes, ses devanciers ; toutes questions qu'il est difficile d'élucider sans recourir à des sources, dont il n'est pas toujours possible de disposer. Au surplus le Cid est le héros national d'un grand peuple et il fut le défenseur de l'indépendance de sa patrie : ces deux titres expliqueraient seuls la notice que je lui ai consacrée. J'ai fait précéder l'histoire du Cid d'un coup-d'œil sur l'histoire de la péninsule ibérique avant le XI[e] siècle ; sur des observations très-justes qui m'ont été présentées, j'ai cru retrancher cette partie ; mais je me suis décidé, après bien des hésitations, à la conserver, après avoir divisé toutefois le travail de telle manière que le lecteur peut la négliger, dans le

cas où les détails de ce coup-d'œil pourraient détourner trop son attention du sujet principal de l'ouvrage.

La péninsule ibérique est séparée de la France par les Pyrénées ; l'Océan atlantique, à l'Ouest, la Méditerranée, à l'Est, la baignent de leurs flots et s'unissent au détroit de Gibraltar. Un climat assez rude domine dans les régions pyrénéennes, dont les immenses forêts donnent un caractère saisissant à la partie septentrionale de la presqu'île ; le soleil ardent du midi fait mûrir ailleurs les pommes d'or des orangers : l'ours habite les cavernes des Pyrénées et le chamois bondit sur les cimes les plus escarpées de la montagne ; les chèvres errent sans entraves dans les gorges des sierras, tandis que des troupeaux de mérinos, captifs et libres à la fois, cherchent la verdure des pacages d'une extrémité de l'Espagne à l'autre.

Dès la plus haute antiquité, des hordes d'*Ibères* s'établirent dans l'Espagne et l'occupèrent en paix jusqu'au jour où des *Celtes*, émigrant du Nord, vinrent leur contester une possession plusieurs fois séculaire : une lutte atroce dut suivre cette invasion ; mais enfin les tribus primitives partagèrent avec les envahisseurs un territoire trop étendu

pour elles, et constituèrent par la fusion des deux races, la nation puissante des *Celtibériens*. Comme on le constate généralement dans des guerres de ce genre, des vaincus se retirèrent vers les montagnes, y transportant leur langue, leurs mœurs, leurs usages et leurs institutions : encore de nos jours, les descendants de ces aborigènes (1), les *Basques*, parlent, presque dans sa pureté originelle, la langue étrange et mystérieuse de leurs aïeux ; les vieillards s'assemblent encore sur les flancs des montagnes et siégent en assemblée nationale, appuyés sur les rudes bâtons de néflier, dans des enceintes d'arbres antiques et vénérables ; les pâtres et les laboureurs luttent encore de poésie au pied des hêtres, comme les bergers de Théocrite et de Virgile ; ils composent encore des tragédies et des comédies qu'ils jouent eux-mêmes, adossés aux rochers, dans d'immenses vallées, devant des populations nombreuses, renouvelant ainsi les solennités de la Grèce et de Rome, dont la civilisation présente ne saurait donner la moindre idée.

Ainsi les plateaux élevés du Nord servirent d'asile à des Ibères qui s'y conservèrent purs, à travers les siècles, de tout mélange avec l'étranger : les habitants des plaines au contraire, déjà altérés dans leur caractère primitif par l'invasion des Celtes, subirent encore l'influence des *Phéniciens*, dont les marins, errant sur les mers de l'ancien continent, abordèrent aux côtes de la péninsule ibérique,

(1) Voir de Humbold, *Recherches sur les habitants aborigènes de l'Espagne*.

nommée depuis l'Espagne, et jetèrent les fondements de la ville maritime de Cadix. Plus tard les *Grecs*, et, à la suite de la première guerre punique, les *Carthaginois* établirent des colonies sur un territoire aussi favorable aux paisibles travaux des colons qu'aux entreprises audacieuses des navigateurs ; un citoyen de Carthage bâtit Carthagène que les Romains assujétirent, vingt ans après sa fondation, dans le cours de ces guerres que le siége seul de Numance suffirait à immortaliser. La noble cité sut déjouer la tactique des meilleurs généraux : elle résista quinze mois au Scipion que le sénat désespéré avait investi de la mission de réduire les Numantins ; et, lorsque la famine eut enlevé sa population presque tout entière, ses derniers héros s'entretuèrent, laissant aux légions une ville déserte. Le généreux vainqueur put se venger — et il le fit — sur les pierres des édifices renversés et éparpiller les décombres mêmes de l'héroïque cité. Le glorieux souvenir de Numance fut évoqué, dans une tragédie de Cervantès, au milieu même de Sarragosse assiégée par Napoléon (1) : de sinistres présages troublent un auguste sacrifice et un jeune homme, mort dans les tortures de la faim, soulève la pierre de son tombeau et annonce que Numance ne sera ni victorieuse, ni vaincue, mais que ses soldats s'immoleront tous sur le cadavre de la ville réduite en cendres... Un silence de mort vient glacer d'effroi l'âme des auditeurs ; ils voient Marius monter sur les remparts de la ville et ne rencontrer que des ruines fumantes ou des montagnes de cadavres ; un seul numantin s'est réfugié sur une tour, repousse les

(1) Voir F. Loize, *Histoire de la poésie espagnole*.

séduisantes promesses des Romains et se précipite du sommet de l'édifice, afin de ne laisser à Scipion que des cadavres pour orner son triomphe.

De toutes les conquêtes que les Romains eussent encore faites, l'Espagne était celle qui leur avait le plus coûté ; en revanche, aucune ne leur valut un si riche butin, et fort peu des provinces conquises lui donnèrent, dans la suite, des hommes aussi remarquables que les Sénèque et ce Trajan, dont une superbe colonne rappelle encore les exploits et les triomphes. L'histoire affirme, qu'après la mort du César espagnol, au nombre des vœux qu'on apportait au pied du trône du nouvel empereur, on souhaitait qu'il fût plus heureux qu'Auguste et meilleur que Trajan ! souhait rarement exaucé par les divinités protectrices du Capitole ; car Rome, à peu d'exceptions près, n'eut plus de prince comparable au vainqueur des Daces, et l'empire, trois siècles à peine après la mort de Trajan, n'eut plus de citoyens pour maintenir sa puissance contre les Barbares, dont le génie prophétique de Tacite avait depuis longtemps signalé la vigueur et fait entrevoir les redoutables espérances. Alors les habitants épouvantés virent arriver tour-à-tour ou pêle-mêle, les Francs, les Suèves, les Hérules, les Goths, les Vandales, les Sarmates, les Gépides, les Alains, les Burgundes et ces Huns qui avaient tous les vices, sans avoir d'autre vertu que la fidélité à leur parole. Ces nomades (1)

(1) Sidoine Apollinaire, *Carm.* II, 245.

Gens ànimis membrisque minax : ita vultibus ipsis
Infantum suus horror inest. Consurgit in arctum

de race finnoise avaient la taille courte, le cou épais, le nez écrasé, la physionomie hideuse, à tel point que les peuples saisis d'horreur les faisaient naître des démons et des magiciennes, dans les steppes où le goth Filimer avait relégué les sorcières de ses hordes. Au milieu de ces grandes inondations de peuples, courant sans cesse de l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi (1), puis se rejetant vers l'Orient ou remontant tout-à-coup au Nord, comme les rayons d'un cercle qui s'étendent et se dilatent, puis reviennent de tous côtés au centre d'où ils sont partis ; au milieu de troubles, qui semblent réellement reproduire les combats des Titans, chantés par les anciens poètes, l'empire romain fut ébranlé (2) et l'on ne sait ce que l'Europe serait devenue, dans le déluge de force matérielle qui vint fondre sur la société, s'il n'avait existé un pouvoir moral, une société fortement organisée, fortement gouvernée, pour se défendre contre la barbarie, pour devenir le lien, le moyen, le principe de civilisation entre le monde

Massa rotunda caput ; geminis sub fronte cavernis
Visus adest, oculis absentibus : acta cerebri
In cameram vix ad refugos lux pervenit orbes ;
Non tamen et clausos, nam fornice non spatioso,
Magna vident spatia, et majoris luminis usum
Perspicua in puteis compensat puncta profundis.
Tum ne per malas excrescat fistula duplex,
Obtundit teneras circumdata fascia nares,
Ut galeis cedant. Sic propter prœlia natos
Maternus deformat amor, quia tensa genarum
Non interjecto fit latior areo naso.

(1) J. de Schlégel, *Histoire de la philosophie*, leçon XI.
(2) Guizot, *De la civilisation,* leçon IIe.

romain et le monde barbare, pour établir une heureuse harmonie entre la nature germanique et la nature romaine régénérée.

L'Espagne fut complétement inondée de *Germains;* pareils aux torrents que les Pyrénées précipitent quelquefois de leurs flancs sur les plaines de la péninsule, les peuples du Nord se jetèrent sur le territoire que les Ibères, les Celtes, les Grecs, les Phéniciens et les Romains avaient antérieurement occupé : une confusion désastreuse suivit l'invasion, et après des bouleversements dont l'histoire serait impuissante à retracer les terribles péripéties, la *Galice* échut aux *Suèves*, le *Portugal* aux *Alains* du Caucase, et la *Bétique*, appelée depuis Andalousie, à la tribu vandale des *Silinges*. Les *Wisigoths*, pénétrant à leur tour dans la presqu'île, étendirent peu à peu leur domination sur l'Espagne entière, et plusieurs rois de leur race gouvernèrent avec quelque éclat, si bien que les traditions populaires n'ont pas encore perdu le souvenir des princes wisigoths. Le pouvoir de ces monarques, héréditaire d'abord, devint électif à la mort d'Amalaric : ce goth avait épousé la princesse franque Clotilde, mais comme elle était fortement attachée à la foi catholique, son mari, encore arien, la maltraitait brutalement, à tel point que, pour informer son frère du sort qu'on lui faisait, Clotilde envoya au roi de Paris Childebert, un linge imprégné de son sang et provoqua une guerre dans laquelle Amalaric, le dernier des Balti, paya de sa vie les outrages et les souffrances de sa femme. La couronne devint alors élective ; les élections très-fréquentes à cause des attentats extrêmement nom-

breux dans tous les états barbares, enfantèrent des dissensions intestines et amenèrent la destruction du royaume wisigoth. En effet, après l'élection de Rodrigue, les fils du roi défunt Witiza, mécontents de l'avénement de Rodrigue, et redoutant que le roi ne vengeât sur eux les iniquités de leur père, s'enfuirent à Ceuta, auprès du comte Julien, beau-frère de Witiza (1). Julien, gouverneur de Ceuta, Oppas auquel Rodrigue avait enlevé l'espoir de parvenir à l'archevêché de Tolède, les fils de Witiza et leurs patrons se réunirent sur le mont Calderino, près de Consuegra, et délibérèrent sur les moyens de renverser le roi des Goths : il fut décidé dans cet exécrable conciliabule qu'on réclamerait le secours des Arabes d'Afrique pour renverser Rodrigue, comme si les croyants dont la puissance s'était étendue, en moins d'un siècle, du tombeau de Médine jusqu'aux rives de l'Euphrate et jusqu'aux frontières occidentales de l'Afrique, voudraient renverser Rodrigue uniquement au profit d'une faction indigène, sans étendre, sous un prétexte quelconque, l'empire du Koran et l'autorité des khalifes. Julien sollicita en personne les secours de l'émir d'Afrique ; Mouza se hâta de porter à la cour de Damas le vœu du traître et le khalife autorisa les Arabes à passer dans cette Espagne que les poètes du désert assimilent à la Syrie pour la douceur du climat, à l'Yémen pour sa fécondité, à l'Inde pour ses aromates et à l'Hedjaz pour les fruits parfumés de ses délicieux jardins. Le maure *Taric-Ben-Zeyab* s'embarqua avec douze mille guerriers et porta

(1) Une tradition d'origine probablement arabe explique la rébellion du comte Julien, par la violence que Rodrigue aurait faite à Caba, fille du gouverneur.



le croissant sur la roche de Calpé ; les Goths repoussèrent héroïquement l'invasion muzulmane, et Rodrigue se montra digne d'une couronne qu'il sut courageusement défendre : le malheur s'acharna néanmoins contre le roi et les siens ; Rodrigue périt dans une bataille, et sa tête fut déposée aux pieds de l'émir d'Afrique ; puis des hordes de la Perse s'établirent à Xérès, des Syriens à Médina, des Arabes de l'Yémen dans les palais de Tolède ; des barbares de l'Irak allèrent s'énerver à Grenade, des Égyptiens occupèrent Lisbonne, et des Muzulmans de Damas souillèrent Cordoue, la résidence même de Rodrigue (1). Les monuments de la péninsule attestent à eux seuls l'étendue de cette invasion ; des minarets sans nombre trahissent la main gracieuse des architectes d'Orient et rappellent que la voix du muezzin y appelait jadis à la prière les disciples du Prophète ; les dômes de la cathédrale de Cordoue et ses colonnes de jaspe portent encore les versets mystiques du livre saint des Muzulmans ; les marbres, les bains et les fontaines de l'Alhambra désert racontent aux voyageurs émerveillés que les voluptueux khalifes trouvèrent au sein de Grenade tous les raffinements du luxe asiatique.

Le plus ancien monument de la poésie espagnole, la *Romance du roi Rodrigue* (2), rappelle avec émotion et simplicité la défaite du roi des Goths. Les troupes de Rodrigue, dit la chanson, perdaient courage et fuyaient, tandis que, dans un huitième combat, ses ennemis étaient vainqueurs.

(1) De nombreuses familles juives s'établirent en Espagne ; on y trouve aussi une forte colonie de Zingaris, dits Bohémiens.

(2) Villemain, *Littérature au Moyen Age*, tome II.

— Rodrigue s'éloigne de son pays et de son camp royal: Il va seul, le malheureux ; nul compagnon ne lui restait. Son cheval, tout épuisé de fatigue qu'il est, ne pouvant être changé, chemine à son gré, sans être dérangé de sa voie. — Le roi marche si accablé, qu'il ne sent plus ; il est mort de soif et de faim, tellement que c'était pitié de le voir. Il est si couvert de sang, qu'il paraissait rouge comme la flamme. — Il portait ses armes bosselées, ruisselantes de sang ; il portait une épée dentelée comme une scie par les coups qu'elle a reçus. Son casque faussé s'enfonçait sur sa tête, son visage était gonflé par la souffrance. — Il monte sur la cime d'un coteau, le plus élevé qu'il aperçoit. De là il regarde son armée, comme elle est vaincue ; il regarde ses bannières et les étendards qu'il avait, comme ils sont tous foulés aux pieds et couverts de poudre. — Il cherche des yeux ses capitaines, et aucun ne paraissait ; il regarde la plaine teinte d'un sang qui coule en ruisseaux ; et, triste de ce spectacle, il sentait en lui une grande pitié.. — Pleurant de ses yeux, il parlait ainsi : Hier j'étais roi d'Espagne ; aujourd'hui je ne le suis pas d'un seul village. Hier j'avais des villes et des châteaux ; aujourd'hui je n'ai rien. Hier j'avais des créatures et un peuple qui me servait ; aujourd'hui je n'ai pas un créneau que je puisse dire à moi. — Malheureuse fut l'heure, malheureux fut le jour où je naquis et où j'héritai d'une si grande seigneurie, puisque j'avais à la perdre tout entière en un seul jour ! — O mort ! que ne viens-tu ! que n'enlèves-tu mon âme de ce corps misérable, puisqu'on t'en rendrait grâces !

Des traités tantôt modérés, tantôt iniques, toujours humiliants, déterminèrent les devoirs des vaincus et les droits des vainqueurs ; les indigènes retenus par de dures nécessités, sur le sol profané de la patrie, acceptèrent avec une résignation apparente les conditions des Maures ; mais quelques héros plus heureux se retirèrent sur les monts inaccessibles des Asturies, et entreprirent une lutte que les générations à venir soutiendront pendant huit siècles, jusqu'au jour où le muzulman *Boabdil* abandonnera Grenade, le dernier boulevard des Maures, aux armes victorieuses de Ferdinand-le-Catholique. Le fameux *Pélage* se retira dans la Biscaye, sur une roche abrupte, et là, du fond d'une caverne protégée par d'affreux précipices, il porta, durant vingt-six ans, la terreur et la désolation dans les conquêtes des Arabes ; il s'assura, au cœur des montagnes, un territoire qui devint le boulevard de l'indépendance et le berceau des célèbres monarchies de la péninsule hispanique. Plusieurs historiens (1) ont raconté les drames émouvants de la guerre des Chrétiens opprimés contre les Maures envahisseurs ; la poésie ou les traditions populaires ont immortalisé les champions de ces luttes gigantesques, et parmi eux, qu'il soit permis de le dire en passant, figurent des soldats belges que les Croisades du Midi comptèrent au nombre de leurs héros : au XII[e] siècle (2), Arnould d'Aerschot et ses Belges assiégèrent Lisbonne au profit

(1) Viardot, Conde, Cardonne, Aschbach. Pour le Cid : Bayam, Quintana, Muller, Huber, Southey.

(2) Voir B[on] de Reiffenberg, *Mémoires de l'Académie de Belgique*, tome XIV ; Juste, *Histoire du Moyen Age*, III.

d'Alphonse Henriquez, et plusieurs d'entre eux s'étant fixés dans un pays où les retenaient la fertilité du sol et la douceur du climat, jetèrent les premiers fondements de quelques places qui subsistent encore ; dans une expédition suivante, les Flamands assiégèrent la ville de Silves, et un prêtre belge y fut revêtu de la dignité épiscopale ; un d'Avesnes détruisit avec ses compagnons la ville de Cadix où les Sarrasins venaient échanger les produits de l'Afrique contre ceux de la péninsule, et plusieurs de ses compagnons restèrent sur le théâtre de leurs exploits, y fondant des colonies, souvenirs impérissables de leur foi, de leur audace et de leur puissance. Nous ajouterons que l'amitié contractée sur le champ de bataille s'affermit dans le cours des siècles, surtout entre les Belges et les Portugais, comme l'indiquent les détails répandus dans l'histoire des deux pays : ainsi, l'on sait que Mathilde de Portugal vécut à la cour comtale de Philippe d'Alsace et que l'épouse de Philippe le Bon naquit également dans le Portugal ; au nombre des gentilshommes qui reconnurent, à Nancy, le cadavre de l'infortuné Téméraire on signale le médecin portugais Lobo, attaché à la personne du puissant duc ; le réformateur des lettres portugaises, de Rezende, fit ses études à l'université de Louvain, dont ses poésies citent le nom avec une reconnaissante admiration ; l'illustre Damien de Goës, étudiant à Louvain, défendit la cité universitaire contre les Hollandais de Van Rossem et les soldats français de Longueval.

Mais le héros national des guerres de l'Espagne contre les Maures, nous dirons l'Achille de la péninsule, fut

Rodrigue de Bivar, le Cid Campéador, le Ruy Diaz des poésies espagnoles. Nous ferons connaître en peu de mots , d'après les critiques modernes, surtout d'après le savant travail de M. Dozy (1), la *figure historique* du Cid ; nous passerons ensuite à la *figure légendaire du héros*, telle qu'elle est sortie de la puissante imagination du peuple, qui, en combinant les traditions arabes et les traditions nationales, en confondant les lieux et les temps, a embelli et agrandi l'histoire ; nous examinerons ensuite la *figure poétique du Cid* ou la manière dont les poètes ont conçu le type du Cid, lorsque la poésie savante succéda en Espagne à la poésie du peuple ; nous dirons en même temps quelques mots du *Cid de Corneille*, le Cid le plus connu et le plus admiré des littérateurs belges (2). La légende du Cid sera exposée d'après la *Chronica rimada*, — traduction Saint-Albin — considérée comme le document peut-être le plus ancien sur le Cid, et dont la date peut varier entre les années 1157 et 1230, comme il résulte de quelques détails de mœurs et de coutumes assez caractéristiques ; il sera tenu compte de la *Chronique latine* ou *Gesta Roderici Didaci Gampidocti*, publiée pour la première fois par Risco, en 1742, mais écrite vers l'année 1170, et également précieuse, si on la soumet à une critique rationnelle, pour l'histoire et pour la légende du Cid. La *Chanson du Cid*, improprement appelée le Poème du Cid, fournira les épisodes relatifs à la vieillesse du héros castillan et complètera les récits

(1) Dozy, *Histoire politique et littéraire de l'Espagne*. Leyde 1849.

(2) De Saint-Albin, *Traduction des Chroniques et des poèmes du Cid*. Paris 1866.

de la chronique rimée ; car celle-ci s'occupe uniquement de la jeunesse du Cid et s'arrête brusquement au milieu des exploits du Campéador, sous le règne même de Ferdinand I, tandis que la chanson traite *du dernier exil du Cid et des démêlés du héros avec les infants de Carrion*, double épisode qui pourrait avoir été précédé de quelques lignes d'introduction dans le genre des vers rudes et fiers de l'Araucanie d'Ercilla, mais qui forme un tout assez complet pour permettre de repousser la supposition faisant de la chanson du Cid un fragment grandiose de quelque épopée plus vaste (1). La langue de la chanson, facilement intelligible, touche encore de toutes parts au latin : le poème est simple et grossier, il est marqué d'une originalité frappante de mœurs et de langage ; il anime sous nos yeux les héros de la vieille Castille avec autant d'énergie et de vigueur que l'Iliade et l'Odyssée d'Homère font revivre les demi-dieux de la Grèce antique. — La *petite chronique du Cid* (traduction Saint-Albin), extraite au XVe siècle de la *Grande chronique d'Alphonse* X ou de la *Chronique particulière*, dont le fond appartient du reste , à quelques modifications près , à la Chronique du roi Alphonse, sera également mise à profit : il eût mieux valu remonter à la grande chronique, avec une certaine défiance toutefois ; car pour son royal auteur, qui disait noble castillan, disait ennemi du roi, et Alphonse ne pouvait dès lors s'abstenir d'accepter les récits défavorables au héros, afin d'amoindrir l'importance des traditions qu'il n'aurait pas osé écarter, mais dont l'exposé pouvait présenter quelques

(1) Villemain, idem.

inconvénients. Enfin, la légende du Cid s'appuyera sur le *Romancero* ou *recueil de Romances*, poésies simples, brèves et vigoureuses, dont chacune rappelle un détail de la légende, voire même de la vie du Cid ; elles sont écrites dans le castillan du XIIIe ou du XIVe siècle ; elles révèlent leur origine relativement récente par des traits laborieux ou recherchés et quelques allusions mythologiques, peu conformes à la simplicité antique ; elles prêtent au Cid, dans leur ensemble, un caractère multiple et contradictoire, tour à tour féodal, monarchique, démocratique ; brave, orgueilleux, hautain, rusé et dévot, selon les temps où elles ont été produites et les impressions actuelles du peuple qui modifie la légende de ses héros, avec une puissance d'imagination qu'on se lasserait d'admirer, mais qui ne se lasserait jamais de produire.

En jetant un rapide coup d'œil sur la vie et la légende du Cid, il importera de ne point perdre de vue les idées, les mœurs, les coutumes et le degré de civilisation du temps auquel appartient Rodrigue de Bivar. Les hommes et les événements de l'histoire sont sujets à une appréciation absolue et à une appréciation relative ; l'une appuyée sur les principes éternels du vrai, du beau et du bien ; l'autre déterminée par des circonstances politiques ou extérieures, par des coutumes et des mœurs locales qu'il ne convient pas de méconnaître. Ainsi, pour citer un exemple, il faut des mesures et des poids différents pour apprécier un Agis et un Turenne ; Agis, enfant de la civilisation païenne et d'une cité où les lois de Lycurgue érigeaient en vertus, le mépris de la pudeur, le mépris de la vie, le mé-

pris de la famille et le mépris de la propriété ; Turenne, né au sein du Christianisme et contemporain de la puissante civilisation du siècle de Louis XIV. Le Cid vécut au XI[e] siècle, alors que les pays les plus favorisés de l'Europe se dégageaient à peine de l'épouvantable barbarie qui succéda aux grandes invasions germaniques ; il vécut alors que la société européenne nourrissait encore toutes les vertus et tous les vices des barbares, le courage, la noble fierté, la ruse et la cruauté ; il naquit au milieu d'une lutte d'autant plus ardente qu'elle était plus ancienne et qu'elle réunissait le triple caractère d'une guerre de race, d'indépendance et de religion ; il dut naître avec des sentiments de haine et de vengeance, et si les jeunes Africains, au début des guerres puniques, juraient, et pour cause, presque dès le berceau, une inimitié éternelle aux Romains, les chrétiens de l'Espagne naissaient nécessairement avec la haine des profanateurs du sol de la patrie, les ennemis de leurs aïeux et les leurs ; ils devaient à leurs pères de continuer une guerre entreprise dans les douleurs de l'exil et qui leur avait coûté tant d'héroïsme et de vertus. Les plus grandes entreprises du Moyen Age, les croisades d'Orient, et les croisades du Midi, conduites à vrai dire d'une manière peu conforme à nos mœurs et à nos idées, tendaient à un but extrêmement élevé et qui devait être atteint à tout prix : il s'agissait de conserver ou de voir périr la civilisation occidentale, germanique et chrétienne ; il s'agissait de faire prévaloir les principes, les idées et les institutions d'où sort la puissante et vigoureuse civilisation de l'Europe moderne, ou les principes et les institutions d'où découlent la misérable et chétive existence de nos états

muzulmans. A ceux qui montrent et les splendeurs des édifices arabes de la péninsule, et l'éclat de la science mauresque, et la culture et l'industrie importées de l'Afrique dans la presqu'île, on peut opposer les ruines de Damas et de Bagdad, premières résidences des Khalifes, et la Turquie agonisant sur les rives du Bosphore, ruines et empire qui suffisent à prouver que la civilisation appuyée sur le Koran, est courte et que la décadence arrive inévitablement et pour toujours.

I

HISTOIRE DU CID.

Les Maures occupaient l'Espagne depuis trois siècles, lorsque le Khalifat de Cordoue, à la suite de discordes sans fin, se trouva partagé en dix états que des intérêts communs ne parvenaient pas à confédérer. Des rois maures régnaient en Murcie, à Badajoz, à Lerida, à Grenade, à Sarragosse, à Valence, à Séville, à Tolède, à Cordoue et à Majorque : ces rois vivaient là dans le luxe le plus raffiné, à l'instar du chef suprême de Bagdad, qui avait échangé les robes rapiécées d'Omar contre les insignes fastueux des monarques de l'antique Orient, les dalles des mosquées contre les moëlleux divans, et les émotions des combats contre les voluptés du harem. Mais les successeurs de Pélage, tout en s'entourant d'un cérémonial bizarre, compliqué et minutieux, afin d'assurer la sécurité de leur personne, n'avaient pas cessé un seul jour de descendre dans le champ de bataille et de combattre, à tel point que le territoire conservé par le premier héros des Asturies, était devenu les royaumes des Asturies , de Léon, de Galice : il

existait en outre les états indépendants de Castille, de Navarre et le comté de Barcelone (1). A l'époque dont il est question ici, au XI[e] siècle, le roi Sanche III gouverna la Navarre et la Castille réunies ; avant de mourir il partagea la Navarre en deux monarchies, la Navarre proprement dite et l'Aragon : il assigna l'Aragon à son fils *Ramire*, la Navarre à *Garcias* et la Castille à *Ferdinand I* ; celui-ci ajouta à son apanage, après l'extinction de la famille de Récarède, les Asturies, Léon, la Galice et une partie du Portugal, ce qui réduisit provisoirement à quatre le nombre des états chrétiens : l'*Aragon*, la *Castille*, la *Navarre*, le comté de *Barcelone*, auxquels s'ajoutera bientôt le royaume de *Portugal* (2). Ferdinand fut la souche des souverains castillans jusqu'à Isabelle, et Ramire le fut des rois aragonais jusqu'à Ferdinand V, dont le mariage avec Isabelle entraîna la fondation de la monarchie espagnole et l'entrée de l'Espagne dans le concert des grandes puissances européennes. Quant à la Navarre, resserrée qu'elle était entre la France et les royaumes chrétiens de l'Espagne, ses premières limites ne changèrent que pour se rétrécir et disparaître enfin dans les puissantes monarchies de l'Espagne et de la France. A Ferdinand de Castille succédèrent Sanche et Alphonse dont les règnes correspondent à la vie publique du Cid : ajoutons que Ferdinand, sur son lit de

(1) Ferdinand (1035-1065). Sanche († 1072). Alphonse I[er] († 1099).

(2) Portugal. Alphonse I[er] de Castille donna une partie du territoire portugais en fief à Henri de Bourgogne, descendant de Robert de France. Henri ajouta des terres, par conquête, au fief primitif. Son fils Alphonse fut salué du titre de roi, après la bataille d'Ourique.

mort, assigna à Alphonse le royaume de Léon ; à Garcias la Galice et le Portugal ; à Elvire, l'une de ses filles, la place de Toro, et la ville de Zamora à Urraque (1), Zamora fermée d'un côté par le Douero, d'un autre par la Roche-Taillée, d'un troisième par la Maurérie, afin qu'Urraque, sans héritage, n'errât point comme une vagabonde, se donnant pour de l'argent aux Maures et de bon gré aux chrétiens.

Ferdinand s'illustra par le siége de Viseu, celui de Coïmbre et la reconstruction de Zamora sur le rocher escarpé surplombant le Douero et deux fois témoin de la défaite des Arabes ; il obtint du roi de Séville le corps vénéré de l'archevêque Isidore et transféra la dépouille du saint au milieu des populations catholiques de Léon, se conformant, selon la légende, à l'ordre exprès d'Isidore, dont la reconnaissance sema de nombreux miracles du tombeau de Séville à la basilique de Léon (2). A Ferdinand succéda, en Castille, Sanche II, au caractère belliqueux et perfide, et qui vint se faire tuer aux pieds des remparts de Zamora : un traître du nom de *Bellido Dolfos* (3), fils et petit-fils de traîtres, lança un javelot dans le dos du roi et se réfugia auprès d'Urraque, dont la secrète connivence peut avoir facilité le crime de Bellido. Alphonse, accusé lui aussi d'avoir trempé dans un meurtre auquel il dut le trône castillan, succéda à son frère Sanche et continua la série vrai-

(1) Romancero XXXV, Saint-Albin, II.

(2) Petite Chronique du Cid, chap. I.

(3) Idem, chap. XI.

ment héroïque des rois chrétiens : il enleva Tolède aux infidèles, il paya de sa personne à Magneda, à Guadalaxara et près de la forteresse bâtie, pour la défense du Mancanarès, sur les ruines de la Mantua Carpetanorum des anciens, destinée à devenir un jour, sous le nom de Madrid, la capitale du royaume d'Espagne. La guerre reprit avec une intensité plus violente sous le règne d'Alphonse : l'étendue des possessions chrétiennes et la politique constante des rois ne laissaient aucun doute aux Maures sur l'avenir réservé aux Infidèles de la péninsule, la puissance des chrétiens était parvenue, grâce aux dissensions des Maures et à l'imprudente confiance de leurs rois, à un tel degré de force, que la domination mauresque entrait dans une phase qui aboutirait inévitablement à une chûte complète, si les Muzulmans ne convertissaient en offensive une guerre jusqu'à lors défensive, et ne portaient des coups terribles aux royaumes chrétiens. Trop faibles et trop désunis pour une telle croisade, les plus habiles tournèrent les regards vers l'émir d'Afrique et la famille des *Almoravides* (1) : le célèbre *Yousouf*-ibn-Taschfyn débarqua dans la péninsule, à l'appel de *Motemed*-ben-Ataf, roi de Séville, et remporta, près de Badajoz, la mémorable victoire de *Zaleka*. L'almoravide, vainqueur des chrétiens, voulut mettre à profit la désunion des rois maures et s'empara, dans l'espace de douze ans, de tout ce qui restait aux Muzulmans dans la presqu'île, à l'exception du royaume de Sarragosse. Il est glorieux pour Alphonse Ier (VI) d'avoir su tenir tête aux forces d'Yousouf : les talents militaires et l'habileté de

(1) Lavallée et Guéronet, cités par Juste. « L'Espagne. »

l'almoravide sont attestés par de nombreux exemples et l'émir dut appliquer, dans ses guerres contre le roi de Castille, tout ce que son génie avait de ressources, parce que l'issue de cette lutte, provoquée par les rois maures, devait relever la puissance mauresque en Espagne, ou marquer l'heure humiliante d'une décadence dont aucun effort ne pourrait désormais arrêter les progrès. La gloire du Cid fait tort à celle d'Alphonse, à l'inverse de ce qu'on peut remarquer dans l'histoire plus récente de l'Espagne : toujours et partout les écrivains font remonter aux rois les hauts faits de leurs ministres et leur attribuent le mérite des actions auxquelles ils sont restés bien souvent tout à fait étrangers.

Ce fut sous le règne de Ferdinand que Rodrigue Diaz naquit à *Bivar,* près Burgos, l'an 1040 : son père Laynez Diaz ou *Diègue Laynez* était petit-fils de *Laynez Calvo*, l'un des deux grands juges institués en Castille, au temps de Froïla II : sa mère, *Thérèse Nunnez*, était fille de Rodrigue Alvarez, et petite-fille d'un roi de Léon ; elle légua à son fils de grands domaines, qui assurèrent au Cid, avec les fiefs paternels, d'immenses possessions territoriales dans la Castille. La tradition relative à l'origine de Rodrigue de Bivar n'est pas constante, et, dans le cours des siècles, quelques récits populaires, tout en conservant au Cid sa haute noblesse du côté de son père, l'avilirent au rang de bâtard ; même il existe des récits (1) qui le supposent fils de drapier ou de meunier et le démocratisent complè-

(1) Chronique rimée, Saint-Albin, I, p. 210.

tement, sans tenir compte des relations de Rodrigue, de ses alliances et de son intimité avec les rois, que la haute noblesse de ses aïeux peut seule expliquer. Les écrivains arabes ajoutent au nom du Cid, l'expression *elthajiet* ou tyran et celle de seid, *Cid*, ou seigneur ; l'histoire et la légende le qualifient en outre de campéador, improprement traduit par l'épithète campidoctus, car le titre campéador correspond au terme *albarraz* des Maures, au *kamper* du Nord, au vrai *champion* de l'âge chevaleresque, appliqué à ces chevaliers errants, toujours à la recherche des combats singuliers, dans lesquels s'exerçaient l'adresse et le courage, et dont l'issue couvrait de gloire l'heureux vainqueur : c'est ainsi que Rodrigue de Bivar, selon la chronique de Séville, fut choisi par le roi Ferdinand, dans une guerre au sujet de *Calahorra*, comme son champion, à la condition que la cité en litige demeurerait au seigneur du chevalier victorieux ; le roi d'Aragon opposa au champion du roi de Castille, le comte *Martin Gomez*, dont la défaite et la mort valurent à Ferdinand la possession légitime de la ville contestée.

Le Cid avait atteint sa dixième année, lorsque le roi de Castille, passant un jour par Bivar, rencontra Diègue Laynez et son fils Rodrigue, qu'il emmena à la cour de Burgos, où le petit-fils de Layn Calvo se lia d'amitié avec don Sanche, l'héritier présomptif de la couronne. On peut raisonnablement supposer qu'il fit ses premières épreuves dans la guerre de Sanche contre son oncle Garcias, et dans les luttes perpétuelles du prince castillan contre les Arabes de la péninsule. Sanche le prit en affection et lui ceignit,

dit-on, l'épée de chevalier : ceci doit s'entendre dans un sens très-restreint, car la *chevalerie* est postérieure à l'époque du Cid, bien qu'elle essayât, lorsqu'elle fut parvenue à son apogée, d'ennoblir son origine, en la faisant remonter aux paladins de Charlemagne et du roi Arthur ; de plus, si le Cid avait été effectivement armé chevalier, il aurait observé les mœurs et les devoirs chevaleresques, il n'aurait pas employé la ruse, comme il sera dit plus tard, pour recouvrer ses épées et la dot de ses filles ; il n'aurait pas menacé son père, ni trompé les Juifs ; il n'aurait pas tenu, à l'égard d'une femme, la conduite qu'on lui voit tenir à Zamora ; il n'aurait connu ni l'astuce ni la cruauté. En tout cas, don Sanche associa le Cid à toutes les expéditions que son humeur belliqueuse lui faisait entreprendre ; il trouvait dans son compagnon d'armes une communauté de goûts et d'idées qui le rapprochait instinctivement de lui ; il pouvait toujours compter sur Rodrigue quand il s'agissait de batailler, que le bon droit fût ou non de son côté ; il avait en lui un courageux soldat, un habile conseiller et un ami dont le dévouement ne reculait pas même devant l'injustice.

Ferdinand régnait encore en Castille, lorsque le *Cid* parut, dans les armées de don Sanche, sous les murs de Sarragosse et fit l'apprentissage de cette valeur qui le rendra la terreur et l'épouvante des Infidèles. *Al-Moktader* dominait alors sur les bords de l'Èbre : soit par politique, soit par goût d'aventures, Sanche fit attaquer l'émir arabe, sans se douter peut-être de la résistance qu'il trouverait dans l'héroïsme des habitants de Sarragosse ; il réussit

toutefois à imposer à l'émir un tribut annuel, et il prépara la voie aux efforts ultérieurs de son parent, Sanche de Navarre, qui, combattant sans trêve ni merci, les *Ben-Hud* de la presqu'île, se verra blesser au siége de Huesca et ne laissera arracher le trait de sa poitrine, que lorsque son fils, *don Pèdre*, aura juré de ne pas déposer les armes, avant que la croix soit arborée sur les murs de Sarragosse. Protégée par les eaux de l'Èbre et les méandres de la Guerva, entourée d'une solide enceinte, défendue par une population héroïque, Sarragosse résista opiniâtrement aux efforts des rois chrétiens, comme elle avait résisté aux Francs de Childebert et de Charlemagne, comme elle résistera aux soldats de Napoléon : elle tomba enfin sous les coups désespérés d'Alphonse-le-Batailleur, pour devenir la capitale du royaume d'Aragon.

Le Cid conduisit les armées de don Sanche de Castille, contre *Ramire* Ier, roi d'Aragon et oncle de l'héritier présomptif du trône castillan. Ramire, battu dans une expédition contre *Garcias de Navarre*, avait voulu se venger, sur les Maures, de la honte de son échec : il avait donc attaqué l'émir de Sarragosse; le vassal muzulman trouva auprès du suzerain catholique l'appui qu'il pouvait espérer, et, dans la journée de *Graos*, le Cid et Ramire se livrèrent la terrible bataille dans laquelle le roi d'Aragon paya de sa vie une guerre qu'il avait trop légèrement commencée. La mort de Ramire fit connaître au loin la bataille de Graos, et la réputation du Cid grandit avec la renommée de la victoire : celle-ci eut d'ailleurs la seule conséquence sérieuse de faire naître, entre Rodrigue et les Aragonais, une longue ini-

mitié, mais si les Aragonais participèrent peu aux exploits du Cid et s'ils profitèrent fort peu de la gloire du héros castillan, ils surent se dédommager entretemps par des conquêtes pacifiques, car ils établirent alors la remarquable constitution qui unissait, dans la royauté, le principe électif au principe héréditaire, puisqu'à chaque vacance du trône, l'héritier présomptif gouvernait comme simple seigneur, jusqu'à ce qu'il eût juré de respecter les *fueros* et les libertés du peuple : alors seulement les barons, les *rico hombres*, le reconnaissaient par la formule : « Nous qui valons autant que vous, nous vous faisons notre roi » ; puis, agenouillé, tête nue, devant le *justiza* ou gardien de la constitution, qui tenait une épée dirigée vers la poitrine du prince, le roi recevait la couronne qu'il devait illustrer de son mieux.

La légende attribue bien d'autres exploits à la jeunesse du héros : elle le fait assister aux siéges de Viseu et de Coïmbre ; elle lui fait combattre cinq rois maures et porter la guerre à l'empereur d'Allemagne. Ce dernier épisode flatta le sentiment patriotique des Espagnols autant qu'il choque la vérité et la vraisemblance : l'empereur *Henri III* se plaignit, dit la Romance XXIX, au pape *Victor*, de la conduite hautaine du roi de Castille, et, sur le refus du roi de payer le tribut réclamé par l'empereur, le Cid dut se mettre en campagne ; il défit, au-delà des défilés d'Aspa, le comte Ramon (1) de Savoie ; il pénétra jusqu'à

(1) Raymond, dans la Chronique de Séville.

Paris (1) et brava Français, Allemands, Romains, si bien que les princes alliés soumirent le différend à la cour de Rome, qui exempta l'Espagne de tout tribut. A cette occasion, le Cid se rendit à Rome (2), et, étant entré dans l'église Saint-Pierre, y vit les sept fauteuils préparés aux sept rois chrétiens : mais il vit que le siége du roi de France était auprès de celui du Saint-Père et que le siége du roi, son seigneur, se trouvait une marche plus bas. — Il s'en fut droit à celui du roi de France et du pied le renversa : le siége était d'ivoire et il fut brisé en quatre morceaux ; puis le Cid alla prendre le fauteuil de son roi, qu'il transporta sur le degré le plus élevé... Le pape excommunia le champion de Ferdinand I[er], pour le relever aussitôt, et, sans garder rancune, il baptisa de sa main l'enfant qui naquit du roi de Castille et de la fille du comte de Savoie, que le Campéador avait abandonnée à son roi, après la bataille d'Aspa, qui coûta donc au comte de Savoie sa liberté et l'honneur de sa fille.

Il est probable, comme nous l'avons dit, que Rodrigue de Bivar fit ses premières armes dans des combats contre les Maures, et que l'histoire a gardé le silence sur ces luttes trop peu remarquables dans le cycle héroïque de l'Espagne. La légende supplée aux lacunes de l'histoire, mais elle accumule des circonstances empreintes d'une exagération tout homérique : ainsi, elle raconte que le Cid vainquit dans la plaine de *Fuente-Duena*, sur le Douero, trois chefs maures, Burgos de Ayllon, Bulcar de Sepulveda,

(1) Chronique rimée.
(2) Romancero XXX. Saint-Albin.

Tosios d'Almeda ; selon le Romancero (1), le héros aurait vaincu, non pas trois, mais cinq chefs infidèles, et la bataille aurait eu lieu près du château de *Montes-d'Oca*, où sa générosité valut à Rodrigue le titre glorieux de Cid. Il y a dans ce récit un fonds de vérité ; mais la légende peut avoir rapporté à la bataille d'Oca, les faits remarquables du combat d'*Ourique :* cette célèbre bataille fut livrée, par Alphonse Henriquez, sur les confins des Algarves et coûta la vie à cinq émirs. La légende parle encore d'une victoire remportée par Ruy Diaz à *Atienza ;* elle raconte aussi que le héros tua de sa main le roi de Séville *Abdalla*, mais les historiens arabes ne disent mot d'un fait de ce genre, qui aurait incontestablement attiré leur attention ou exalté l'imagination des poètes mauresques. S'il faut en croire les Romances (2), le bon Cid passait un jour par le val des Estacas, à droite de Constantine, à la recherche du maure Abdalla, et, sur une côte de la montagne, il aperçut le prince infidèle ; il l'appela et le maure attendit fièrement le Cid, qui, de sa lance, le heurta, l'abattit et lui coupa la tête. L'auteur de ce récit peut avoir confondu des exploits de Ferdinand III et des événements du règne de Ferdinand Ier : ce fut en 1246 que Séville fut assiégée par le premier de ces princes et qu'elle subit un siége de dix-huit mois ; elle vit alors la croix remplacer le croissant, mais 300,000 Maures se retirèrent d'une ville où leurs croyances et leurs libertés seraient inévitablement menacées.

Il existe peu de traditions sur l'organisation et la tactique

(1) Romancero XXV.
(2) Romancero XXIV. Saint-Albin.

militaires adoptées, au XI[e] siècle, dans la péninsule hispanique : tout confirme que la valeur personnelle y tenait le premier rang et que les soldats chrétiens durent leur renommée, moins à leur habileté, qu'à leur bravoure aventureuse. L'effort principal dans les siéges se faisait encore en sacrifiant (1) un grand nombre de gens ; en campagne la cavalerie faisait la grande force des armées chrétiennes; le soldat était couvert d'une armure solide, sorte de carapace impénétrable sous laquelle il défiait la pointe des lances et l'acier trempé de Damas. La vie du Cid atteste que les grands propriétaires levaient dans leurs domaines une troupe qui se grossissait de tous les aventuriers qui voulaient bien s'y joindre : cette bande sans discipline, sans tactique savante, servait le souverain ou le propriétaire ; elle vivait de rapines ou du butin et se séparait quand elle le jugeait convenable, sauf à se rallier à la voix du chef, pour recommencer de nouvelles prouesses : souvent ces bandes se réunissaient et formaient une armée plus ou moins régulière ; souvent aussi elles agissaient isolément et combattaient en *guerillas*, système (2) en quelque sorte inhérent au caractère ibérien et extrêmement approprié à la constitution physique de la presqu'île. Le fameux *Sertorius* fut à proprement parler un chef de guerillas, Pélage ne fut encore qu'un chef de guerillas ; les rois chrétiens, les grands propriétaires, les aventuriers audacieux combattirent souvent de même et appelaient des expéditions pareilles *salir à los Moros ;* système redou-

(1) Cantu, *Histoire universelle*, VI, 308.
(2) Colonel Bory. St-Vincent, *Dict. conv.*

table, surtout pour des armées envahissantes et étrangères.

A la mort de Ferdinand Ier, arrivée en 1065, don Sanche hérita de la Castille et se montra sur le trône ce qu'il avait été sous le règne de son père ; son humeur belliqueuse parut devenir même plus ardente, mais au lieu de combattre les infidèles, il dirigea ses efforts vers la réunion de l'immense héritage que les dernières volontés de son père avaient morcelé : il réclama, au détriment de ses frères, le royaume entier de Ferdinand et il invoquait, afin de couvrir les vues secrètes de sa politique et de son ambition, un droit d'hérédité que les lois ou les coutumes des monarchies espagnoles n'avaient pas précédemment reconnu. Le Cid partagea néanmoins toutes ses vues et s'associa à tous ses projets : contrairement à ce qu'il fera dans la suite, il mit sa valeur et son épée au service de son souverain ; il exerça son habileté à dépouiller les enfants du monarque défunt et à élever sur les ruines de leurs états, l'édifice colossal que rêvait le superbe orgueil du roi Sanche. Celui-ci, trois années à peine après son avénement, déclara la guerre au roi Garcias de Galice ; mais au début de la campagne, il faillit payer cher son insolente provocation, car il tomba entre les mains d'un frère outragé, et il se vit emmener captif, lorsque le secours inespéré d'*Alvar Fanez* vint le rendre à la liberté : le Cid accourut presqu'en même temps, atteignit l'insouciant et victorieux Garcias et lui livra un combat à la suite duquel, par un revirement dû à la valeur de Rodrigue, le roi de Galice fut fait prisonnier et réduit à reconnaître



la suzeraineté du roi de Castille. Le Romancero admet que le Cid participa un peu malgré lui aux expéditions du roi Sanche contre ses frères (1) : « Roi don Sanche, roi don Sanche, dit la première romance, ta barbe commence à pousser ; mais celui qui te la vit naître ne te verra pas en devenir plus sage. — Et voici qu'en ces temps, pour convoquer les cortès, il envoya des lettres par tout son royaume, dans les unes invitant à venir avec prière, dans les autres l'ordonnant avec colère et menace. — Et voici que tous étant arrivés, il leur a parlé de la sorte : vous savez bien, mes vassaux, comment mon père, à sa mort, distribua ses terres à qui les lui convoitait fort ; comment il donna les unes à dona *Elvire*, et d'autres à dona *Urraque*, d'autres aussi à mes frères. *Or, toutes étaient miennes, et cela par droit d'héritage :* si je les leur enlève, je n'aurai donc commis aucune injustice, car, pour reprendre ce qui m'appartient, je ne fais tort à personne. — Tous regardèrent le Cid pour voir s'il se lèverait pour répondre au roi ce qu'il pensait ; le Cid, se voyant ainsi regardé, répondit au roi en ces termes : Vous savez bien comment le roi, à sa mort, nous fit prêter à nous tous qui nous trouvions là, ce serment, qu'aucun de nous n'agirait contre ce qu'il avait demandé, et n'enlèverait ses terres à qui il les avait léguées. Tous nous dîmes : « *Amen !* » ; aucun ne s'y refusa : or, aller contre son serment, je ne connais pas de loi qui le permette. — Cependant, si vous voulez en agir à votre fantaisie, nous ne pourrons jamais laisser que d'obéir à vos commandements. Mais jamais un fils n'est heureux,

(1) Traduction extraite de M. de Saint-Albin. Légende du Cid, II. Ed. Lacroix, 1866.

qui manque de parole à son père : dans quelque entreprise qu'il fasse, jamais il n'obtient le succès, jamais Dieu ne le favorise, et ce ne serait point justice. » — C'est le cas de dire qu'il y a loin de la théorie à la pratique, car la fidélité à la parole ne compta guère au nombre des vertus de Rodrigue de Bivar : il faut croire que le chant populaire le montre sous un jour trop favorable, et que le héros qui embrassa toujours et avec ardeur, la cause du roi Sanche, ne lui rappela jamais la sainteté du serment, ne lui signala jamais l'horreur du parjure.

La neutralité qu'Alphonse, roi des Asturies et de Léon, avait gardée durant les rivalités de ses frères, fournit à don Sanche un prétexte pour envahir le territoire de Léon : il eut encore une fois pour champion le Cid de Bivar et le petit-fils de Layn Calvo se distingua, par sa valeur, dans la bataille de *Volpegare*, où les troupes castillanes eurent le dessus ; mais elles essuyèrent un revers inattendu à *Llantada*, et, comme il avait été convenu avant le combat, pour éviter l'effusion du sang, la Castille devenait le prix de l'heureux vainqueur. Rodrigue se soucia peu de la parole de don Sanche et engagea le monarque à surprendre le roi de Léon que le serment de son frère et l'enivrement de la victoire plongeaient dans une fatale sécurité ; il rallia lui-même les fuyards, surprit les Léonais et s'empara de la personne d'Alphonse, qu'il conduisit, vaincu, captif, humilié, dans la capitale de la Castille. Le roi de Léon pouvait gémir, dans les fers, sur son aveugle confiance, lorsque sa sœur *Urraque* arriva à la cour de Burgos pour fléchir Sanche, quoiqu'il eût annoncé, par la voix du héraut, qu'il



serait considéré comme traître, celui qui intercéderait pour Alphonse : Urraque brava cette défense menaçante et obtint la liberté de son frère, à la condition qu'il prendrait l'habit de moine dans le monastère de *Sahagun*. Alphonse se déroba, à la première occasion, aux rigueurs de la vie monastique ; il préféra l'hospitalité de l'émir *Ali-Maimon* de Tolède et il partagea les plaisirs des Maures dans la cité qu'il conquerra plus tard, sans tenir compte de la bienveillance et de la facile bonté du khalife arabe. La légende ajoute qu'un maure, frappé de sinistres pressentiments, raconta avoir rêvé qu'Alphonse entrait vainqueur à Tolède, chevauchant sur un porc, et qu'à ce récit, les cheveux du prince chrétien se dressèrent ; quelqu'effort que fit l'émir pour les ramener, ils ne cessaient de se redresser, tellement que l'arabe effrayé fit jurer à son hôte qu'il ne lui ferait jamais tort, ni aux siens, ce qu'Alphonse promit sous le serment qu'il oubliera un jour.

Près de trois années s'étaient écoulées depuis la bataille de *Llantada* (1) ; le nom du Cid, célèbre déjà par le siége de Sarragosse, par ses victoires sur deux rois chrétiens, par son habileté dans les conseils du roi, par sa valeur personnelle jointe à la noblesse de ses aïeux, et peut-être aussi par des excursions heureuses sur les territoires maures, allait encore acquérir un nouvel éclat dans une entreprise dont l'issue tragique eut un immense retentissement dans l'Espagne. Sanche, après avoir réduit au vasselage son frère de Galice, et revêtu de l'habit monacal le roi de Léon,

(1) Dozy, *Hist. pol. et litt. de l'Espagne.*

voulut accaparer les parts que son père mourant avait léguées à ses deux sœurs : Elvire effrayée céda Toro, mais Urraque défendit Zamora contre les efforts combinés de son frère et de Rodrigue de Bivar ; en vain Sanche, déjà plusieurs fois parjure, lui fit les plus séduisantes promesses ; en vain le Cid lui prodigua ses redoutables menaces, elle résistait aux séductions de l'un et aux menaces de l'autre, lorsque Bellido Dolfos changea le cours des événements par un crime, dont la perfidie du meurtrier redouble l'horreur. Le roi de Castille, cloué au sol par le javelot de Dolfos, fit gémir de ses plaintes les rochers de Zamora et ternit de son sang la blancheur des jasmins (1) : le Cid, Bermudez, Diègue Ordonez de Lara accoururent à temps pour recevoir le dernier soupir de leur roi, et lorsque le souverain castillan ne fut plus (2), Diègue Ordonez — le Cid était retenu par un serment — alla défier les Zamorans, grands et petits, les enfants à naître et les enfants nés, le pain et le vin, et l'eau des rivières. *Arias Gonzalès* releva le défi, et il s'ensuivit un combat que l'imagination populaire a embelli et retracé avec une complaisance certainement exagérée : Gonzalès avait quatre fils ; l'aîné ayant paru dans la lice, Ordonez lui brisa le crâne et montra aux juges du combat la baguette de vainqueur ; les fils survivants d'Arias parurent tour à tour, trois fois la lutte recommença et trois fois Ordonez montra la baguette symbolique ; enfin, Arias parut lui-même, mais le vainqueur tendit la main et embrassa le vieil-

(1) Romancero XXIII.
(2) Chronique XIII.

lard, plus sublime que l'Horace romain immortalisé par Corneille (1).

Herder a fait une biographie légendaire-historique du Cid, en disposant méthodiquement les meilleures romances espagnoles : dans ce travail du savant allemand, l'épisode d'Arias Gonzale est rendu avec tant de poésie, que nous regretterions de ne pas reproduire cette page tout en faisant observer (2) que le génie poétique de Herder modifie souvent le caractère de l'antique poésie espagnole : « Sous « les murs de Zamora, dit le traducteur-poète, la lice est « préparée pour le combat mortel. Don Diègue la parcou- « rait fièrement, en attendant son jeune ennemi.

« *Taisez-vous, trompettes malheureuses ; votre son déchire* « *les entrailles d'un père !*

« Qui est le premier à recevoir la bénédiction de son « père ? c'est l'aîné des frères, c'est *don Pedro*. Quand il « arrive devant *don Diègue*, il le salue comme un guerrier « plus âgé que lui. Puisse Dieu vous protéger, dit-il, con- « tre les traîtres et bénir vos armes ! Je viens pour purger « Zamora, ma patrie, de la tache d'une trahison. — Tais- « toi, lui répond Diègue ; n'êtes-vous pas tous des traîtres. « Aussitôt ils s'écartent pour prendre du champ : tous « deux courent avec impétuosité ; leurs armes lancent des « étincelles, mais hélas ! Diègue a frappé le jeune homme

(1) Voir le Romancero 35-46. Le récit est digne d'Homère. La traduction excellente.

(2) Villemain. Littérature, II.

« à la tête ; il lui a brisé son casque et le jeune homme « tombe dans la poussière.

« *Taisez-vous, trompettes malheureuses ; votre son déchire* « *les entrailles d'un père.*

« Don Diègue élève la pointe de son épée, et sa voix « terrible vient frapper les murs de Zamora : Envoyez-en « un autre, car celui-ci est déjà par terre. — Le second « frère vint, puis le troisième, et ils subirent le même « sort.

« *Taisez-vous, trompettes malheureuses ; votre son déchire* « *les entrailles d'un père.*

« Des larmes coulent, larmes silencieuses, sur les joues « du bon vieillard, en armant de sa main pour cette bataille « mortelle le plus jeune de ses fils, dernière espérance de « sa vie. Courage, dit-il, courage, Fernand, je ne te « demande pas maintenant ce que je t'ai vu faire dans la « dernière bataille ; mais, avant d'entrer dans la lice, « embrasse encore une fois tes trois frères, puis tourne « vers moi un dernier regard. — Eh quoi ! tu pleures, « mon père ? — Oh ! mon fils, je pleure ! Ainsi mon père « pleura une fois sur moi, quand il fut insulté par le roi « de Tolède. Ses larmes me donnèrent la force d'un lion, « et je lui rapportai, ah ! quelle joie ! je lui rapportai la « tête de son orgueilleux ennemi.

« *Taisez-vous, trompettes malheureuses ; vos accents dé-* « *chirent les entrailles d'un père.*

« Il était midi quand Fernand, le dernier fils du comte
« Arias, entra dans le champ clos. Il rencontre avec calme
« et assurance le regard superbe du meurtrier de ses
« frères : celui-ci se faisant un jeu de combattre avec cet
« enfant, lui porte le premier coup à la poitrine, mais ce
« coup n'est pas mortel ; bientôt le sol est couvert des
« débris de leurs armures ; les barrières sont brisées, les
« chevaux haletants et couverts de sueur ; les épées, dans
« leurs mains, lancent des éclairs comme l'étoile du matin ;
« mais un coup de fer, asséné par la main d'Ordonez,
« atteint la tête du jeune homme. Celui-ci, blessé à mort,
« embrasse le cou de son cheval et se tient à la crinière ;
« la fureur lui rend la force de frapper un dernier coup,
« mais le sang qui inonde son front, voile ses yeux, et il
« ne frappe, hélas ! que les rênes du coursier ennemi ; le
« coursier se cabre, et lance son cavalier par-dessus la
« barrière. Les habitants de Zamora crient victoire, et les
« juges du camp se taisent. — Arias accouru sur le champ
« de bataille, l'a trouvé désert ; il voit son plus jeune fils
« qui perd son sang et languit comme une rose détachée
« de sa tige.

« *Taisez-vous, trompettes malheureuses ; vos accents dé-*
« *chirent les entrailles d'un père.* »

La dépouille mortelle du roi défunt fut déposée à *Ona* et les grands de Castille témoignèrent une douleur que la politique militante de Sanche II, son caractère tout castillan et ses prouesses, glorieuses dans leur injustice même, expliquent suffisamment. Le trône de Castille revenait à Alphonse,

alors à Tolède, où il jouissait de la généreuse hospitalité des Maures : l'exilé s'empressa d'accourir à Burgos et de réclamer l'héritage de son frère, que les villes, ou les seigneurs ne purent contester ; seul, le Cid, au rapport de *Pierre de Léon*, refusa de rendre hommage, avant que le roi eût juré, dans l'église Sainte-Agathe, sur l'Évangile, la Croix, une arbalète et un verrou (1), qu'il était innocent du meurtre de Sanche. Le roi prêta le serment, mais il garda au courageux castillan une rancune qu'il cacha avec soin, jusqu'à ce qu'il pût se passer, sans inconvénients personnels, de la valeur du héros : en attendant, il prépara un mariage qui devait rapprocher la noblesse de Castille de celle de Léon, et cimenter entre deux états rivaux une union que la fierté des Castillans aurait pu compromettre. Un acte authentique conservé à Burgos et écrit en caractères gothiques, constate que le Cid épousa, le 19 juillet 1074, *Chimène*, fille de Diègue, comte d'Oviédo et duc des Asturies : ce mariage unit Rodrigue de Bivar à la famille régnante de Castille et à l'ancienne famille royale des Asturies, car Chimène, femme du Cid, avait pour mère Chimène, fille d'Alphonse V de Léon, et pour tante, Sancha, fille de ce même Alphonse et épouse de Ferdinand Ier, de sorte que le Cid était, par alliance, petit-fils d'un roi de Léon et cousin germain du roi de Castille. Ce mariage déconcerta dans la suite les poètes populaires et choqua leurs idées démocratiques ; il fallut substituer à Chimène, fille de rois, une Chimène plus bourgeoise, et l'on supposa,

(1) Ce détail est reproduit dans plusieurs documents, mais reste très-énigmatique.

par un anachronisme audacieux, que Ruy Diaz épousa Chimène, fille de Gomez, surnommé Lozano ou le fier, dont il avait tué le père : assertion fausse, mais amplement rachetée par les développements poétiques que la Castille a su en tirer. C'est à la légende qu'on doit la Chimène du romancero, la Chimène du théâtre espagnol, la Chimène et le Rodrigue de notre Corneille : la vraie Chimène a épousé le Cid, autant par politique que par amour ; la vraie Chimène ne déplorait pas les absences de son époux, dans ces belles romances, si dignes d'être admirées et si peu connues ; la vraie Chimène ne lutta jamais entre son devoir et son amour, elle était d'ailleurs du sang de Pélage, et pour elle, Rodrigue devait être soldat, avant d'être son mari. Le contrat de Burgos, des actes signés et l'affirmation expresse de la chronique latine ne laissent aucun doute à cet égard : Rodrigue de Bivar épousa la fille de Diègue d'Oviédo, sans que cette union ait été précédée des circonstances dramatiques immortalisées par la poésie ; Chimène fut aussi étrangère aux exploits du Cid, que les femmes de Charlemagne le furent aux exploits de l'empereur ; elle mena une vie domestique, retirée, et elle survécut, jusqu'en 1104, à son mari, auquel elle donna trois enfants, un fils et deux filles : le fils, *Diègue Rodrigue*, se fit tuer par les Maures à Consuegra, et laissa, à Palencia, un fils avec lequel s'éteignit la descendance mâle du héros castillan ; une des filles, *Christine*, épousa Ramire, infant de Navarre, et donna le jour à Garcias-Ramire, restaurateur du royaume de Navarre ; l'autre, *Marie*, épousa Raymond III de Barcelone, et mit au monde une fille qui maria Bernard, le dernier comte de Besalou.

Le Cid reprenant bientôt le cours de ses exploits, secourut le vassal de son roi, l'émir de Séville, contre l'émir de Grenade et ses alliés chrétiens : les nouveaux succès du héros irritèrent l'orgueil d'Alphonse, déjà aigri par la honte du serment, et, à la suite des victoires qu'il remporta lui-même, le roi de Castille saisit le prétexte d'une incursion bien légitime du Cid sur le territoire de l'émir vassal de Tolède, pour exiler le glorieux soldat castillan et le puissant défenseur de la cause chrétienne en Espagne. Le héros s'entoura de sa famille, de ses amis, de ses vassaux, des fidèles qui voulaient faire avec lui la guerre pour leur propre compte, et s'achemina vers la terre d'exil, avec l'escorte et les vivres que le roi avait dû lui fournir, conformément à la coutume singulière de sa nation : il se rendit à Sarragosse et reçut de l'émir *Al-Moktader* l'hospitalité qu'il pouvait attendre du caractère chevaleresque des Maures et de l'émir dont il avait sauvé les états. Le Cid perdit, une année plus tard, le généreux muzulman : l'un des fils de Moktader, *Al-Moutanim,* obtint le territoire de Sarragosse ou Cæsaraugusta, l'autre, *Al-Modhaffar*, hérita du territoire de Denia, mais, convoitant la part de son frère, il s'allia avec Ramon-Béranger de Barcelone et Sanche Ramire d'Aragon, tous deux ennemis personnels du Cid, le premier par jalousie et le second par ressentiment de la journée de Graos, qui causa tout ensemble et la mort de son père et la défaite des Aragonais. Rodrigue de Bivar prit nécessairement la défense de Moutanim et brava les forces réunies d'un émir et de deux souverains catholiques : le château d'*Almanara* fut témoin d'une lutte acharnée, et non-seulement la victoire signala la valeur de Rodrigue,

mais encore une fois, comme si la fortune voulait toujours relever davantage le nom du Cid, le présomptueux Béranger tomba entre les mains de son ennemi, si bien que le soldat castillan entra triomphant à Sarragosse, au moment où le comte de Barcelone y fut introduit avec les chaînes humiliantes de la captivité.

Le pain de l'étranger parut amer à Rodrigue de Bivar, au milieu des splendeurs de la cour arabe de Sarragosse : le héros essaya donc de se rapprocher de son prince et de sa patrie, à la suite d'une trahison que le gouverneur maure de Roda avait machinée contre son allié, Alphonse Ier de Castille, après avoir trahi son souverain de Sarragosse. Le Cid espérait qu'en consolant la douleur d'Alphonse, il obtiendrait sa bienveillance, mais le roi de Castille l'accueillit avec tant de réserve, qu'il retourna à la cour hospitalière des Ben-Hud : de là, à l'instigation de Moutanim, il ravagea les terres du vali de Denia, il porta la terreur dans les montagnes de la *Morella* et réassit, sur des cimes escarpées et menaçantes, le château-fort d'Alcala. Puis, lorsque Sanche-Ramire, frémissant des outrages dont on abreuvait son allié de Denia, vint camper sur les bords de l'Èbre, il s'engagea sur ces rives si souvent ensanglantées, un combat à l'issue duquel le Cid rentra à Sarragosse, traînant à sa suite deux mille prisonniers, et parmi eux un prélat ainsi que des grands d'Aragon et de Castille. L'émir de Sarragosse, le protecteur et l'ami du Cid, qui lui payait en conquêtes les bienfaits de son hospitalité, mourut en 1085 ; le héros continua à séjourner à la cour d'*Ahmed-al-Mostaïm*, successeur d'Al-Moutanim, restant un objet

d'effroi pour ses ennemis et d'admiration pour l'Espagne entière : il sut même accroître encore sa renommée en dégageant *Valence* au profit de *Al-Kadir*, des troupes de *Mondhir*, prince de Lerida ; mais il alla à l'encontre de la convention qu'il avait conclue, avant son départ, avec l'émir de Sarragosse, et en vertu de laquelle il s'était engagé à s'emparer de Valence, sous prétexte de la secourir ; le contrat stipulait que le butin revenait au Cid et le territoire conquis à Mostaïm. L'odieuse iniquité de la convention détermina-t-elle le Cid à revenir sur sa parole ? Recula-t-il, au dernier moment, devant une action qu'on ne saurait assez flétrir ? Non ; l'or de Kadir eut raison des scrupules du Campéador, si toutefois il opposa quelque résistance ; de plus, il entrait dans ses vues secrètes de ne pas déposséder l'émir, mais d'attendre des temps meilleurs pour conquérir, *à son propre profit*, le territoire de Valence ; car les dernières années de sa vie attestent avec une évidence qu'on ne saurait nier, qu'il convoitait un trône et qu'il voulait marcher l'égal de ces rois que sa puissante épée pouvait tour à tour épouvanter ou défendre. Il possédait d'immenses domaines, il vivait dans l'intimité des rois, il était redouté et admiré bien au-delà de la presqu'île, mais il était après tout sujet castillan, et les caprices d'un homme pouvaient l'humilier ou l'exiler, comme il le savait d'expérience ; d'ailleurs l'Espagne muzulmane formait un immense territoire, qu'il avait le droit de conquérir par ses armes et de gouverner dans la plénitude de la souveraineté ; il pouvait faire dans le midi de la péninsule, ce que Pélage avait fait dans les montagnes, et fonder un état, à l'instar des fondateurs des autres monarchies hispaniques.

Avant l'arrivée du Cid à Valence, Al-Kadir avait été secouru par *Alvar Fanez*, beau-frère du Cid ; les troupes de Fanez, formées de chrétiens et de rénégats, avaient rendu la victoire à l'émir de Valence, mais elles compromirent le prince arabe par les ravages qu'elles exercèrent dans ses états, comme si elles eussent été sur un territoire ennemi. Al-Kadir s'efforça vainement de se débarrasser de ces amis incommodes, il dut subir leurs déprédations jusqu'au départ d'Alvar Fanez, rappelé en Castille, à la suite de l'invasion des Almoravides. La péninsule, comme aux premiers jours de la conquête, était inondée des flots d'Arabes que l'Afrique jetait sur toutes ses côtes ; il s'y livrait des combats, pleins d'une barbare grandeur, entre les chrétiens et les muzulmans : déjà la Castille avait subi la défaite de *Zalaca ;* déjà les cris de triomphe retentissaient sur les flancs des sierras, se prolongeaient dans l'Afrique et allaient expirer sur les lisières désolées des déserts africains, lorsque le roi Alphonse se résigna à rappeler le seul soldat capable d'écraser les Almoravides. Rodrigue, qui avait conservé dans un exil de *neuf années*, du respect et des égards pour son roi ; Rodrigue, qui avait évité de combattre, comme on le faisait trop souvent, l'auteur de ses maux, se présenta avec confiance devant le souverain de Castille ; il reçut comme gage d'amitié (1), des terres et des châteaux, et il s'assura la concession écrite, que tout pays qu'il pourrait conquérir *par lui-même* sur les Sarrasins *en leur terre*, rentrerait entièrement dans ses domaines et fiefs héréditaires, pour être transmis à ses

(1) Chronique latine.

fils, à ses filles, à toute sa postérité (1). Cette concession présente sous un jour peu favorable, le caractère de Ruy Diaz, si l'on considère, qu'à l'époque où elle lui fut accordée, il était le défenseur, l'ami, l'hôte même d'Al-Kadir, et pourtant la suite du récit montrera que cet émir était particulièrement menacé par les projets du Cid.

Rodrigue de Bivar réunit sept mille hommes, et, passant avec eux le Douero, il pénétra dans les provinces centrales de la péninsule ; l'histoire ne relève qu'un seul incident de cette *course aux infidèles*, en racontant que le prince d'Albarracin, *Ibn-Bazin*, se reconnut vassal et tributaire de la Castille, puis, sans plus de détails, elle montre le Cid campant dans la vallée de Torres, près de *Murviedro*, qu'il abandonna à la hâte, lorsqu'il reçut la nouvelle que Ramon-Béranger Ier avait investi Valence. Le comte de Barcelone se garda d'attendre le Campéador et s'enfuit sur la route de Sarragosse ; l'émir *Mostaïn* avait échangé l'amitié du Cid contre celle d'un prince bien inférieur à son rival, en talents et en puissance ; mais il ne pouvait pardonner à Rodrigue d'avoir agi jadis avec autant de duplicité à son égard, qu'il aurait voulu agir lui-même avec perfidie à l'égard de Kadir. Rodrigue rentra en ami à Valence ; là, sans cesser d'inquiéter les princes voisins et de servir ainsi, dans une certaine mesure, la cause de l'indépendance, il travaillait habilement à aplanir la voie pour ses futurs projets et cette conquête dont il dut entrevoir la prochaine réalisation. Toutefois, il s'éloigna de Valence, au

(1) Gesta Roderici Campidocti.

premier appel du roi Alphonse, à l'effet de joindre ses troupes à celles du monarque et de délivrer la forteresse d'*Alédo* (1), qu'Yousouf réduisait par la famine, après l'avoir entourée d'un cercle d'airain, que la faible garnison du château aurait vainement tenté de rompre. Le chef des Almoravides apprit à temps le danger qui le menaçait et se retira avec une précipitation que le patriotisme des chrétiens a probablement exagérée : l'événement aurait pu passer inaperçu, si la deuxième disgrâce du Cid et le deuxième exil du héros ne se rattachaient au siége d'Alédo. Le roi de Castille devait s'y rendre de Tolède et le Cid de Valence ; Alphonse avait désigné Villena comme point de rencontre, mais le Cid, par une précaution qu'exigeait le ravitaillement de son armée, resta un peu en deça de l'endroit désigné, sauf à y voler au moment opportun ; or, le roi passa à Villena avant que le Cid pût être prévenu, si bien qu'Alphonse se trouva seul et crut à une désobéissance formelle de son vassal. Des courtisans fortifièrent les soupçons et la colère du souverain ; ils osèrent même affirmer que le Cid n'avait pas voulu se joindre à lui, ni lui porter aide, afin de faire massacrer par les Sarrasins le roi et tous ceux qui l'accompagnaient : Alphonse outré de colère, à la suite de ces viles accusations, enleva au Campéador les fiefs reçus de lui, il confisqua ses fiefs héréditaires et enchaîna la femme ainsi que les enfants du héros. Il faudrait la plume (2) qui retraça avec tant d'énergie, les souffrances et les imprécations de Philoctète jeté par l'in-

(1) Halalet dans des documents anciens.

(2) Télémaque, Livre XII.

gratitude des Grecs dans les cavernes de Lemnos, pour décrire la sombre douleur du Cid, frappé dans ses biens, dans ses affections les plus intimes et dans son honneur : quatre fois son héraut parut près de Tolède pour présenter sa défense et ses jugements ; quatre fois le roi renvoya le héraut et ce fut à grand'peine qu'il accorda enfin aux serments du Cid, la restitution de ses biens et la liberté de sa famille.

Le Cid disgracié se retira avec ses soldats dans les montagnes, sans interrompre le cours de ses exploits : il força la garnison de *Polop* et ravagea, en vrai guerilla, les terres muzulmanes d'*Orihuela* à *Xativa*, il s'empara de Mora et, remontant au Nord, il désola le royaume de Mondhir, qui résidait sur la rive droite de la Sègre, dans l'antique capitale des Ilergètes, à l'endroit même où un Scipion vainquit deux princes indigènes et où Jules César battit les légions républicaines d'Afranius et de Pétréius. Dans ces mêmes lieux, il allait se livrer encore un combat héroïque : Ramon Bérânger II, répondant à l'appel de Mondhir de Lérida et après avoir imploré inutilement le concours d'Alphonse de Castille, cerna le Cid sur les hauteurs où il campait, puis, comme au temps d'Homère, il défia l'ennemi, dans un langage digne des héros barbares de l'Iliade, et, joignant l'action à la parole, il tenta sans retard l'escalade de la montagne, avec une audace qu'il aurait pu modérer dans une entreprise aussi hasardée. Rodrigue fit aussitôt revêtir les cuirasses à ses soldats et former les rangs pour une vigoureuse défense ; il se rua avec impétuosité sur l'armée du comte et l'ébranla par la violence du choc : dans la vigueur

du combat, il tomba de cheval et les soldats ennemis le blessèrent grièvement, de sorte que la bataille aurait pu devenir désastreuse pour des soldats moins exercés que les siens ; ceux-ci au contraire, loin de cesser le combat, luttèrent avec courage jusqu'à ce que le comte et son armée entière fussent vaincus. Le massacre fut immense et le comte de Barcelone fut pris avec cinq mille prisonniers. Ce jour là, — comme s'exprime la légende, — on fit grande cuisine au Cid, don Rodrigue. Le comte de Barcelone n'en tint nul compte au Campéador, on eut beau lui apporter les mets et les apprêter devant lui, il ne voulut ni manger, ni même toucher aux mets. — Je ne mangerai pas, dit-il, pour tout ce qu'il y a dans l'Espagne entière ! Je perdrai plutôt mon corps, et je laisserai plutôt mon âme, puisque de tels sans-culottes m'ont vaincu dans le combat ! Le Cid Ruy Diaz — écoutant cela — répliqua aux fières paroles du comte : Mangez de ce pain, buvez de ce vin ; si vous faites ce que je dis, vous cesserez d'être prisonnier, sinon vous ne reverrez plus la terre chrétienne de toute votre vie.—Mangez, dit le comte, livrez-vous à la joie ; quant à moi, je me laisserai mourir, car je ne veux pas manger. — Et ainsi jusqu'au troisième jour, on ne put ni persuader le comte, ni lui faire prendre un morceau de pain, jusqu'à ce que le Cid lui eût affirmé « si vous mangez autant que je puisse m'en contenter, je vous mettrai en liberté, vous et deux chevaliers, » car alors le comte devint joyeux, demanda de l'eau pour se laver les mains et mangea de bonne grâce : le Cid, qui le regardait, fut content parce que le comte remuait si bien les mains ; il lui donna trois palefrois très-bien sellés, de bons vêtements, des pelisses

et des manteaux ; il l'escorta jusqu'à la limite du camp, où Raymond piqua des deux et se mit en route, tournant la tête et regardant en arrière, car il craignait que le Cid ne se repentît, ce qu'il n'aurait pas fait pour tout au monde... une déloyauté, il n'en commît jamais (1) !

Le Cid étendit sa générosité à tous les captifs, et, revenant sur une première décision, il les renvoya tous sans rançon ; il ne put rien pour le malheureux Mondhir, car la honte des mésaventures de son allié de Barcelone, impressionna tellement l'émir qu'il descendit prématurément dans le tombeau. Quant à Rodrigue de Bivar, il sortit des montagnes, où il venait encore une fois de s'illustrer, et s'arrêta deux mois à *Salarca ;* il se rendit ensuite à *Doraca* où les fatigues d'une lutte rarement interrompue depuis trente-cinq ans le clouèrent sur un lit de souffrances et faillirent l'enlever à l'Espagne chrétienne. C'est vers cette époque que Ramon-Béranger II, touché de la générosité dont il avait été l'objet,et fasciné par la prodigieuse valeur du héros, rechercha l'amitié du Cid et vint en personne dans son camp ; le comte plaça sous la protection du Cid la partie de l'Espagne soumise à son commandement, et l'escorta dans les provinces maritimes, car le héros avait hâte de recommencer ses exploits. Ni la maladie, ni l'âge ne pouvaient rien sur cette volonté de fer, et Rodrigue avait à peine repris ses forces, qu'il planta ses tentes sous le château-fort de Liria, non loin de Valence. On était alors dans la saison où les fleurs odorantes embaument les collines de

(1) Résumé d'un passage des Gesta.

l'Espagne et où la terre répand de son sein ses précieux trésors. La beauté de la nature ne pouvait cependant avoir aucun attrait pour les infortunés dont la mort éclaircissait les rangs, et les fruits des campagnes étaient inaccessibles à ceux que torturait la hideuse famine ; car la faim et la mort devaient livrer Liria et ajouter une défaite de plus aux innombrables défaites des Maures.

Une heure fatale allait sonner pour Liria... mais tout à coup un messager de *Berthe de Barcelone*, reine de Castille, accourut au camp du Cid, lui annonçant que l'Afrique et l'Andalousie s'étaient de nouveau levées en armes et menaçaient la chrétienté ; la reine invitait le héros à oublier les torts d'Alphonse, et à venir en hâte à son aide. Le Campéador n'hésita pas ; il leva le siége de Liria, se réunit au roi et le mena de triomphe en triomphe dans le pays de *Grenade* : la splendide cité pouvait devenir la spectatrice d'une lutte terrible ; d'un moment à l'autre, ses riantes campagnes, célèbres dans le monde entier, sous le nom de verger de Grenade, pouvaient devenir le champ d'un horrible carnage ; Yousouf réfléchit heureusement à l'heure suprême et recula devant une armée que commandaient deux héros ! — Alphonse Ier rendra-t-il désormais au Cid son amitié et luttera-t-il de générosité avec lui ? On ne saurait dire si les courtisans ranimèrent une inimitié mal éteinte, ou si le roi ne pouvait s'accommoder du caractère de Ruy Diaz, mais il fit si bien que le puissant guerrier se sépara encore une fois de lui et poursuivit pour son propre compte ses expéditions chevaleresques : il se réconcilia avec cet émir Al-Mostaïn de Sarragosse, auquel il avait naguère promis

le territoire de Valence, et il lui prêta secours contre le roi Sanche d'Aragon, dont les armées venaient d'envahir les rives orientales de l'Èbre. Obéissant à son tour à une estime et à une admiration plus fortes que ses inimitiés personnelles, Sanche, au lieu de combattre, offrit au Cid une amitié qui ne s'éteindra qu'avec sa vie. Ici se place un événement qu'on voudrait écarter de la biographie du Cid : le héros résidait en paix à la cour fastueuse de Sarragosse, lorsque le roi Alphonse, usant d'un droit qui lui appartenait aussi bien qu'à son vassal, se rendit de Tolède à Valence, dans le but de combattre l'émir, allié du Cid. En cela il contrariait certainement les vues secrètes du héros, mais celui-ci, dépassant toute mesure dans sa vengeance, et oubliant toute moralité dans ses moyens d'action, pénétra sur les terres du roi de Castille, avec l'intention d'y faire rentrer le monarque ; il ravagea *Calahorra*, *Naxaro*, *Alberith* et *Lograno* ; il massacra sans pitié des hommes inoffensifs et il promena la flamme dévorante (1) dans les domaines de la couronne ; puis, au moment où le roi rentra dans la Castille, le Cid en sortit avec précipitation et se retira à la cour d'Al-Mostaïn, sans qu'il parût se repentir ou se rendre compte de tout l'odieux de son forfait.

Qu'il nous soit permis d'interrompre la suite du récit, pour consacrer quelques lignes au compagnon assidu du Cid. Le coursier du héros, *Babieca*, participa à tous les exploits de son maître ; son nom, comme celui du Bucéphale d'Alexandre, fut souvent associé par les historiens

(1) Chronique latine.

et les légendaires à celui de Rodrigue (1) : le cheval du valeureux castillan était un don fait de parrain à filleul, par *Peyre Prangos*, brave homme de clerc, qui permit au jeune Rodrigue de choisir dans son parc telle jument ou tel poulain qui lui conviendrait ; le jeune homme fit sortir toutes les juments avec leur poulain, sans en choisir aucun ; finalement , il sortit une jument avec un poulain galeux et fort laid ; alors l'enfant de dire à son parrain : « Je veux celui-ci. » Le parrain étonné, s'écria : « Imbécile — babieca — vous avez mal choisi. » Mais le Cid répondit : « Ce poulain sera bon cheval et aura nom Babieca. »... Et en effet, il fut bon et le Cid remporta avec lui plusieurs batailles rangées. Qui le croirait ? la tradition populaire a conservé avec un soin égal , le souvenir des armes redoutables du héros : Ruy Diaz possédait deux épées , *Colada* et *Tizona*, qu'il avait gagnées en vrai chevalier (2) ; les poignées et les gardes en étaient d'or massif, la lame d'acier, et il fallait une main vigoureuse pour manier ces armes, dont le tranchant coupait les armures les plus solides. Il y a loin de l'oubli dont quelques générations ont récompensé leurs grands hommes , à ces souvenirs reconnaissants qui s'attachent , non-seulement à la personne des héros , mais à tout ce qui a concouru à leur gloire : l'exagération seule peut être blâmée et il est indigne de la mémoire des hommes illustres , que de conserver ces reliques infimes, propres tout au plus à éveiller une vaine curiosité, ou à rappeler quelque misère humaine , dont nul mortel n'est exempt.

(1) Chronique particulière du Cid.

(2) Poème du Cid, Éd. Lacroix T. Saint-Albin.

Après que le Cid eût ravagé les terres de son souverain, avec une audace qu'il aurait pu réserver pour une meilleure cause, un événement horrible le rappela sur ce territoire de Valence, qui fut, outre les rives de l'Èbre, le théâtre principal de ses exploits, avec cette différence, que les luttes de Rodrigue, dans le royaume de Valence, semblent rentrer toutes dans une grande combinaison où l'intérêt particulier du Cid, plutôt que l'intérêt de l'Espagne chrétienne, nous paraît dominer. L'émir de Valence, Al-Kadir, avait été assassiné par le Kadhi Ibn-Djahhâf; la tête de l'infortuné émir avait été présentée au Kadhi et jetée dans un étang ; la dépouille de celui qui gouverna Valence avait été descendue sans linceul dans une fosse, par l'ordre d'Ibn-Djahhâf, que l'appui des Maures Almoravides rendait follement présomptueux. Le Cid, de retour de Castille, vivait dans les honneurs à la cour de Sarragosse et *s'était occupé de vendanges* (1) dans la partie de la contrée qui n'était pas soumise à la domination d'Al-Mostaïn, lorsque les échos sinistres du drame de Valence vinrent le rappeler aux armes. Il se mit immédiatement en marche vers le Sud, assiégea, en passant, *Cebolla*, et y mit à l'abri de bonnes fortifications, les partisans fugitifs de *Kadir* : ensuite, au mois de juillet, il établit ses tentes en vue de Valence et entreprit un siége à jamais mémorable dans l'histoire héroïque des guerres de l'indépendance. Située dans une délicieuse et fertile vallée, couronnée de collines, arrosée par les eaux du Guadalquivir, entourée de bonnes tours, Valence présentait quelque facilité pour

(1) Chronique latine.

l'entretien des troupes de siége, mais la nature et l'homme y avaient accumulé des obstacles sans nombre pour des opérations militaires. Le Cid agit avec une vigueur proportionnée aux difficultés et s'empara rapidement des faubourgs de *Villeneuve* et de *Coudia ;* il défendit, sous peine de mort, de faire du mal aux Arabes de Coudia, car il comprenait qu'il devait user et de prudence, et de valeur et même de ruse, pour venir à bout de l'entreprise. Les voies de douceur eurent le succès que Rodrigue pouvait en espérer ; les habitants de Valence, ébranlés par sa générosité, se déterminèrent à traiter, et se résignèrent imprudemment à expulser, à la demande du Cid, les Almoravides, qui furent autorisés à s'établir sur le territoire de Denia. Les assiégés ajoutèrent à cette concession maladroite, une faveur plus grande encore, en accordant au Cid le jardin *Ibn-Abdo-l'aziz*, qui, par son excellente situation, faciliterait les opérations que les Castillans devaient encore reprendre. Sûr dès lors de l'issue de son entreprise, le Cid accorda une trêve, en stipulant que Valence lui rendrait hommage, si l'almoravide Yousouf n'avait pas dégagé la place avant l'expiration du délai. Le héros s'affermit dans les positions acquises ; il utilisa ensuite les loisirs de la trêve à courir les Maures sur les territoires voisins ; il s'y empara de nombreux captifs, de beaucoup de dépouilles et de vivres en abondance, ce qui augmenta les ressources dont il devait pouvoir disposer dans un siége aussi important.

La trêve allait expirer lorsqu'un cri de joie retentit au milieu de la désolation de Valence : les coursiers rapides

des Africains, les drapeaux noirs des généraux almoravides avaient paru à l'horizon et la cité mauresque, après ses malheureuses concessions, osait encore espérer le salut ! *Yousouf* ne put réaliser les espérances des Valenciens et abandonna Valence, soit qu'il constatât l'inutilité de tout effort, soit qu'il fût rappelé par les agitations incessantes de ses propres états : à cette vue, le désespoir s'empara des infortunés Valenciens, et, comme s'expriment les textes orientaux, *ils se tinrent pour morts, leurs figures devinrent noires comme si elles eussent été couvertes de poix, ils perdirent la mémoire, pareils à ceux qui tombent dans les vagues*... et cependant, ils s'obstinaient à ne pas se rendre au Cid et à ne pas s'humilier devant un vainqueur. Rodrigue, évitant toute opération dans laquelle il aurait sacrifié des compagnons d'armes, resta sans bouger dans les faubourgs de la ville, et cette inaction était mille fois plus effrayante que ne l'eussent été des assauts réitérés : le castillan réduisait Valence par la famine, avec une telle rigueur, que les Maures furent bientôt réduits à se nourrir d'animaux immondes et à fouiller les cloaques et les égoûts de Valence ! Le Kadhi Ibn-*Djahhâf* tenta une suprême démarche et essaya d'attendrir Al-Mostaïn : l'émir de Sarragosse reçut avec une bienveillance apparente les envoyés du Kadhi, mais redoutant trop les vengeances de son ancien hôte, il conseilla aux Valenciens de prendre patience et leur enleva d'un mot leurs dernières illusions. Valence persista néanmoins dans une résistance, dont l'issue ne pouvait plus être qu'une question de temps ; son opiniâtreté détermina alors le Cid à recourir à de nouvelles rigueurs et il fut défendu d'accueillir les transfuges, sinon

pour les brûler ou les jeter impitoyablement aux dogues : *si je vais à droite*, disait dès lors le Valencien consterné, *le fleuve m'engloutira ; si je vais en avant, je mourrai dans la mer ; si je vais en arrière, le feu me brûlera !* Une situation aussi désespérée ne pouvait durer plus longtemps et après *dix mois* d'héroïques souffrances, la reddition ne pouvait plus être retardée : le 15 juin 1094, Valence ouvrit ses portes aux chrétiens ; la capitulation stipulait que la cité conservait ses lois et qu'Ibn-Djahhâf gardait le pouvoir qu'il avait odieusement usurpé. Le Cid monta sur la plus haute tour des remparts , examina toute la ville, accueillit les Maures qui venaient lui baiser la main et ordonna aux siens de rendre les honneurs aux vaincus, de les saluer, et de leur céder le pas ; lui-même, il refusa les richesses que le Kadhi lui offrait, en faisant observer au magistrat muzulman, que cet argent provenait de ceux qui avaient vendu le pain, à des prix exorbitants, pendant la période sinistre du siége de Valence. Les Maures, touchés de la conduite du vainqueur, affirmèrent qu'ils n'avaient jamais vu un homme aussi excellent, aussi honoré, aussi modéré que Rodrigue de Bivar.

La modération du Cid était uniquement dictée par les circonstances, il attendait qu'il fût bien établi dans Valence, pour retirer ses premières concessions et revenir sur une capitulation loyalement acceptée ; tous ses actes dénotent ici qu'il voulait un royaume et que depuis longtemps il aspirait à conquérir un état sur les infidèles de la péninsule. Il se rappela tout à coup qu'il avait été l'hôte et l'ami d'Al-Kadir ; sous le prétexte spécieux de le venger, il fit

emprisonner les meurtriers de l'émir ; la mesure atteignait nécessairement Al-Djahhâf, mais pour éviter l'irritation que des outrages infligés à ce prince pourraient produire à Valence, il l'entraîna à *Cebolla* et l'y mit à la torture, non plus pour punir l'assassinat de Kadir, mais pour arracher le secret des lieux dans lesquels le Kadhi avait caché les trésors de l'émir défunt. L'infortuné muzulman céda aux souffrances et finit par découvrir les secrets que les bourreaux devaient lui arracher : alors le Cid, s'indignant en apparence des mensonges du Kadhi, le condamna à la mort. Le malheureux, selon une opinion généralement acceptée, fut honteusement lapidé : les historiens arabes contredisent cette tradition et prétendent que le Cid fit creuser une fosse dans laquelle on plaça le Kadhi de Valence, de telle manière que ses mains et sa tête sortissent seules de la fosse fatale, puis le vainqueur fit allumer un bûcher autour du prince infidèle et le défenseur de Valence mourut dans d'affreuses souffrances. Le même supplice attendait la famille du Kadhi, mais l'indignation des assistants retint le Cid et détourna cet homme, si grand dans ses luttes antérieures, d'ajouter de nouvelles atrocités à un crime tellement odieux qu'on se refuse à le croire et qu'on l'attribue, avec beaucoup de vraisemblance, à l'imagination des historiens orientaux. Rodrigue entra en souverain à Valence, sa famille vint résider dans le palais des émirs et l'évêque Jérôme convertit en églises les mosquées muzulmanes. Un poète arabe composa alors ces vers : Les glaives ont sévi dans ta cour, ô palais ! La misère et le feu ont détruit tes beautés ! Quand à présent on te contemple, on médite longtemps et on pleure. Ville infortunée, tes habi-

tants ont été les pelotes que se renvoyaient les désastres : toutes les angoisses se sont agitées dans tes rues désertes. La main du malheur a écrit sur la porte de tes cours : « Tu n'es plus toi-même ; tes maisons ne sont plus tes maisons. »

L'historien arabe Ibn-Bassam retrace en ces mots ce siége de Valence : « (1) Le Campéador mit le siége devant « Valence, où la discorde avait éclaté. Quand le fakih Abou-« Ahmed *Ibn-Djahhâf* qui remplissait alors à Valence l'emploi « de Kadhi, vit d'un côté la nombreuse armée des Almora-« vides, et de l'autre, ce tyran que Dieu maudisse, il excita « une sédition ; il prit exemple sur le filou qui a d'excel-« lentes occasions pour exercer son métier, quand il y a « de la rumeur sur le marché ; il voulut obtenir le gou-« vernement en trompant les deux partis : mais il avait « oublié la fable où le renard, placé entre les deux bou-« quetins, lèche leur sang ; *les bouquetins l'attaquent tous* « *deux et le tuent sur place*... Ibn-Djahhâf fondit sur le « palais d'ibn-Dhi-'n-noun *al-Kàdir*, homme dur et inique, « bien qu'il eût négligé les affaires du royaume, que plu-« sieurs des siens l'eussent quitté, et qu'il se trouvât dans « un grand péril. Quand Ibn-Djahhâf attaqua le palais, al-« kàdir n'avait d'autres défenseurs que ses larmes, et per-« sonne ne le plaignit, hormis le fer de la lance *qui le* « *frappa*. Alors il le tua... et quand son pouvoir à ce qu'il « prétendait, se fut affermi, des troubles éclatèrent et les « glaives se tournèrent les uns contre les autres : il n'y avait

(1) Les mots en italiques sont ajoutés à la version. Voir le texte arabe et la traduction complète dans Dozy : *Histoire politique et littéraire de l'Espagne*.

« là rien d'étonnant, car Abou-Ahmed-ibn-Djahhâf se trouva
« obligé de régler les affaires publiques dont il n'avait
« jamais sondé les secrets, de remplir des fonctions admi-
« nistratives dont il n'était pas habitué à s'acquitter avec
« rapidité, dont il ne connaissait pas les difficultés nom-
« breuses ; il ne savait pas que gouverner est tout autre
« chose que de dire à des hommes qui se disputent, ce que
« commande la loi ; il ne savait pas que conduire au com-
« bat les drapeaux noirs est tout autre chose que de décla-
« rer tel contrat de plus grande valeur que tel autre, ou
« de faire un choix entre différents témoignages... Rodri-
« gue désira donc plus ardemment que jamais, de s'em-
« parer de Valence. Il se cramponna à cette ville comme le
« créancier se cramponne au débiteur ; il l'aima comme
« les amants aiment les lieux où ils ont goûté les plaisirs
« que donne l'amour : il lui coupa les vivres, tua ses défen-
« seurs, lui causa tous les maux possibles : il se montra
« à elle sur chaque colline. Combien de superbes endroits,
« — où l'on n'osait former le vœu d'arriver, que les lunes
« et les soleils n'osaient espérer d'égaler en beauté ! —
« dont ce tyran s'empara, dont il profana les mystères.
« Combien de charmantes jeunes filles — quand elles se
« lavaient le visage avec du lait, le sang jaillissait de leurs
« joues ; le soleil et la lune leur enviaient leur beauté ; le
« corail de leurs lèvres rivalisait avec les perles dans leurs
« bouches — épousèrent les pointes de ses lances, et
« furent écrasées, comme si elles eussent été des feuilles
« mortes, par les pieds des insolents mercenaires de
« Rodrigue ! — La faim et la misère forcèrent les Valen-
« ciens à manger des animaux immondes, et Abou-Ahmed-

« ibn-Djahhâf ne savait que faire ; les suites de son crime,
« qu'il n'avait commis quepour se perdre soi-même, l'étouf-
« faient : il implora le secours de ses voisins et de l'émir
« des Muzulmans ; mais celui-ci était à une grande distance,
« et l'endroit où il se trouvait, était très-éloigné ; quel-
« quefois Ibn-Djhahhâf put lui faire entendre ses plaintes
« et l'exciter à venir le secourir ; d'autres fois on l'en
« empêcha. Cependant l'émir s'armait ; plein de pitié, il
« voyait ses maux, et prêtait l'oreille quand on les lui
« racontait ; mais il ne pouvait lui envoyer assez tôt du
« secours, parce qu'il était loin de Valence, et parce que le
« destin en avait disposé autrement... Le tyran Rodrigue
« obtint donc l'accomplissement de ses infâmes souhaits :
« il entra dans Valence, en usant de fraude, selon sa cou-
« tume, après que le Kadhi, qui surpassait qui que ce fût
« en arrogance, se fut humilié, eût reconnu la suzeraineté
« de Rodrigue, et eût conclu un traité que Rodrigue, disait-
« il, s'était engagé à observer. Ce traité toutefois ne fut
« pas observé longtemps. Ibn-Djahhâf resta peu de temps
« auprès de Rodrigue qui était ennuyé de sa présence et
« qui voulait le faire tomber : il trouva, dit-on, le moyen
« de le faire, au sujet d'un trésor, qui avait appartenu à
« Ibn-dhi-'n-noun-*al Kadir*. Rodrigue, dès qu'il fut entré
« dans Valence, l'avait interrogé à ce propos, et lui avait
« fait jurer, en présence d'un grand nombre d'hommes des
« deux religions, qu'il ne possédait pas ce trésor : le Kadhi
« avait prêté les serments les plus solennels ; mais il ne
« savait pas quelles douleurs et quelles calamités l'avenir
« lui réservait ! Rodrigue avait conclu avec le Kadhi une
« convention en présence des deux partis et signée par

« les hommes les plus considérés des deux religions, où il
« fut déclaré que, si Rodrigue trouvait ou découvrait ce
« trésor, il aurait le droit de refuser sa protection à la
« famille du Kadhi, et de verser le sang de celui-ci. Bien-
« tôt Rodrigue s'empara du trésor, du Kadhi et de sa
« famille ; il fit éprouver aux prisonniers toutes sortes de
« tortures, et le malheureux vint au comble de l'angoisse
« et du désespoir. Puis il lui fit dresser un bûcher qui le
« priva de la vie et brûla ses membres : une personne qui
« l'a vue dans cette position, m'a raconté qu'il fut placé
« dans une fosse qui avait été creusée à cet effet, et d'où
« sortaient ses mains et sa tête ; que le feu fut allumé
« autour de lui, et qu'il approcha de son corps les tisons
« allumés, afin de hâter sa mort et d'abréger son supplice.
« Celui que Dieu maudisse, voulait alors brûler aussi la
« femme et les filles du Kadhi, mais un des siens le pria
« d'épargner la vie à ces femmes, et après avoir éprouvé
« quelques difficultés, il lui fit abandonner son projet et
« délivra ces femmes du supplice que Rodrigue voulait
« leur faire souffrir !.. La puissance du tyran *chrétien* alla
« toujours croissant, de sorte qu'il pesa sur les contrées
« basses et sur les contrées élevées et qu'il remplit de
« crainte les nobles et les roturiers. Quelqu'un m'a
« raconté lui avoir entendu dire : Sous un Rodrigue cette
« péninsule a été conquise ; mais un Rodrigue la délivrera!.
« Pourtant cet homme, le fléau de son temps, était, par
« son amour pour la gloire, par la prudente fermeté de
« son caractère, par son courage héroïque, un des mira-
« cles du Seigneur. Peu de temps après il mourut à Valence
« de mort naturelle ; la victoire suivait toujours sa ban-
« nière. — Que Dieu le maudisse ! »

L'historien (1) arabe fait succéder trop rapidement la mort du Cid à la prise de Valence. Deux événements importants précédèrent encore la mort du héros. Celui-ci avait à peine organisé l'administration de Valence, qu'il fut appelé au secours de Pierre Ier d'Aragon. Pierre avait succédé à Sanche-Ramire d'Aragon, qui s'était lié d'amitié, sur les bords de l'Èbre, avec le héros castillan : comme tous les rois chrétiens, Pierre, se conformant à une politique plusieurs fois séculaire, engagea, ou plutôt continua la guerre des successeurs de Pélage, contre les envahisseurs de la patrie : il assiégea *Huesca* assise sur la rive droite de l'Isuela, dans une plaine saine et tempérée, et célèbre, sous le nom d'*Osca*, dès la période romaine, puisqu'elle vit le meurtre de *Sertorius* et que César l'appela *la Victorieuse* ; plus tard, vers 713, les Arabes s'en emparèrent ; Sanche-Ramire essaya de la reprendre aux infidèles et mourut au pied de ses remparts. Pierre Ier renouvela la tentative de son père ; il entreprit le siége de Huesca et s'efforçait de la réduire par la famine, lorsqu'il fut attaqué et battu par les Maures de Mohamed-ben-Bekr, dans la plaine voisine, désignée sous le nom d'*Alcoraz* : c'est à la suite de cette défaite qu'il appela à son aide le vainqueur de Valence, dont le puissant secours lui assura une victoire glorieuse près de *Xativa*. Le Cid courut de ce nouveau champ de gloire, au siége de Murviedro encore occupée par les Maures : la possession de cette place lui importait pour conserver Valence que des voisins dangereux pouvaient surprendre à l'occasion, ou soulever par des intelligences

(1) Chronique latine.

secrètes qu'ils entretenaient avec leurs coréligionnaires valenciens (1). Les Maures s'adressèrent à Alphonse de Castille, qui leur répondit qu'il préférait voir Murviedro au pouvoir de Rodrigue plutôt qu'en celui d'aucun roi sarrasin ; l'émir de Sarragosse leur conseilla de prendre patience ; le roi d'Albaracin refusa de se compromettre et l'almoravide Yousouf lui-même, sans refuser formellement son concours, tarda tellement pour se mettre en mouvement, que les défenseurs de Murviedro, après un délai de trente jours, suivi de trois autres délais moins longs, finirent par se rendre au Campéador. Bien des Maures s'enfuirent ; les plus riches d'entre ceux qui restèrent à Murviedro furent rançonnés et chargés de chaînes, en attendant qu'ils eussent satisfait la cupidité des vainqueurs : c'est ainsi que le Cid se vengea de ceux qui, dans leur insolence présomptueuse, avaient juré de prendre la barbe du Cid, de jeter Chimène dans les fers, et de faire de sa fille Urraque le triste jouet de la soldatesque arabe.

Dans le cours de ces derniers événements (2), le héros espagnol affectait des sentiments religieux qui lui avaient été étrangers jusqu'alors, bien qu'il servît généralement, même en poursuivant un but tout à fait personnel, la cause du christianisme dans la péninsule ibérique. Ainsi, au siége de Valence, lorsque les Almoravides vinrent dégager la place, Rodrigue soutint les siens par l'ardeur ordinaire de son courage et *supplia le Seigneur, par ses dévotes prières,*

(1) Chronique latine.
(2) Chronique latine.

de lui assurer la victoire ; il était à peine entré dans le château de Murviedro, qu'il ordonna qu'on y célébrât la messe et qu'on érigeât une église en l'honneur de saint Jean, dont le jour de fête correspondait au jour de la reddition de la place ; de retour à Valence, il donna à la mosquée, convertie en cathédrale, un calice d'or et deux cithares aux cordes fort précieuses faites de soie et d'or. Le Cid perdait alors ses forces par l'âge et les infirmités : il allait atteindre sa soixantième année, quand la nouvelle de la défaite essuyée par son parent Alvar Fanez, à *Cuença*, et la déroute de ses propres soldats à *Alcira*, l'affectèrent profondément ; peu après des pressentiments sinistres vinrent troubler son esprit et dans le silence d'une nuit sombre, il crut voir le fantôme de son père Diègue Laynez, dont la voix fatidique fit frisonner (1) son front tant de fois couronné. Il perdit rapidement le peu de forces qui lui restaient encore, et, étendu sur sa couche, plus faible qu'un enfant, il sentit, après un mois de souffrances, qu'il allait quitter pour toujours (2) les montagnes d'Albaracin et de Terouel ; la belle Valence ; les nobles reliques de son courage et de sa fortune ; le champ glorieux de ses exploits. Alors, d'une voix mourante, il demanda à revoir ses bannières, ses épées et le fidèle compagnon de ses exploits. Le coursier du héros fut amené, et lorsqu'il vit les bannières, qui se déployaient jadis dans les airs, penchées sur le lit de son maître, il sentit que son cours de gloire était fini ; il se tint là les yeux ouverts, muet comme un agneau ; il regarda tristement le Cid, et le Cid regarda

(1) Romancero 88.

(2) Bibliothèque universelle des Romans.

Babieca pour la dernière fois..... et puis les sanglots de Chimène se mêlant aux sanglots longtemps comprimés de Fanez et des filles du Cid, annoncèrent que le héros venait d'expirer.

Valence fit à Rodrigue de Bivar des obsèques royales. — La veuve du Cid resta, près de son tombeau, à Valence, mais elle dut abandonner, en 1102, cette conquête au maure *Mazdali*. Elle emporta alors au monastère de *Saint-Pierre de Cardena*, près de Burgos, la dépouille de son mari, et autour de sa tombe, on groupa dans la suite celles de Diègue Laynez, de Thérèse Nunez, de Chimène (1104), de Ferdinand Diaz et de ses enfants naturels. On déposa les ossements de Babieca auprès de ce panthéon héroïque, devant le seuil de la porte du monastère, à l'ombre de deux ormeaux que les générations les plus reculées conservèrent religieusement. Les moines de Cardena recueillirent tous les souvenirs du Cid : ses épées, sa bannière, son écu, sa coupe, la croix qu'il portait dans les combats, une boîte d'argent et les coffres *légendaires* de Rachel et de Vidas. Un roi d'Espagne, probablement Alphonse le Sage, fit graver sur le monument funéraire de Rodrigue, une épitaphe enthousiaste, dans laquelle le royal admirateur assimile le héros national aux conquérants les plus fameux de l'histoire.

Auparavant déjà l'Espagne reconnaissante chanta sur les montagnes, dans les plaines, dans les cités, cet éloge du héros (1) : A Burgos naquit la valeur et le soutien

(1) Romancero 100, trad. Saint-Albin.

de l'Espagne : car c'est coutume que sur la tête se trouve la plus brillante insigne. — Celui dont les triomphes d'éternelle mémoire ont gravé le nom aux deux pôles et dont l'âme est entrée dans la gloire des cieux ; — celui de qui les rois espagnols ont reçu assez de sang, qu'ils en sont réveillés pour la guerre et les exploits, s'ils s'endorment ; — celui qui fracassa les épées des fils d'Agar, et, déjà trépassé, vainquit encore au champ de bataille sept de leurs rois ; — celui qui, vaillant et fidèle à son roi comme à sa patrie, rendit l'Hespérie fameuse, et jusqu'aux étoiles exalta sa renommée ; — celui que les hommes sages proclament un guerrier unique, et pour ses grands exploits nomment prince des combats ; — celui que ses ennemis, les Maures, appelaient l'invincible Rodrigue et le seigneur de la plaine ; — étant si bon qu'il l'était, l'envie lui a décoché son trait ; mair le bouclier de la vertu n'a point été transpercé de cette flèche, et, comme il arrive toujours, qui mal commence mal finit, et les coups d'une arme traîtresse tuent leur propre maître. D'aussi nombreuses perfidies n'ont pu tâcher sa renommée : avec l'infamie de ses détracteurs, lé ciel la purifiait. — Son corps est au large dans la terre de Cardena : là elle ne lui manque plus comme elle lui manqua pendant sa vie.

L'histoire ne peut pas accueillir les exagérations élogieuses de la légende ; elle n'oubliera pas que Rodrigue, un jour qu'on lui lisait les gestes d'*Al-Mohallab*, fut ravi en extase et se montra plein d'admiration pour ce héros surnommé le *Menteur;* elle n'oubliera pas que le Cid imitait en cela le héros dont il admirait les exploits ; elle ne lui

pardonnera pas ses cruautés ; elle ne lui pardonnera jamais d'avoir porté ses armes contre la Castille, bien qu'en agissant ainsi, il se conformât aux mœurs de son temps et qu'il opposât ses cruautés à celles des Maures, ses perfidies à celles de ses ennemis, et ses mensonges à ceux de ces Muzulmans auxquels le Koran enseignait, par la bouche du Prophète, que guerroyer est tromper, mentir et se parjurer. L'Espagne a pardonné à son héros ces fautes de sa vie : elle n'a tenu compte que de sa fière indépendance, de ses exploits et de ses conquêtes ; aux jours de l'absolutisme, elle exagéra même l'arrogance et l'insoumission de son héros ; dans les défaites que la cause chrétienne subit quelquefois, elle exagéra sa valeur et ses triomphes ; dans les luttes religieuses des temps modernes, elle exagéra sa piété ; elle fit du Cid un saint qu'elle voulut faire accepter par le monde chrétien, et elle alla s'agenouiller sur le tombeau de Cardena. La critique du XVIII[e] siècle est tombée dans un excès tout opposé : elle n'a vu dans le caractère du Cid que du fanatisme, de la cruauté, de la fourberie ; elle a voulu contester ses services et ses vertus ; même elle a voulu enlever à l'histoire et à l'Espagne, la grande figure du Cid ; elle a tenté de faire de Rodrigue un *mythe*, en appliquant à ce travail destructif une méthode originaire de l'Allemagne (1), propre à renverser l'autorité de toutes les traditions, la véracité de tous les documents et les fondements mêmes de toute certitude historique. Vains efforts ! L'histoire du Cid, dégagée de tout alliage légendaire, a été reconstituée : la péninsule ibérique retentit autant que

(1) Saint-Albin. Préface.

jamais de sa gloire, et il n'est pas un soldat de Castille, pas un artisan de Valence , pas un pasteur de l'Andalousie ou de l'Estramadure, qui ne conserve et ne redise ses exploits ; récemment encore, dans la guerre du Maroc, les soldats espagnols répétaient avec enthousiasme : « Le monde a reconnu les enfants du Cid » ; bien plus, Herder a popularisé son nom dans l'Allemagne entière, et Roland ou Charlemagne, à l'heure qu'il est, ne sont pas plus connus en France que le héros castillan.

II

LA LÉGENDE DU CID.

Les peuples, surtout dans les premières époques de leur existence, savent revêtir de formes, tour à tour poétiques et grandioses, leurs héros nationaux : c'est ainsi que la Grèce primitive embellit les réalités de son histoire et produisit les types héroïques d'Hercule, d'Orphée, d'Œdipe et d'Ulysse. Pour créer ces *types*, le génie populaire accumule sur quelques héros d'élite les exploits de leurs rivaux de gloire ; il résume en eux l'histoire de générations entières ; il embellit les détails les plus frivoles de leur existence ; il dramatise les circonstances les plus insignifiantes de leur carrière ; il invente, sur un nom, sur une tradition devenue obscure, les fictions les plus merveilleuses. L'Espagne s'empara, elle aussi, et de bonne heure, de l'histoire du Cid, et elle créa une légende dont la poésie féconda la littérature dans les siècles plus avancés, à l'instar des épopées homériques de la Grèce : cette légende, toute la société hispanique coopéra à la développer ; le clergé ajouta aux récits primitifs la *belle légende*

du lépreux et celles des *miracles du tombeau de Cardena ;* la noblesse chevaleresque créa l'*épisode du duel*, *celui des enfants d'Arias Gonzale* et *celui du serment ;* le peuple inventa la *série légendaire des combats du Cid contre les Maures*, la légende de *Chimène*, l'inimitable épisode des *infants de Carion* et les touchants récits des *deux exils du héros*. Toutes ces légendes appartiennent aux temps héroïques de l'histoire de la péninsule hispanique ; plus tard le peuple modifia la noble figure du Cid ; le héros devint pour quelque temps un simple mortel né sous une heureuse étoile, un courtisan accompli, ne connaissant pas de plus grand bonheur au monde que celui de plaire à son roi ; son mariage avec Chimène devient le résultat d'une intrigue d'amour (1) ; le rude Cid se change en un galant suranné et Chimène elle-même n'est plus qu'une noble dame, prude et jalouse. Nous ne nous occuperons dans l'exposé de la légende du Cid que des traditions des temps héroïques ; nous écarterons même pour en avoir déjà dit un mot, le récit des luttes fabuleuses de Rodrigue contre les Maures et Henri III d'Allemagne, le combat des fils d'Arias, les plaintes d'Urraque et l'entrevue du héros avec Béranger de Barcelone ; mais nous reproduirons brièvement, dans l'ordre chronologique, toutes les autres légendes et nous présenterons ainsi le *Cid légendaire*, le Cid créé par l'imagination de plusieurs générations et dont la légende offre un récit très-poétique en lui-même et très-intéressant comme étude de mœurs primitives et originales.

(1) *Dict. cons.* art. Cid.

L'épisode du duel et celui de Chimène (1). Le Cid avait atteint son douzième printemps, lorsque son père Diègue Laynez reçut un outrage sanglant du comte Gomez de Gormaz ou Gomez de Lozano : la Chronique rimée affirme que le comte frappa les bergers de Diègue et lui déroba ses troupeaux. Le vieillard trop faible pour venger, de sa propre main, l'affront qu'il venait d'essuyer, essaya sur les poignets et les bras de ses fils, une épreuve toute matérielle, afin de chercher un vengeur : il fit donc appeler ses enfants, et sans leur dire une seule parole (2), il alla leur prenant, l'une après l'autre, leurs jeunes mains, non pour y chercher les lignes de la chiromancie, mais, malgré l'âge et les cheveux blancs, l'honneur donnant des forces à son sang glacé, à ses veines, à ses nerfs et à ses froides artères, il serra leurs mains de telle sorte, que les jeunes hommes dirent : *Seigneur, c'est assez ; qu'essayes-tu ? que veux-tu ? Lâche-nous, car tu nous fais mourir !* Mais quand il en vint à Rodrigue, l'espérance du secours qu'il cherchait était comme morte, puisqu'il ne se trouvait pas dans les deux premiers ; celui-ci, les yeux rouges de sang, comme une tigresse d'Hyrcanie, avec beaucoup d'audace et de fureur, lui dit ces mots : *Lâche-les, mon père, ou malheur à toi ! Lâche-les ; car il ne te suffirait pas d'être mon père, ni de me faire satisfaction en parole. Mais avec ma main même, je t'arracherais les entrailles...* Le vieillard, pleurant de joie, dit : Fils de mon âme, ton courroux me soulage, et ton indignation me plaît. Ces bras,

(1) Chronique rimée et Romancero.

(2) Villemain, *Cours de littérature*, II.

mon Rodrigue, montre-les pour la vengeance de mon honneur, qui est perdu, s'il n'est reconquis et gagné par toi. Il lui conta son injure, et lui donna sa bénédiction et son épée. — Le Cid restait pensif sur les moyens de venger son père, en tuant le comte de Lozano. Il regardait la bande redoutable du puissant ennemi, qui avait, dans les montagnes, mille Asturiens, ses partisans ; il considérait comment, dans les cortès du roi de Léon, *Ferdinand*, le vote du comte était le premier, et son bras, le meilleur dans les guerres. Tout cela lui paraissait peu devant une telle injure, la première qui eût été faite au nom de Layn Calvo. Au ciel il demandait justice ; à la terre il demandait un champ clos ; à son vieux père la liberté de combattre ; à l'honneur, du courage et de la force. Il ne s'inquiète pas de sa jeunesse ; parce qu'en naissant le vaillant hidalgo s'oblige à mourir pour l'honneur. Il découvrit une vieille épée de *Mudarra* le Castillan, qui restait là, vieille et rouillée, par la mort de son maître : *Sache, vaillante épée*, dit-il, *que mon bras est celui de Mudarra, et qu'il va combattre lui-même avec ce bras, parce que l'offense remonte jusqu'à lui. Je sais bien que tu auras honte de te voir ainsi dans ma main ; mais tu ne pourras avoir la honte de reculer d'un pas : tu me verras sur le champ de bataille aussi brave que tu es de bonne trempe. — Si quelqu'un triomphe de toi, je vengerai ta défaite en te plongeant dans ma poitrine jusqu'à la croix de la poignée.*

Rodrigue sort et rencontre sur la place du palais le comte de Gormaz, qui, comme lui, était seul, et il lui adresse la parole en ces termes : *Me connais-tu, noble*

Gormaz, moi, fils de don Diègue? Quand tu étendis la main sur son noble visage, savais-tu que rien n'est plus pur et plus noble que son sang et son écu? savais-tu que, moi vivant, homme sur terre ne pouvait, et à peine le Seigneur tout-puissant du Ciel, faire impunément ce que tu as fait? — Et toi, répondit l'orgueilleux Gormaz, *sais-tu, jeune homme, ce qu'est la moitié de la vie? — Oui*, reprit Rodrigue, *je le sais parfaitement : une moitié consiste à respecter les nobles, l'autre à punir les arrogants, et à laver un affront reçu avec la dernière goutte de sang*. En disant ainsi il fixait sa pupille sur l'orgueilleux comte, qui lui répliqua : *Eh! que veux-tu de moi, jeune téméraire? — Je veux ta tête, comte de Gormaz; c'est un vœu que j'ai fait! — S'il te plaît de combattre, jeune homme, les batailles des pages sont ton fait.* Puissances du ciel, dites-nous ce que Rodrigue éprouva à ces paroles.

Il combat, remporte la victoire, et retourne triomphant au château de Bivar, où il présente à son père la tête de son ennemi. Des larmes muettes coulaient sur les joues du vieillard, qui, assis à une table, oubliait tout ce qui l'entourait. Il pensait à l'opprobre de sa maison; il pensait à la jeunesse de son fils, à son danger, à la rigueur de l'ennemi : la joie fuit celui qui est déshonoré, et avec elle la confiance, l'espérance; mais ces biens de la jeunesse reviennent avec l'honneur.... Le vieillard lève enfin ses yeux qu'une longue douleur couvrait de nuages, et il reconnaît son ennemi, bien qu'il porte les empreintes de la mort.

Chimène. — L'épreuve des enfants de Diègue, la douleur de la vieillesse qui ne peut se venger, le désespoir du courage insulté donnent à la légende du duel un caractère sauvage et saisissant que le génie de Corneille aurait pu admirablement utiliser, si ce grand homme avait mieux connu la poésie primitive de la Castille. A cet épisode barbare, le génie populaire a ajouté la tradition si poétique des amours de Chimène, que le poète français a encore su embellir de tous les charmes de son langage. Le comte *Lozano* ou *Gomez* de Gormaz avait, selon les documents anciens (1), trois filles ; la plus jeune, Chimène, ne cessait de demander vengeance à Ferdinand de Castille ; un jour, traînant de longs manteaux de deuil, trente pages, écuyers de Chimène, entrèrent dans la salle du trône, à Burgos, et au devant d'eux s'avançait Chimène, vers l'estrade du roi, où, à genoux sur les derniers degrés, la fille de Gomez commença ainsi sa plainte : *Seigneur, il y a six mois que mon père est mort sous les mains d'un jeune homme, que les tiennes ont élevé pour être meurtrier. Quatre fois, je suis venue à tes pieds, et quatre fois ma poursuite a obtenu des promesses, et justice jamais. Don Rodrigue de Bivar, jeune homme orgueilleux et vain, profane tes justes lois, et tu favorises ce profanateur : tu le caches, tu le couvres ; et puis, l'ayant mis en sûreté, tu gourmandes tes juges parce qu'ils ne peuvent le prendre. Si les bons rois représentent l'image de Dieu et ont office sur la terre envers les humbles humains, il ne doit pas être roi bien craint et bien aimé, celui qui manque à la justice et encourage les méchants. Tu vois cela, tu en*

(1) Chronique rimée.

juges mal. Pardonne si je te parle mal : l'injustice change, dans une femme, le respect en colère. — Gentille donzelle, répondit le roi, *il n'est pas que vos plaintes ne puissent adoucir un cœur d'acier et de marbre ; si je garde don Rodrigue, c'est pour votre bien que je le garde : un jour viendra que par lui tu changeras en joie, les pleurs de tes yeux.*

Le roi de Castille fait ici une allusion peu voilée à l'amour de Rodrigue pour Chimène. D'après l'ensemble des légendes, cet amour est postérieur à la mort du comte Gomez de Gormaz ; on y rechercherait vainement les circonstances qui firent naître l'affection mutuelle du fils de Diègue et de la fille de Lozano, mais ce qui éclate dans toutes les traditions, c'est que Rodrigue s'efforça d'effacer par l'éclat de ses exploits, le souvenir sanglant qui le séparait de Chimène, et lorsqu'il eut vaincu à *Monte-d'Oca* les cinq rois maures, qui le nommèrent leur Cid, il alla frapper au logis de Chimène et il engagea, au milieu du silence de la nuit, cet admirable dialogue qu'on voudrait retrouver dans le chef-d'œuvre de notre Corneille : A cette heure silencieuse de minuit, quand veillent seuls l'amour et la douleur, je viens près de toi, *Chimène affligée*, essuie tes pleurs. — Qui s'approche dans l'ombre de minuit, quand veille seule ma profonde douleur ? — Peut-être *Chimène*, un ennemi nous écoute ; ouvre. — A minuit on n'ouvre point la porte à un inconnu, à qui ne dit pas son nom. Découvre-toi, parle, qui es-tu ? — Oh ! *Chimène orpheline*, tu ne me connais que trop. — Oui, *Rodrigue*, oui, je te connais, toi, cause de mes pleurs ; toi qui enlevas à ma maison son noble chef, qui me ravis mon père.

— Ce fut l'honneur, *Chimène*, et non moi ; l'amour doit mettre la paix entre nous. — Éloigne-toi, ma douleur est incurable. — Oh ! donne-moi, confie-moi ton cœur, je saurai le guérir ! — Comment partager mon cœur entre toi et mon père ? Rodrigue, bonne nuit !

Cette admirable scène rappelle le beau passage de *Roméo et Juliette*, acte IV, dans lequel, aux premières lueurs du jour, aux premiers chants de l'alouette, Roméo, dans le jardin des Capulets, converse avec Juliette, qui, penchée sur le balcon, s'adresse à cet époux, que la haine des Capulets et des Montaignes écarte d'elle :

Roméo, qu'as-tu donc ? —
(1) Écoute, ô Juliette !
L'alouette déjà nous annonce le jour.

Juliette.

Non !... ne pars pas encor ! Ce n'est pas l'alouette
Dont le chant a frappé ton oreille inquiète.
C'est le doux rossignol, confident de l'amour !

Roméo.

C'est l'alouette, hélas ! messagère du jour...
Vois ces rayons jaloux dont l'horizon se dore !
Les flambeaux de la nuit pâlissent !... et l'aurore
Dans les vapeurs de l'orient
Se lève en souriant !

(1) J. Barbier et Carré.

Juliette.

Non !... ce n'est pas le jour ! — Cette lueur funeste
N'est qu'un doux reflet de l'astre des nuits !

Roméo.

Vienne donc la mort !... je reste.

Juliette.

Ah ! tu dis vrai !... C'est le jour !... fuis !
Fuis, il faut quitter Juliette.

Roméo.

Non ! ce n'est pas le jour, ce n'est pas l'alouette
C'est le doux rossignol, confident de l'amour.

Juliette.

Pars !...

Les efforts du roi de Castille (1), la gloire du Cid, son amour amènent enfin une réconciliation entre Rodrigue et Chimène ; ils se marient, et le nom de Chimène rappelle aux Espagnols tout ce qu'il peut y avoir chez une femme de tendresse et de fidélité, de constance dans les périls et dans les traverses de la vie. (2) La légende a conservé les récits les plus détaillés sur les préparatifs, les cérémonies et les réjouissances du mariage : le Cid avait déposé son armure resplendissante et ciselée ; il portait une culotte courte et écarlate, des chausses tudesques à pointillés rouges, des souliers de cuir de bœuf, avec deux boucles, en guise de

(1) Cantu, V, chap. X.

(2) Romancero XIV-XVI. trad. Saint-Albin.

lacet ; un riche pourpoint de satin noir, un justaucorps tout fendu de crevés, à basques assez courtes pour laisser paraître le pourpoint ; un petit manteau doublé de peluche ; un bonnet en drap de *Courtrai* avec une plume de coq, et au côté, l'enragée Tizona avec un fourreau et des pendants violets ; une ceinture à galons d'or et un collier de pierres précieuses, souvenir de ses ancêtres. La jeune fiancée portait une robe de drap fin de *Londres*, brodée, et bien juste à sa taille ; des mules d'écarlate et un collier comptant huit grosses médailles, entre lesquelles était suspendu un saint Michel, que l'on estimait autant qu'une ville, pour la main d'œuvre seule. Le mariage fut célébré à *Burgos* et le cortége nuptial dut y passer sous un arc de triomphe, construit aux frais du trésor de Ferdinand ; des tapis ornaient les fenêtres, des joncs et des branchages couvraient les rues, et de distance en distance on chantait aux jeunes époux quelques vers appropriés à la solennité du jour. La bouffonnerie devait nécessairement avoir sa place dans la fête, car le moyen-âge mêlait toujours cet élément à ses fêtes privées, à ses solennités officielles, aux cérémonies les plus augustes du culte catholique. Dans le cortége figuraient donc Pélage sous un déguisement de taureau avec des étoffes rouges, des masques, une danse de laquais, Antolin sur un âne, Pelaez avec des vessies, et un laquais travesti en diable, pour épouvanter les femmes, aux frais du roi de Castille. Le mariage célébré ainsi, dans la bouffonnerie et la splendeur, eût été parfaitement heureux, si le Cid n'avait dû abandonner trop souvent sa jeune épouse, pour faire la course aux Maures, et échanger les joies paisibles de son manoir de Bivar contre les fatigues péril-

leuses des champs de bataille. Les anciennes romances retentissent des regrets de Chimène, et dans plusieurs de ces antiques poésies, la châtelaine de Bivar exhale sa douleur avec une sensibilité et une tendresse trop exquises pour le siècle du Cid (1) :

Aux armes ! aux armes ! Ainsi résonnaient fifres et tambours : guerre ! sang ! feu ! Ainsi criaient leurs voix épouvantables. — Roi de mon âme, et comte de cette terre, pourquoi m'abandonner? Où vas-tu ? etc. — Ailleurs la femme du Cid renouvelle ses plaintes avec plus d'émotion encore (2) : Malheureuse la grande dame de cour qui fait le mariage le plus beau, et heureuse, souverainement heureuse la villageoise, parce qu'il n'est personne qui lui enlève son bien !.. Elle n'est point réveillée par des songes de bataille, mais par son jeune enfant qui lui demande le sein... Elle croit que le monde est renfermé dans son hameau, et sous son pauvre toit de chaume, elle ne s'inquiète pas des palais ; car le bonheur ne consiste point dans l'or. — Vienne le saint jour, elle passe chemise blanche, elle met gaîment sa robe de noces, et ses coraux, et sa médaille, en signe du sentiment de joie et de liberté qui remplit son âme : puis elle va se divertir, et, pour ce, riante, allègre, elle rencontre quelque voisine, ou quelque parent, dont les rudes entretiens la remplissent d'aise et la feront jeune encore aux jours de sa vieillesse.

Florian (3), qui était versé dans la littérature castillane ,

(1) Voir Romance, XIX.
(2) Voir XXV. Saint-Albin.
(3) Tissot. Dict. conv.

et qui avait du sang espagnol dans les veines, essaya de peindre l'amour chevaleresque des héros d'Espagne ; il fit connaître notamment la (1) romance 25e, dans une traduction très-élégante et dont il sera permis de citer quelques strophes :

« Le Cid, après son hyménée,
Pour les combats veut repartir ;
Sa Chimène en est consternée,
Mais n'ose pas le retenir.
Elle garde un profond silence,
Fixe sur lui des yeux en pleurs,
Et tout à coup sa voix commence
Ce chant d'amour et de douleur :

« Ah ! qu'une chaîne glorieuse
Nous prépare de cruels maux !
La villageoise est plus heureuse,
Son époux n'est point un héros :
Si, pour aller au labourage,
Cet époux la quitte au matin,
Au moins le soir, après l'ouvrage,
Il revient dormir dans son sein. »

« Paisiblement elle sommeille,
Sans voir en songe des combats ;
Si quelque chose la réveille,
C'est l'enfant qu'elle a dans ses bras ;

(1) *Le* ou *la* romance.

Elle lui donne sa mamelle,
Le baise et l'endort doucement ;
L'univers se borne pour elle
A son époux, à son enfant.

« Chaque dimanche elle s'habille
Et prend ses plus beaux ornements ;
Douce gaîté dans ses yeux brille,
Et lui donne l'air de quinze ans.
Vers l'église elle s'achemine
Pressant son fils contre son cœur,
Elle rencontre sa voisine
Et lui parle de son bonheur !

« Sur le pommeau de son épée
Le Cid appuyé tristement,
De ces accents l'âme frappée
Répond à Chimène en pleurant :
Va, rassure-toi, ma Chimène,
Nos deux cœurs ont même désir ;
Peu d'instants finiront sa peine,
Je vais voir, vaincre et revenir. »

C'est durant une de ces absences si éloquemment déplorées par Chimène, que la légende place le bel *épisode du lépreux* (1). La lèpre se répandit en Europe au temps des croisades, mais il est probable qu'elle sévit en Espagne avant cette époque, parce que les Arabes purent l'y introduire peu après les premières invasions mauresques. Des

(1) Cantu. 5, chap. XV.

mesures terribles étaient partout ordonnées afin de circonscrire les ravages du redoutable fléau ; l'Église elle-même sanctionnait des précautions effrayantes et lorsque les atteintes du mal étaient remarquées chez un malheureux, les prêtres célébraient l'office des morts en sa présence, ils le conduisaient dans une cabane isolée, ils plantaient une croix de bois devant la lugubre demeure et y suspendaient un tronc pour recevoir les aumônes des passants. Un vêtement particulier distinguait le malheureux banni, il devait avoir les mains couvertes de gants, et, au lieu de parler, faire sonner une espèce de crécelle : à Pâques seulement il pouvait sortir de son tombeau anticipé, et entrer durant quelques jours dans la ville et les villages, pour prendre part à la joie générale de la chrétienté. Le clergé tempérait ces rigueurs qu'il croyait nécessaires, par les consolations de la charité, même le concile de Latran ordonna de donner aux lépreux tous les secours de la religion, et il les exempta de la dîme pour leurs jardins et leurs bestiaux ; le dimanche des Rameaux, l'évêque de Milan lavait un lépreux et l'habillait de neuf, le grand-maître de l'ordre de Saint-Lazare devait être un lépreux, afin qu'il sût mieux venir en aide aux maux qu'il avait éprouvés, enfin de pieuses légendes, d'origine monacale, inspiraient la compassion pour ces infortunés et stimulaient le zèle de la charité par des récits aussi ingénieux que touchants. Nous citons pour exemple, la légende du comte *Julien*, jeune seigneur qui passait sa vie à la chasse, sans égard pour les jours de fête, et sans respect pour la haie du voisin ou le champ du pauvre ; ce Julien poursuivait un jour un cerf, quand l'animal blessé se retourne, et lui adresse

ces mots : *Toi qui veux m'ôter la vie, tu l'ôteras à ton père et à ta mère...* Épouvanté du prodige et de la menace, Julien s'en va loin, bien loin, n'ayant que son épée et son cheval ; mais il ne lui en faut pas plus pour faire fortune et épouser une riche châtelaine. Cependant ses parents, ne pouvant vivre sans lui, se mettent en route pour aller à sa recherche, et arrivent à son château. Il était absent ; mais sa femme ayant entendu prononcer leur nom, les accueille avec le respect d'une bru et leur cède son propre lit. Julien étant revenu de grand matin, entre dans sa chambre, où l'obscurité l'empêche de reconnaître ses parents, et, furieux de voir sa place occupée, il tue celui qu'il croit un adultère et celle qu'il croit sa complice. Sortant alors du château, il rencontre sa femme qui revenait paisiblement de l'église, et il apprend qu'il s'est souillé d'un parricide : il s'en va donc, avec sa femme, dans l'intention de faire pénitence, au bord d'un fleuve désolé par de fréquents naufrages. Une nuit, ils entendent les cris d'un infortuné qui lutte contre les flots ; Julien se jette à la nage et parvient à le sauver. L'étranger est transi de froid, mais de plus il est couvert d'une horrible lèpre, ils ne l'en couchent pas moins dans leur propre lit et s'empressent autour de lui : soudain la chambre rayonne de lumière, le malade se dresse, resplendissant d'une beauté surhumaine... c'était le Christ lui-même, qui promet le paradis aux deux époux compatissants.

L'intention du pieux chroniqueur ne saurait échapper à personne (1). Une intention analogue a déterminé les moines

(1) Chronique rimée.

de Cardena à compliquer la légende du Cid par l'épisode du lépreux. Un jour de rude froid, le jeune Rodrigue arriva au gué de Cascajar, là où le Douero se partage, et comme le héros arrivait auprès du gué, il s'y trouva un lépreux qui demandait à la pitié de tous qu'on lui fît passer le fleuve ; mais tous les chevaliers s'écartèrent avec dégoût et Rodrigue seul lui tendit la main. Couverte d'une cape verte et sur un mulet bon marcheur, le castillan fit traverser le gué au lépreux, et s'en alla vers Grevalja creusée dans la pierre. Sous la cape verte, Rodrigue s'était abrité avec le lépreux, et celui-ci, lorsqu'il fut endormi, lui parla à l'oreille : Dors-tu, Rodigue de Bivar ? Il est temps que je t'éclaire. Je suis messager du Christ, je suis Lazare : je dois te souffler dans le dos de sorte que tu entres en fièvre, et quand cette fièvre sera venue, rappelle-toi que tu termineras toutes choses que tu entreprendras ! — Rodrigue s'éveilla, et ayant regardé autour de lui, il ne put trouver le lépreux, mais lorsqu'il arriva aux murs de Calahorra, dont le sort allait dépendre d'un combat singulier, qu'il devait soutenir contre le champion du roi d'Aragon, il se souvint de la promesse de Lazare et dit au roi de Castille : « Seigneur, donnez-moi une soupe au vin. » Et comme il allait prendre la soupe, il sentit arriver la fièvre ; au lieu donc de manger, il prit la bride du cheval et courut au champion ennemi, au cri de Castille ! salué du cri, Aragon ! Rodrigue de Bivar ne manqua point l'adversaire et lui donna un tel coup qu'il l'abattit : avant que l'aragonais se relevât, il était descendu lui trancher la tête. — Le Romancero place l'épisode du lépreux pendant un pèlerinage du Cid vers Santiago : Rodrigue suivant toujours

son chemin, dit la Romance XVII, entendit des plaintes lamentables que poussait, du milieu d'un marais, un infortuné lépreux. Le héros laissant sa monture, descendit à terre, puis il assit le malheureux sur la selle et le plaça devant lui, il l'abrita sous le toit où il reçut lui-même l'hospitalité ; il l'assit à la même table et ils couchèrent tous deux dans le même lit. A minuit, comme le Cid dormait, le lépreux lui souffla dans le dos, avec une telle violence, qu'il se réveilla tout épouvanté et qu'il chercha celui qu'il avait placé à ses côtés : ne le trouvant point dans le lit, il demanda à grands cris de la lumière, mais le lépreux ne parut pas et le Cid était vivement préoccupé, lorsqu'une voix lui cria : Dors-tu ou veilles-tu, Rodrigue ?.. Je suis Lazare, *je suis le lépreux que tu as si bien traité!* Tout ce que tu entreprendras, tu l'accompliras à ton honneur; ta gloire grandira chaque jour, tu seras craint des chrétiens comme des Maures, et tes ennemis ne pourront te nuire.

Cette légende (1) du lépreux a été magnifiquement développée par *Guilhem de Castro*, dans la *Mocedades del Cid :* le héros s'étant mis à table, exhorte ses compagnons à rendre hommage au patron de l'Espagne — chevalier lui aussi, mais chrétien ; portant les éperons dorés et le panache blanc, mais avec un grand rosaire suspendu à son épée. — Or, voilà un lépreux qui se présente en demandant la charité ; les guerriers s'enfuient à son aspect ; seul le Cid demeure, prêt, s'il le faut, à lui baiser la main ;

(1) Cantu. *Histoire universelle*, V.

il le fait asseoir sur son manteau, et manger avec lui dans la même assiette. Après le repas, le mendiant bénit le Cid, et, se faisant connaître pour Lazare, il lui révèle ses destinées futures.

Serment d'Alphonse. L'histoire du Cid a prouvé que ces destinées furent très-glorieuses et que Rodrigue de Bivar devint rapidement assez célèbre et assez puissant même pour braver le successeur de Sanche II, après le crime de Bellido Dolfos (1). Il ne voulait prêter hommage, comme nous l'avons dit, au souverain de Castille, qu'après que celui-ci eût juré qu'il était innocent du meurtre de son frère : *Je le veux bien,* répondit Alphonse ; *demain je jurerai ; mais aujourd'hui je désire savoir qui a pensé à m'imposer un tel serment.* — *Moi*, répliqua le Cid. — *Vous, don Rodrigue ! Ne songez-vous donc pas que demain vous devez être mon sujet ? — Je ne le suis pas encore aujourd'hui et j'y songerai quand vous serez roi.* — Dans Sainte-Gadée de Burgos, où les gentilshommes prêtent hommage lige, là Rodrigue exige le serment du nouveau roi de Castille, serment si terrible qui imprimait la terreur à tous. Il se prêtait sur un épieu de fer et une arbalète de bois : *que des vilains te tuent, ô Alphonse ! des vilains, et non des chevaliers ; que des Asturiens d'Oviédo te tuent, non des Castillans : qu'ils te tuent avec des épieux, non avec des lances ou avec des dards, avec des couteaux à manche de corne, non avec des poignards dorés ; qu'ils portent des chaussures de corde, non des brodequins lacés ; des manteaux de laine grossière,*

(1) Cantu. *Histoire universelle*, V.

non des étoffes de brocard; des chemises d'étoupe, non de toile de Hollande; qu'ils soient montés sur des ânes, non sur des mules ou sur des coursiers; qu'ils aient en main des licous de corde, non des brides dorées; qu'ils t'égorgent dans un sillon, non dans une ville ou dans une bourgade; enfin qu'ils t'arrachent le cœur du côté gauche, si tu ne dis pas la vérité sur ce que nous te demandons. As-tu contribué ou consenti à la mort de ton frère?

Le Cid lui seul avait osé exiger ce serment d'Alphonse, qui lui en garda rancune toute sa vie. Il arrivait souvent aussi au héros de s'opposer, dans les conseils, à l'avis du roi ou à celui de ses conseillers. Il disait un jour à l'un d'eux qui était moine : Qui vous a placé dans le conseil de guerre, vénérable frère, vous dont la robe ne va guère avec ce que vous prétendez? Montez à l'autel, et priez Dieu de nous donner la victoire. Moïse n'aurait pas vaincu, si Aaron n'eût prié. Portez votre chape au chœur, je porterai, moi, mon pennon à la frontière. Laissez le roi mettre ordre à sa propre maison, avant d'aller troubler celle d'autrui : pour moi, ni mon amour ni mes regrets ne me détourneront des entreprises de guerre; on voit plus souvent à mon côté ma Tizona que ma Chimène. — Je suis un homme, *répondit Bernard*, qui, avant de revêtir le froc, s'il n'a pas vaincu les Mores, a engendré celui qui les vainquit; et aujourd'hui encore, au lieu du capuce, si l'occasion s'en présente, je couvrirai mon chef du heaume, et je toucherai le coursier de l'éperon. — Tant de liberté de la part du Cid déplut au roi de Castille; le loyal campéador fut finalement banni pour *un an* de tous les domaines d'Alphonse,

mais le héros répondit : *Je m'exilerai pour quatre, et mon éloignement apprendra à me connaître !* Il part sans baiser la main du roi, et cinq cents chevaliers portant lances suivent ses pas ; selon le droit des Castillans, il s'en alla avec les siens guerroyer pour son compte, et prit aux Mores nombre de châteaux qu'il céda généreusement à Alphonse ; puis il assiégea dans Valence le roi de Tolède, et, sentant, tout héros qu'il était, quelque difficulté dans l'entreprise, il adressa ces adieux à Chimène : *si blessé d'un fer mortel, je reste gisant sur le champ de bataille, ma Chimène, porte mon cadavre à Saint-Pierre de Cardena. — Puisses-tu faire bon voyage, et creuser ma tombe au pied de l'autel de Saint-Jacques, notre protecteur dans les batailles ! — Ne souffre pas qu'on me pleure, afin que nos braves soldats, en voyant mon bras leur manquer, ne se découragent pas, et n'abandonnent pas mes terres. — Que les Maures ne voient en toi aucune faiblesse ; fais que l'on crie aux armes, et que ce soient là mes obsèques. — Que cette Tizona, qui maintenant arme ma droite, ne perde jamais son droit, et ne tombe pas dans les mains d'une femme. — Et si Dieu permettait que mon cheval Babieca revînt avec son maître, et qu'il hennît à la porte ; ouvre-lui et caresse-le ; donne-lui ration entière ; car qui sert un bon maître attend de lui bonne récompense. — Mets-moi, de tes mains, le corselet, le gorgerin, les brassards, le casque et les gantelets ; donne-moi l'écu, la lance et les éperons ; — voici le point du jour, et les Mores me courent sus ; donne-moi ta bénédiction ; le reste à la grâce de Dieu.*

L'histoire a suffisamment démontré que ces craintes de

Rodrigue étaient exagérées, puisqu'il sortit avec bonheur et avec gloire de toutes les entreprises qui suivirent son premier exil. Son départ seul de Castille fut suivi de quelques désagréments, et c'est à cette époque de la vie du Cid que la légende rattache l'*épisode de Rachel et de Vidas*, car, selon le Romancero (1), le Cid, pour se rendre de Burgos à la terre étrangère, n'avait plus d'argent, parce qu'il avait dépensé à la guerre une grande partie de ses biens. Alors le héros convia à sa table deux juifs, et leur demanda avec caresses mille florins, leur disant de prendre en gage deux coffres d'argenterie, qu'ils pourraient vendre, pour retrouver leurs intérêts, s'il ne les payait pas avant la fin de l'année. L'affaire se conclut, et le héros leur livra deux coffres fermés, tous deux remplis de sable, et, confiants à son égard, les juifs lui remirent deux mille florins. — La légende s'écrie à cette occasion : O infâme nécessité, combien d'hommes honorables se trouvent forcés, pour échapper à tes étreintes, de faire mille choses indignes ! — Ce qui équivaut à une approbation de la conduite de Rodrigue, qu'aucune considération ne peut toutefois justifier. Le Cid, après avoir trompé les juifs, se rendit vers les provinces centrales de la presqu'île, et s'arrêta tout d'abord au monastère de Cardena, où il fit bénir son pennon à croix écarlate et où il revêtit une nouvelle armure, en disant : « O pennon saint et béni, un Castillan t'emporte, que son roi a malement exilé et que sa patrie regrette bien. Alphonse a prêté l'oreille aux mensonges des traîtres, il leur a livré ses trésors, le malheureux, et aussi, le malheureux, mes

(1) Romancero, XX.

exploits ! Quand les rois se payent ainsi de flatteries perfides, leurs sujets courent à de grands dangers, et soudain le malheur survient. — Roi Alphonse, roi Alphonse, ces chants de sirène t'endorment pour te tuer. Malheur à toi si tu ne te réveilles ! Tu m'as interdit la Castille parce que je m'étais vanté d'y être l'épouvante des méchants, de ne pas les laisser demeurer auprès de moi. — Plaise au ciel que, privés de mon bras, tes créneaux ne tombent point ! Tu as le sentiment et tu m'outrages, ils ne l'ont point et ils me pleurent. Eh bien ! après tout cela, dans ma fidélité je te promets les territoires dont je ferai conquête sur la frontière par mes lances et mes arbalètes ; car la vengeance du vassal contre son roi ressemble à la trahison, et souffrir les torts que l'on reçoit est la marque d'un sang noble. »

La générosité du Cid à l'égard de son roi contraste singulièrement, dans cet épisode, avec sa déloyauté à l'égard de Rachel et de Vidas ; mais il est très-probable que le peuple trouvait très-morale la conduite que son héros tint à l'égard de ces deux usuriers et qu'il crut embellir la légende par ce récit où des juifs sont les victimes d'un chrétien plus malin qu'eux. On sait qu'un grand nombre de familles juives s'établirent dans l'Espagne peu après la dispersion des tribus d'Israël : au XI[e] siècle, grâce à une protection relativement satisfaisante, elles se trouvaient considérablement accrues, et leurs membres servaient dans les états maures et chrétiens, en qualité de trésoriers, de douaniers et d'exacteurs d'impôts ; ils se livraient également aux opérations de banque et à l'usure. Ces occupations ne pouvaient pas concilier aux juifs les sympathies

de leurs voisins ; elles leur attiraient des inimitiés que leurs croyances religieuses venaient encore envenimer : aussi, en Espagne, comme partout ailleurs, les juifs étaient en butte aux dénonciations, aux perfidies et aux persécutions qu'ils savaient, à l'occasion, payer largement de retour. Le Cid n'aurait pas été héros parfait pour les auteurs de sa légende, s'il n'avait trompé quelque juif. Les idées ont heureusement changé depuis lors et la tolérance protége presque partout les débris du peuple juif ; le siècle actuel a détruit généralement les lois injurieuses dont les juifs étaient l'objet, bien que dans la Bohême, la Moravie, la Gallicie et l'Autriche inférieure, ils soient encore soumis à des taxes de tolérance ; en Hongrie, ils ne sont pas encore admissibles aux emplois et la loi leur interdit l'accès des villes des montagnes où se trouvent les mines. Dans tous les États, quelques juifs se sont enrichis au point d'avoir pour clients les souverains eux-mêmes ; les autres vivent dans la médiocrité, sinon dans l'humiliation : tous nourrissent, comme la première des vertus, l'amour pour une patrie qu'ils n'ont plus, pour une religion dont le temple est tombé, et l'espérance que le temps viendra où leurs vœux seront accomplis.

La naïve confiance de Rachel et de Vidas dans la parole du Cid, permit à celui-ci de sortir de Castille et de se mettre en campagne. Une tradition assez récente assure qu'après la conquête de Valence (1), le héros ordonna à Alvar Fanez de porter à Rachel et à Vidas, deux cents

(1) Romancero XXXV. St-Albin.

marcs d'or, et autant d'argent. « C'est ce qu'ils m'ont « donné en prêt, ajouta-t-il, lorsque je partis pour la « guerre sous la garantie de deux coffres remplis de sable « et de ma bonne foi. Vous aurez à les prier de ma part « de vouloir bien me pardonner : car je n'ai agi ainsi qu'en « cédant à une grande nécessité. Et encore qu'ils croient « n'avoir dans leurs coffres que du sable, l'or de ma parole « s'y trouve enfoui. » — Ainsi fit Alvar Fanez, mais Rodrigue avait assez pillé auparavant, pour ne pas attendre qu'il eût pris Valence, avant de restituer les florins des juifs. L'histoire du Cid a exposé la série de ces exploits lucratifs du héros, entre son départ de Castille et la prise de Valence ; la légende est plus prodigue encore de prouesses et il serait fastidieux de la suivre dans tous ses détails, aussi nous passons à la prise de Valence et à l'épisode de Martin Pelaez.

Épisode de Martin Pelaez. Le Cid avait investi Valence, à l'effet de venger, comme il a été dit dans la première partie de ce travail, le meurtre de Kadir (1) ; déjà on ne pouvait obtenir des vivres qu'à très-haut prix ; déjà même les pauvres se nourrissaient de cuir de vache et de bouillon fait avec ce cuir ; déjà les plus misérables mangeaient la chair des cadavres et les Valenciens mouraient par troupes dans la rues de la ville désolée (2). A la vue de tant d'infortunes, un vieux Maure, versé dans la divination, monta sur les remparts de la cité, et exhala sa douleur dans ces

(1) Chronique du Cid.
(2) Romancero XXXIV.

paroles prophétiques : O Valence ! ô Valence ! digne de vivre éternellement ! O Valence, ta gloire va périr et avec elle les joies que nous savourions ! Les pierres angulaires sur lesquelles se trouve assise ta muraille, voudraient se réunir pour pleurer ; les solides remparts qui se dressaient avec tant de fierté, tremblent sur leurs fondements ; les tours que tes enfants apercevaient de loin et ne considéraient jamais sans s'enorgueillir de leur splendeur s'écroulent pour toujours ; tes blancs créneaux, qui étincelaient comme le cristal, ont perdu leur blancheur éblouissante. Ton noble fleuve, le Guadalaviar, est sorti de son lit avec le reste de tes eaux ; tes ruisseaux jadis si limpides ne roulent plus que des ondes troublées ; tes fontaines ont tari ! Les bêtes ont rongé la racine de tes arbres et tes prairies émaillées de fleurs n'exhalent plus de parfums ; la mer ne t'apporte plus les richesses de l'étranger, et tes montagnes, et tes champs, et tes terres aveuglent tes yeux de la fumée de leurs incendies. O Valence ! ô Valence ! J'ai prédit tes maux et prévu ta chûte ! — Et cette chûte inévitable avançait avec une effrayante rapidité ; le Cid, ses gentilshommes et ses soldats luttaient de courage ; seul, *Martin Pelaez l'Asturien*, chevalier de haute taille, de puissante membrure et de belle mine, étalait une honteuse poltronnerie dans les luttes et dans les batailles. Le bon Cid (1), nous citons textuellement, a grand déplaisir de voir ce poltron à son côté ; homme si efféminé n'est point fait pour vivre avec lui. Un jour le bon Cid, le Cid

(1) Voir Saint-Albin. Nous renvoyons à l'excellente traduction donnée par ce littérateur distingué et nous conseillons vivement la lecture de la légende, du poème et du Romancero de cet auteur.

avec ses vassaux, entra en bataille contre les Maures ; ils luttaient en braves. Martin s'était rendu au combat avec sa forte armure et son cheval ; mais plutôt que de se jeter dans la mêlée, il retourna au camp et honteux se cacha dans sa tente. Il y resta enseveli, jusqu'à ce que le Cid lui-même fût revenu, après avoir remporté la victoire et laissé nombre de Maures sur la place. — Cependant le Cid s'est assis pour le repas : *comme c'est sa coutume, il se trouve sur son banc à dossier et tout seul à sa table.* A une autre table sont d'entre ses chevaliers ceux qu'il tient en estime, et personne ne mange avec eux, sinon les plus renommés. Ainsi l'a ordonné le bon Cid pour en faire des hommes vaillants, en sorte que chacun s'efforce d'accomplir d'honorables exploits, afin de dîner à la table d'Alvar Fanez et de son frère. — Martin Pelaez, bien persuadé que le Cid n'avait point vu sa fuite, se lave les mains et vient s'asseoir à la table où se trouve Alvar Fanez avec la compagnie des preux. — Mais le Cid est allé à lui et l'a tiré par le bras en lui disant : Vous n'êtes point tel que vous vous asseyiez à telle table, et que vous osiez vous approcher ainsi de mes parents : ils valent mieux que vous et moi ; ils sont braves et éprouvés. Mais asseyez-vous à la mienne et prenez avec moi dans mon plat.

Pelaez ne comprit pas les paroles du héros et s'assit fièrement à la table du Cid. Alors le guerrier de Castille reprocha au gentilhomme asturien, sa couardise, avec une dignité et une énergie, que l'antique poésie des romances a reproduites d'une manière frappante, dans cette langue Castillane que caractérisent une majesté et une sonorité

qui n'échappent pas même aux étrangers. « Est-il possible, observa le soldat indigné, qu'un homme ose fuir, épouvanté par la bataille? Vous surtout, étant ce que vous êtes, venant d'où vous venez? Mais quand vous seriez resté mort, cette mort vous était glorieuse? Je me lève de table où je ne saurais manger une bouchée... et comment donc manger quand il me semble vous voir encore? Si vous craignez le nombre des Maures, entrez en religion... » C'est ainsi que le bon Cid parla en grand secret à Martin Pelaez, puis, élevant la voix, il s'écria de sa poitrine d'acier : *j'aime mieux perdre la vie chez les païens, que l'honneur chez les chrétiens*. Et alors le gentilhomme asturien, honteux des reproches du héros, et humilié de se voir exclu de la table où ne s'asseyent que ceux qui ont obtenu par leurs prouesses l'honneur de se mettre aux côtés d'Alvar Fanez, voulut se signaler le jour même, et vaincre ou mourir : il combattit, aux côtés du Cid, les Maures de Valence, et fit de tels exploits, que Rodrigue lui-même fut dans l'admiration et l'émerveillement ; il vit l'Asturien porter partout la mort et la blessure, et baigner ses bras dans le sang des infidèles. Martin Pelaez, dit le Cid, vous êtes devenu brave et vaillant ; vous n'êtes plus tel que vous méritiez de prendre place auprès de moi ; asseyez-vous auprès d'Alvar Fanez, mon cousin germain, et de ces chevaliers vaillants et estimés ; vos belles actions leur seront toujours en mémoire, et comme vous êtes leur compagnon de valeur, vous devez être leur compagnon de table. — L'Asturien coopéra avec le Cid et Alvar Fanez aux entreprises qui précédèrent encore la chûte de Valence ; la cité muzulmane succomba aux efforts d'une armée où

l'on savait réprimer la lâcheté avec tant d'énergie et se relever avec tant d'éclat. Ces mœurs héroïques, cette émulation de valeur, ce mépris de la couardise, ce désespoir du soldat déshonoré éclatent dans toutes les pages des poésies castillanes ; avec de telles idées et de tels hommes la domination arabe ne pouvait être éternelle dans la péninsule. Valence se rendit peu après les invectives du Cid contre Martin Pelaez (1) ; le roi Miramolin du Maroc ou (2) Junez, son fils, essaya bien de la reprendre, et vint arborer, dans les campagnes de Valence, le drapeau noir de la guerre : les chrétiens du Cid et les Maures de Junez combattirent vaillamment, sous les yeux de dona Chimène et de ses deux filles, qui étaient montées sur la plus haute tour de l'Alcazar afin d'assister à la lutte ; l'issue du combat fut longtemps indécise, mais enfin les infidèles fléchirent, leur roi s'enfuit à Denia et vogua, le cœur navré, vers ses états d'Afrique, où il succomba au chagrin, après avoir fait jurer à *Bucar*, sur les pages sacrées de l'Alkoran, de passer en Espagne et de venger ses injures.

Le deuxième exil du Cid (3). Bien avant l'épisode de Martin Pelaez se place la légende du deuxième exil de Rodrigue de Bivar (4). Le Poème du Cid exprime d'une manière parfaite le délaissement du grand capitaine ; les maisons de Burgos, qui se ferment à l'approche de l'exilé ; la petite

(1) Romancero.
(2) Chronique de Séville, XXXIV.
(3) Voir poème du Cid.
(4) Voir notre histoire, page 32.

fille de neuf ans qui ose seule parler au proscrit, et l'obéissance résignée du héros (1) : tout cela forme, dans la rude négligence du chroniqueur, une peinture parfaitement originale. — Le Cid pleurant de ses yeux, s'éloignait de Bivar. Il tournait la tête et restait à regarder ses demeures : il vit les portes ouvertes et les huis sans cadenas ; il vit les perchoirs de la fauconnerie déserts, sans toiles, sans faucons et sans autours ayant fait la mue. Mon Cid soupira ; bien amers étaient ses soucis. Mon Cid parla et d'une voix calme : « Soyez béni, Seigneur Père, dit-il, qui règnes là haut ; des ennemis felons m'ont enlevé mes biens. » Il part... il part et lâche les brides : à la sortie de Bivar, il voit une corneille à sa droite ; à son entrée à Burgos, il la voit à sa gauche. Alors mon Cid haussa les épaules et se couvrit la tête : Bon augure, Alvar Fanez, s'écria-t-il ! Mais nous sommes exilés. — Mon Cid Ruy Diaz passa par Burgos, avec ses soixante lances ; femmes et hommes sortent pour le voir ; habitants et habitantes de Burgos se placent aux fenêtres, pleurant de leurs yeux, tant ils avaient de douleur, et ils disaient de leur bouche une seule parole : Dieu, quel bon vassal, s'il avait un bon seigneur — Dios que buen vasalo, si oviese buen sênor (2) !

(1) Villemain, II, 75.

(2) Nous citons quelques vers du texte, facilement intelligibles, et qui donneront une idée de l'énergique poésie castillane :

« Dios que buen vasalo, si oviese buen sênor ! »
Convidarle yen de grado, mas ninguno non osaba :
El rey don Alfonso tanto avie la grand' sâna.
Antes de la noche en Burgos del entrò su carta,
Con grand' recabdo e fuerte mientre sellada :

— Ils désiraient le convier, mais personne n'osait : le roi don Alphonse avait une telle puissance ! Avant la nuit, à Burgos, était venu un ordre, avec un grand message, annonçant que personne ne donnât logement à mon Cid, et que celui qui dirait une simple parole perdrait les biens, les yeux de la tête, et de plus, l'âme et le corps. Grande douleur avaient les chrétiens : tous se détournaient de mon Cid, car ils n'osaient rien dire. Le Campéador alla droit à son logement ; mais arrivé à la porte, il la trouva bien verrouillée, par terreur du roi Alphonse, qui en avait ainsi ordonné : en sorte que si on ne la brisait de force, elle lui restait fermée. Alors mon Cid se lamenta à haute voix ; les gens de la maison ne voulurent pas lui répondre : mon Cid s'approcha, tira le pied de l'étrier et frappa un coup ; la porte ne s'ouvrit pas, car elle était bien fermée. Une petite fille de neuf ans se tenait l'œil au guet : « Ça, Campéador, dit-elle, vous avez ceint l'épée dans une heure favorable. Le roi a défendu de vous recevoir. A la nuit son ordre est venu avec un grand message, et fortement scellé : nous n'oserions vous ouvrir, ni vous recevoir pour rien au monde. Sinon, nous perdrions nos biens et nos maisons, et même les yeux de la tête. Cid, à notre mal, vous ne gagneriez rien : mais que le Créateur vous favorise de toutes ses bénédictions. La petite fille dit et tourna vers sa

Que a mio Cil Ruy Diaz que nadi nol' diesen posada,
E aquel que gela diese sopiese vera palabra
Que perderie los averes e mas los oios de la cara,
E aun demas las cuerpos et las almas.
Grande duelo avien las yentes cristianas :
Ascondense de mio Cid ca nol' osan decir nada.

maison. Le Cid vit alors qu'il n'avait pas les bonnes grâces du roi, et s'étant retiré de la porte, il tourna vers Burgos.

Le héros proscrit campa sur la grève d'*Arlanzon*, sous une tente, parce que nul Burgalais n'osait l'accueillir dans sa demeure ; ce fut là qu'il trompa les deux Juifs et qu'il s'assura les ressources qui lui manquaient pour reprendre, à ses propres frais, la guerre contre les Infidèles. Il passa de la grève d'Arlanzon au cloître de Cardena, où il fut reçu au son des cloches et où Chimène vint lui faire des adieux déchirants. Le pieux auteur de la *Chanson du Cid* met dans la bouche de Chimène, sous forme de prière, une véritable profession de foi que nous croyons assez intéressante pour la reproduire : « Ah ! Roi de gloire, Père des cieux, créateur de la terre et des mers, de la lune et des étoiles, du soleil qui réchauffe l'univers, tu naquis d'une mère sans tâche dans une cabane de Bethléem. Les pasteurs chantèrent tes louanges et des rois arabes vinrent t'adorer ; ils t'offrirent l'or, l'encens et la myrrhe. Tu as sauvé Jonas tombé à la mer, Daniel jeté aux lions, Sébastien de Rome et Suzanne faussement accusée. Seigneur, tu as vécu trente-deux ans, opérant des miracles ; avec de l'eau tu fis du vin ; avec de la pierre du pain ; tu l'ordonnas et Lazare secoua la poussière du tombeau ! Tu te laissas mourir sur le Golgotha, entre deux larrons, et tu fis un prodige : Longinus, l'aveugle, te frappant de sa lance, ton sang rougit ses mains ; l'aveugle les porta à ses yeux, ils s'ouvrirent soudain, et, guéri de son infirmité, Longinus crut en toi. Tu sortis de ton tombeau et c'est bien toi que j'adore, c'est bien toi que j'implore afin que mon Cid soit gardé de tout

mal. » — Nous avons vainement essayé de trouver ce qui peut avoir induit le poète à insérer cette profession dans son poëme : le Romancero ne renferme rien d'analogue et les dernières paroles qu'il fait prononcer au Cid, n'ont aucun rapport avec les adieux que la Chanson prête à l'épouse du héros. « Vous savez, Madame (1), — c'est ainsi que s'exprime le Romancero, — combien notre tendresse, proclamant par là son amoureux vouloir, se résout de mauvais gré à la séparation. Mais où intervient la force, le droit est anéanti : et force n'est-il pas pour un sang noble d'aller servir le Roi ? » Puis suivent quelques conseils. Il est intéressant de comparer les paroles de Chimène dans la Chanson du Cid et celles de Rodrigue dans les Romances ; là tout est grand, noble et digne, ici au contraire tout est frivole, bourgeois et mesquin ; on s'étonne d'y voir la poésie modifier dans un sens vulgaire la figure héroïque du Cid, et mettre dans la bouche de Rodrigue, à l'heure d'une cruelle séparation, des paroles aussi insignifiantes. On découvre là la différence de mœurs et d'idées qui distingue l'auteur de la Chanson et celui des Romances. Chose étonnante ! (2) la prière dans laquelle Chimène s'appuie sur les miracles de l'Évangile, se retrouve à peu près dans l'antique poëme de *Roland à Roncevaux*, car, au moment d'expirer dans les gorges des Pyrénées, le chef de l'arrière-garde impériale y invoque, presque dans les mêmes termes que Chimène, les divins témoignages de l'Écriture, en demandant à Dieu de sauver son âme. On a fait d'ailleurs bien d'autres rappro-

(1) Saint-Albin. Romancero XXII.

(2) Loise. *Histoire de la poésie espagnole,* 22.

chements entre la Chanson castillane et le Roman du trouvère : c'est de part et d'autre le même enthousiasme religieux et guerrier ; c'est la même naïveté et la même ardeur dans la foi ; le Cid et ses compagnons, avant de marcher contre le roi de Maroc, comme nous le verrons bientôt, font chanter une messe par l'évêque Jérôme qui les bénit, leur donne une absolution générale et leur demande ensuite comme une grâce qu'on lui permette de porter les premiers coups ; de même l'archevêque Turpin à Roncevaux bénit et absout les Français agenouillés, et leur enjoint, pour pénitence, de bien frapper les barbares, pour expier leurs fautes et mériter le Ciel.

Le Cid passa six jours dans le monastère de Saint-Pierre de Cardena ; le matin du septième jour, il campa à Spinar-de-Can, et se dirigeant toujours vers les frontières méridionales de la Castille, il arriva enfin aux limites extrêmes de cette patrie dont Alphonse lui défendait le séjour. L'ange Gabriel vint le consoler dans ces heures d'angoisses et lui prédire les triomphes que l'avenir réservait à sa valeur. Rodrigue surprit effectivement peu après la ville forte de *Casteion*, pendant qu'Alvar Fanez arborait le drapeau de Castille sur les remparts d'*Alcala* (1) : « déjà percent les « blancheurs de l'aube,— ainsi s'exprime le Poëme — déjà « le crépuscule s'étend. Le soleil paraît dans les cieux : il « rayonne avec splendeur ! A Casteion tout le monde se « lève, les portes s'ouvrent et chacun court aux champs « pour se livrer aux travaux rustiques. Tous les habitants

(1) Poëme du Cid.

« de Casteion sont dehors ; les portes sont ouvertes et il « ne reste que peu de monde dans la ville infidèle : alors « le campéador sort de son embuscade, surprend les « Maures et les Mauresques, ainsi que les troupeaux qui « errent dans les campagnes d'alentour. Les gardes des « remparts s'enfuirent et le Cid Ruy Diaz entra par les « portes grandes ouvertes, tenant à la main son épée nue ; « il tua onze Maures et s'empara de Casteion, des richesses, « de l'or et de l'argent des Arabes. » Ses chevaliers revinrent tout chargés de butin et l'offrirent à mon Cid, mais mon Cid ne faisait aucun cas de tout cela. — De Casteion, le héros courut à *Alcocer*, il essaya de réduire cette ville par la famine et campa quinze semaines en vue de la place, mais lorsqu'il vit qu'Alcocer ne se rendait pas, il fit plier ses tentes, pour faire tomber les Maures dans le piége qu'il avait inventé afin de les surprendre. A la nouvelle du départ des Castillans, les assiégés poussèrent un immense cri de joie : le pain et l'orge, criaient-ils, ont manqué au Cid. Précipitons-nous sur lui et nous ferons un immense butin. Ils s'élancèrent donc d'Alcocer, mais soudain le Cid retourne sa bannière, fond sur les Maures et se fraye le chemin, à travers un hideux carnage, jusqu'aux portes d'Alcocer, il pénétra sans résistance dans la ville et il chargea de chaînes ses défenseurs épouvantés. La surprise de Casteion et celle d'Alcocer retentirent douloureusement à la cour de l'émir de Valence : « Un chrétien, dirent les messagers de Teca et de Teruel, qu'on nomme Mon Cid Ruy Diaz de Bivar, disgrâcié par Alphonse de Castille et chassé de son royaume, est venu s'établir au dessus d'Alcocer dans un lieu très fortifié. Il a attiré les habitants dans

une embuscade et s'est emparé du château. Si vous ne nous aidez, vous perdrez Teca et Teruel, vous perdrez Calatayuth, qui ne peut échapper, il n'y aura que désastres sur les rives du Yalon. » Ces sinistres prédictions émurent l'émir de Valence, il ordonna d'investir le château d'Alcocer avec une armée imposante, si bien que le Cid — (1) celui qui à une bonne heure reçut le jour — dut redoubler de valeur et d'audace pour conjurer les malheurs qui le menaçaient dans une place dépourvue d'eau et de vivres. Les rangs des Maures furent rompus par les charges impétueuses de la cavalerie espagnole ; deux rois arabes se dérobèrent par la fuite aux coups du Cid et le champ de bataille resta au héros castillan. Le vainqueur d'Alcocer mit ensuite à rançon le pays de *Rio-Martin*, en attendant Alvar Fanez qu'il avait envoyé avec des présents au roi de Castille : Alvar resta trois semaines sur les domaines d'Alphonse, et lorsque le Cid le vit reparaître, il courut l'embrasser, à toutes brides, lui couvrant de baisers la bouche et les yeux (2). *Dieu ! quelle allégresse dans toute l'armée ! Minaya Fanez rapportait à tous les soldats du Cid les saluts de leurs frères et sœurs, de leurs cousines et de leurs compagnes, qu'ils s'étaient vus contraints d'abandonner. Dieu ! comme était content le Cid* (3) *à la belle barbe ! Alvar lui redisait les saluts de sa femme et de ses filles. Dieu ! comme il était content, le Cid, et quelle joie il montrait !*

(1) Cette expression se rencontre fréquemment dans l'antique poëme du Cid.

(2) Poëme du Cid. Saint Albin II. 251.

(3) Expression qui elle aussi se retrouve souvent dans le poëme.

Sans plus de retards, celui qui naquit à une heure bonne déploya de nouveau sa bannière ; il conquit les noires terres d'*Alcaniz*, les territoires de *Huesca* et de *Montalban* (1), il défit *Béranger* de Barcelone et s'empara successivement de *Herica*, *Onda* et *Almenar* ; du territoire de *Borriana* et de la place forte de *Murviedro*, en un mot il passa trois années entières à prendre et à conquérir les terres des Maures ou à porter la désolation dans les cités infidèles. Il investit enfin Valence et le Poëme raconte en ces termes cet exploit glorieux de sa vie : Mon Cid, laissant de côté la ruse, l'entoure complétement ; il empêche les assiégés de sortir, il empêche les étrangers d'entrer. En tous lieux retentissent ses nouvelles. Plus nombreux, sachez-le, plus nombreux sont ceux qui viennent sous la bannière du Cid, que ceux qui le quittent. Il accorde à la ville un délai pendant lequel elle pourra recevoir le secours des Maures et l'investit, sachez-le, neuf mois entiers. Le dixième, Valence dut se rendre : grande fut l'allégresse de ces lieux. — Lorsque mon Cid entra dans Valence, lorsque mon Cid entra dans la cité ; ils devinrent riches tous ceux qui étaient là : mon Cid retint la cinquième partie ; en argent monnayé, il lui échut trente mille marcs, mais les autres richesses, personne ne pourrait les énumérer. Joyeux furent le Campéador et les gens de sa suite, lorsque la principale bannière du Cid fut plantée au sommet de l'Alcazar.

Ce récit, bien que rude, nerveux et concis, ne vaut pas,

(1) Voir *Histoire du Cid*, p. 29.

à notre avis, la page correspondante de l'histoire : la poésie n'a rien embelli ; elle descend au dessous de la sécheresse des chroniques, en écartant toutes les péripéties du siége de Valence et la mort dramatique de l'infortuné Kadir ; mais elle reprend l'avantage dans l'exposé des événements postérieurs à la reddition de la cité muzulmane. Elle raconte que le vainqueur de Valence se hâta de rappeler de Cardena, avec le consentement du roi de Castille, Chimène et ses deux filles : elle rappelle encore l'épisode de Rachel et de Vidas, en montrant ces deux usuriers aux pieds d'Alvar Fanez, dont ils implorent l'appui pour échapper à la ruine qui les menaçait à la suite de la ruse inventée contre eux par Rodrigue de Bivar. Chimène et ses filles entrèrent à Valence entourées de grands honneurs : avec elles mon Cid se dirigea vers l'Alcazar, il les fit monter au lieu le plus élevé, et de là les regards de ces beaux yeux purent se porter de tous côtés. Les dames admirèrent Valence, la position de la cité et la mer qui la baigne ; elles admirèrent le verger, sa richesse, sa grandeur, et elles levèrent les mains pour prier Dieu. Mais entretemps (1) Yousouf, Miramolin du Maroc et chef des Almoravides, s'apprêtait à reprendre aux chrétiens le territoire de Valence : les drapeaux noirs des croyants parurent donc bientôt dans les plaines de l'Andalousie et l'*atalaya* (2) de Valence, sonnant l'alarme, appela au combat les soldats de Rodrigue. Un matin de printemps, au premier cri des coqs, avant l'aurore, l'évêque Jérôme chanta la messe en présence des

(1) Poëme du Cid.
(2) Mot arabe = sentinelle.

combattants chrétiens ; puis il leur donna l'absolution, en ajoutant : *je délivre de ses péchés qui mourra frappé en face dans le combat , et Dieu aura son âme. Quant à vous , Cid Don Rodrigue , c'est à une heure bonne que vous ceignîtes l'épée. Je vous ai chanté la messe ce matin , si je vous demande une faveur, qu'elle me soit accordée. Octroyez-moi l'honneur des premiers coups à frapper.* — Le Campéador répondit : *Dès ce moment, ils vous sont assurés.* — Les Castillans se battirent bravement , et l'évêque Jérôme frappa des deux mains , si bien qu'il ne sut faire le compte des Maures qu'il massacra ; il reçut une part magnifique du butin et la dîme de la part même de Rodrigue de Bivar, celui qui reçut le jour à une bonne heure.

Mariage des filles du Cid. A la suite de la capitulation de Valence et de la défaite du Miramolin muzulman , le vainqueur des Maures se concilia, par de riches présents, l'amitié du roi Alphonse ; sa gloire et ses richesses déterminèrent presqu'en même temps les infants de Carrion à demander au Cid la main de ses filles, *dona Elvire* et *dona Sol.* Dans une entrevue qui eut lieu, sur les bords du Tage, entre le roi de Castille et Rodrigue de Bivar, le monarque castillan demanda lui-même les filles du Cid pour les infants de Carrion. On appelait de ce nom tous les descendants d'Ordono, fils de Ramire l'aveugle, et de l'infante Christine. La demande des infants pouvait flatter l'amour-propre de Rodrigue, aussi il ne paraît pas qu'il ait fait la moindre opposition à un mariage dont les conséquences furent cependant très humiliantes pour l'antique maison de Layn Calvo. La rude *Chanson du Cid* expose soigneusement tous

les détails du mariage des filles de Ruy Diaz : à en croire l'antique poëme, le premier jour de l'entrevue, le roi accueillit cordialement mon Cid Ruy Diaz et ne put se lasser de regarder sa barbe (1), qui avait crû rapidement ; le jour suivant, le Campéador ordonna de préparer un banquet et satisfit si bien les convives que tous étaient dans l'allégresse et s'accordaient à dire que depuis trois ans il ne leur était jamais arrivé de faire meilleur repas. Le troisième jour, Alphonse de Castille soumit au Cid les vœux des infants de Carrion ; le héros répondit au monarque qu'il pouvait agir à son bon plaisir : aussitôt les infants se levèrent, vinrent baiser les mains de celui qui naquit à une bonne heure, et *échangèrent leurs épées sous les yeux du roi Alphonse*. Le Cid pria le roi de confier à un des siens le pouvoir de marier, en son nom, dona Elvire et dona Sol, pour que personne ne pût se vanter de les tenir de sa propre main ; le prince castillan désigna Alvar Fanez, qui, à son retour dans les palais de Valence, reçut les filles du Cid pour les marier, au nom du Roi, aux infants de Carrion. Les noces furent somptueuses ; après la bénédiction nuptiale donnée par l'évêque Jérôme, des fêtes commencèrent dans l'Alcazar et se prolongèrent quinze jours ; mon Cid don Rodrigue, celui qui à une heure bonne reçut le jour, distribua des mules, des chevaux, des manteaux et des pelissons, sans compter l'argent monnayé ; puis, dames et gentilshommes se retirèrent enchantés et retournèrent dans leurs domaines de Castille, tandis que les infants séjournèrent encore deux ans, auprès de leur beau-père, à la cour de Valence.

(1) Il est souvent question de la barbe du Cid dans le poëme.

Episode des infants de Carrion. Mon Cid, ainsi débute la deuxième chanson, se tenait à Valence avec tous ses vassaux ; ses deux gendres, Diègue et Fernand, infants de Carrion, étaient avec lui. Or un jour que le Campéador dormait étendu sur un banc à dossier, sachez qu'il leur survint une grande alerte. Le lion s'élança de sa cage et rompit sa chaîne. Grande crainte frappe l'assemblée ; les gens du Campéador roulent leurs manteaux autour de leurs bras, entourent le banc à dossier, et se rangent autour de leur seigneur. *Fernand Gonzalez* ne voit point de refuge, nulle tour, aucune salle ouverte ; il se met sous le banc à dossier, tant il a grande peur. *Diègue Gonzalez* se précipite par la porte, disant de sa bouche : « Jamais je ne reverrai Carrion ! » Il se cache tout tremblant derrière une poutre de pressoir : manteau et cotte, il les retira tout salis. Alors celui qui à une heure bonne reçut le jour s'éveilla, et, voyant le banc à dossier entouré de ses bons barons : Qu'est cela, mes braves, s'écria-t-il, et que voulez-vous ?— Ah ! très honoré seigneur, c'est le lion qui cause ce désordre. — Là dessus le Cid se leva, le manteau au cou, et alla droit au lion : le roi des forêts se troubla ; le Cid lui saisit la crinière et l'enferma dans sa cage. Alors seulement les infants osèrent reparaître, au milieu d'une hilarité que leur beau-père eut de la peine à réprimer. La lâcheté des infants scandalisa une deuxième fois, et peu après les héroïques compagnons du Cid, dans un combat livré près de Valence à *Bucar*, successeur du miramolin Junez, les comtes de Carrion se tinrent à une distance respectueuse des Maures et ils ne parurent sur le champ de bataille que pour y réclamer leur part d'un butin, que la valeur des

autres avait seule conquis sur les armées africaines (1). Les soldats du Cid plaisantèrent amèrement et comme ces plaisanteries allaient toujours croissant, les comtes se retirèrent enfin à l'écart : *ne nous préoccupons plus des plaisanteries de ces hommes*, se dirent-ils ; *nous nous arrêtons trop dans la maison du Cid. Retournons vers Carrion. Nous y possédons de magnifiques richesses, qu'une vie entière ne nous permettrait pas de dépenser. Demandons nos femmes au Campéador ; disons que nous voulons les conduire aux terres de Carrion, pour leur montrer nos domaines ; mais lorsque nous les aurons retirées de Valence et des mains du Cid, nous agirons à notre guise, avant qu'on nous rappelle l'accident du lion. La naissance nous assura les domaines de Carrion ; nous y emporterons des trésors de Valence, puis, ah oui ! nous outragerons les filles du Campéador et avec leurs trésors nous pourrons épouser des filles de rois ou d'empereurs ; ah oui ! c'est convenu, nous outragerons les filles du Campéador plutôt que de nous laisser reprocher l'aventure du lion !* — Ainsi dit, ainsi fait. Les infants demandent au héros de pouvoir emmener dans leurs domaines du nord les épouses qu'il leur a données ; le Cid ne sachant pas que la bassesse du cœur se joint chez les comtes à la lâcheté du caractère, se résigne à éloigner de Valence ses filles Elvire et dona Sol ; il accable de présents ses indignes beaux-fils, il leur cède ses épées, (2) *Tizona* et *Colada*, si célèbres dans les combats ; il se sépare de ses enfants, comme (3) l'ongle de la chair, et il les quitte, peut-être

(1) Poëme, page 300.

(2) La première chanson a parlé de l'échange des épées.

(3) Expression du poëme.

pour toujours, sur les limites du verger de Valence, où des augures sinistres vinrent ajouter l'effroi à sa douleur et lui prédire que l'existence de ses filles serait attristée par l'infortune.

Le héros avait déjà rejoint Chimène dans le palais de Valence, lorsque les infants, après avoir fait bien du chemin, à travers des vergers et des jardins, s'arrêtèrent dans la *rouvraie de Corpes*, là où les arbres cachent leurs cimes dans les nues, là où les fauves creusent leurs tanières et cherchent leur pâture. Les comtes y plantèrent leurs tentes auprès d'une source limpide et passèrent la nuit avec les gens de leur suite; ils témoignèrent encore beaucoup d'amour à leurs femmes, mais à l'aurore du lendemain, ils ordonnèrent que personne ne restât auprès d'eux, et, se trouvant seuls avec les filles infortunées de Chimène, dans un fourré épais et presqu'inaccessible, ils résolurent de mettre à exécution l'odieux crime qu'ils avaient froidement projeté à Valence. Ils enlevèrent à leurs femmes leurs manteaux et leurs pelissons, ils les lièrent à un chêne robuste, et, prenant en main des sangles épaisses et dures, ils frappèrent horriblement les enfants du Cid: ils les laissèrent pour mortes dans la rouvraie, sans défense contre les oiseaux des montagnes et les bêtes des forêts; ils s'avancèrent ensuite vers Carrion, se félicitant d'avoir vengé noblement les railleries dont ils avaient été abreuvés à Valence. Mais Ordonez, neveu du Cid, celui que le héros, assailli de noirs pressentiments, avait lancé sur les traces de ses gendres, arriva près de la rouvraie et fut arrêté par des voix lamentables et tristes qui sortaient du fond

du bois : au milieu des broussailles, comme s'exprime la touchante Romance 58ᵉ, la terre contemplait deux soleils de beauté, les deux filles de Chimène et du bon Cid, la joie de son âme, la richesse de son cœur. Elles ont perdu leurs vêtements sous les doigts de la trahison. La blancheur du lis et la couleur de la rose embellissent leurs délicates épaules ; leurs yeux pleuvent des perles ; leurs larmes brillent comme des astres, et au milieu des larmes, la douleur arrache ces cris aux deux victimes :

O bois ! ô solitude ! ô broussailles ! oh ! comme celui-là rêve qui se confie à ce monde !

Comtes perfides !... O Cid renommé ! voilà comment les exploits accomplis par ta valeur sont perdus, près de ces rouvres cruels, par la main de la haine ! Des murailles, des remparts ont croulé sous l'effort de ton bras... et aujourd'hui tu es défié par les cabanes de Carrion ! Mille fois le Cid punit nos lâchetés, diront les traîtres, et aujourd'hui les comtes de Carrion s'attaquent à lui !

O bois ! ô solitude ! ô broussailles ! oh ! comme celui-là rêve qui se confie à ce monde !

O honneur ! Dis au Cid qu'il t'avait gagné dans les combats et qu'il t'a perdu à être attaqué sans défense. O honneur ! Cours ! Parle au roi de Léon ; qu'il s'afflige à t'entendre et qu'il te venge. Sur ces montagnes, nous changerons en douce pitié la rigueur des fauves.

O bois ! ô solitude ! ô broussailles ! oh ! comme celui-là rêve qui se confie à ce monde !

Frappé, aux approches de la rouvraie, des plaintes des enfants du Cid, Ordonez pénétra dans les allées de chênes, et se trouva soudain en face de ses cousines liées aux troncs des rouvres ; il leur crie : Cousines ! cousines ! il remplit d'eau son chaperon et désaltère la soif dévorante des princesses ; puis, les plaçant sur son cheval et les couvrant de son manteau, il s'achemine lentement vers le territoire de Valence. La nouvelle du crime de la rouvraie de Corpes devança à l'Alcazar les malheureuses victimes des infants : la douleur, la honte et l'indignation agitèrent l'âme du Cid ; Chimène l'excita elle-même à la vengeance, et surtout, dit-elle, n'acceptez rien du roi Alphonse, excuses, prières, ni présents (1), car une injure ne peut disparaître sous le fard de belles paroles. Considérez vos filles attachées à ces deux rouvres, dont les feuilles tremblent encore, émues de leurs cris, ; et songez que dans cette offense, vos filles ont reçu les blessures, et vous, l'outrage ! — Alors celui qui à une heure bonne reçut le jour appela les compagnons de ses travaux, il leur exposa l'infâme conduite des infants de Carrion, et il chargea Munoz Gustioz de faire connaître au roi de Castille l'outrage infligé par des infançons à l'antique maison de Layn Calvo. Munoz se rendit à Burgos et y exposa le message de Rodrigue de Bivar : C'est vous, dit-il au roi, qui avez marié les filles du Cid avec les infants de Carrion ; noble fut cette alliance que vous-même avez voulue. Mais vous ne savez pas comme nous ont avilis ces infants : ils ont battu les filles du Cid, et, dans la rouvraie de Corpes, ils les ont abandonnées, ensanglantées et dépouil-

(1) Romancero 63.

lées, sans défense contre les bêtes féroces et les oiseaux de la montagne. Le Cid a été outragé, mais vous aussi, vous êtes outragé, que mon Cid ait donc raison des infants de Carrion ! Le roi irrité et attristé à la fois, convoqua à *Tolède* tous ses vassaux de Léon, de Portugal, de Galice et de Castille ; il ordonna qu'on s'y réunît dans sept semaines, ajoutant que ce serait rejeter la suzeraineté de Castille que de ne pas assister à l'assemblée solennelle qu'il voulait tenir.

Le Cid aux cortès de Tolède. Les vassaux de Léon, de Portugal, de Galice et de Castille accoururent en nombre aux cortès réunis à Tolède par le roi Alphonse ; les infants de Carrion y étaient déjà arrivés et les grands réunis dans ce palais de Galiana, dont il existe encore des ruines sur les bords du Tage, n'attendaient plus que Rodrigue de Bivar pour délibérer sous les yeux de leur roi. Le cinquième jour le Cid arriva dans le palais des cortès : il portait des chausses de forte étoffe, une chemise de fine toile, un bliaut de soie ouvré en or, une fourrure pourpre, un manteau de grande valeur, une coiffe de fine étoffe écarlate ; et, détail caractéristique, *sa longue barbe était attachée avec un lien.* Les grands le reçurent avec des marques de sympathie et de respect ; le bon roi Alphonse et ses fils se levèrent eux-mêmes de leurs siéges, mais le Crêpu de Grânon et tous ceux de la bande de Carrion restèrent assis : le Cid se dirigea vers un banc à dossier travaillé au tour, placé tout contre le fauteuil du Roi, il groupa sa garde autour de son siége et il fixa hardiment les infants qui n'osaient braver son regard courroucé. Après une courte allocution du roi de Castille, le Cid se leva de son banc, et, étouffant

sa colère, il redemanda avec calme les deux (1) épées qu'il avait données à ses gendres : les infants de Carrion se consultèrent rapidement, et, se faisant illusion sur les véritables intentions de leur beau-père, ils se hâtèrent de restituer Colada et Tizona, heureux de ce que le Cid ne leur demandait pas d'autre raison du déshonneur de ses filles. Ses épées recouvrées, le héros exigea les marcs d'or et les joyaux qu'il avait donnés à ses gendres : les vassaux furent de son avis, et les comtes en prirent encore une fois leur parti, avec assez de bonne grâce, encore qu'ils dussent emprunter à autrui, espérant que pour le coup Rodrigue les laisserait en paix. Mais alors le Cid éclata tout de bon ; se prenant la barbe, il jura de venger dona Elvire et dona Sol : Comtes perfides, rugit-il dans son impétueuse colère, pour purifier mon sang, je vous porte un défi. Car pourquoi m'avez-vous déchiré les fibres du cœur ? pourquoi avez-vous frappé mes filles de vos sangles et de vos éperons ? Pourquoi, dans la rouvraie de Corpes, les avez-vous abandonnées toutes seules aux bêtes féroces et aux oiseaux de la montagne ? Une agitation indescriptible succéda, dans les Cortès, aux paroles du Cid ; l'infant Diègue Gonzalèz essaya de calmer l'émotion de l'assemblée ; Fernand Gonzalèz unit sa voix et ses invectives à celles de son frère ; Asur Gonzalèz accourut lui-même, en manteau d'hermine, et le teint vermeil, — car il avait déjeuné ; — pour ajouter sa parole ironique aux cris de colère de ses fils : *Où est*,

(1) Le monastère de Cardena conserve bien, comme il a été dit, page 47, des épées du Cid ; mais de celles dont il est question ici, l'une, *Colada*, est conservée au musée d'artillerie de Madrid ; l'autre, *Tizona*, est attachée au majorat de la maison de Fala.

dit-il, *mon Cid, celui de Bivar? A-t-il été faire marcher ses moulins de Riodovirna et prendre sa mouture, comme il fait d'ordinaire? Qui lui a persuadé de s'allier à ceux de Carrion?* Mais les compagnons dévoués du Cid, *Pero Bermuez*, *Martin Antolinez*, *Muno Gustioz*, repoussèrent les outrageantes invectives des comtes de Carrion et provoquèrent en champ-clos les lâches infants : les gendres du Cid n'osèrent refuser le défi ; ils demandèrent néanmoins un délai de trente jours et une arène dans leurs propres domaines de Carrion ; là, au jour convenu, sous les yeux du roi Alphonse, Diègue , Fernand et Asur Gonzalèz entrèrent en lice avec Antolinez, Bermuez et Gustioz ; Antolinez désarçonna vigoureusement Diègue et les juges du combat le déclarèrent vainqueur ; Bermuez perça la triple armure de Fernand et lorsque l'infançon se trouva par terre, le champion du Cid mit la main à la terrible Tizona qui lui avait été confiée pour la circonstance ; en apercevant l'arme redoutable, Fernand s'avoua vaincu et le juges reconnurent la victoire de Bermuez ; enfin Gustioz prit Asur au défaut de la cuirasse, il lui enfonça dans la chair la lame et le pennon ; Asur mortellement blessé demanda la vie et les juges du champ-clos, d'une voix unanime, proclamèrent la victoire du troisième champion de Rodrigue de Bivar. Cette triple victoire réjouit vivement la cour de Valence ; des fêtes splendides accueillirent les heureux vainqueurs et ce qui releva, mieux sans doute que les succès des champions, l'honneur de la maison de Layn Calvo, c'est que deux princes vinrent, au milieu des réjouissances, renouveler au Cid une demande faite déjà par eux aux cortès de Tolède. L'infant de Navarre et l'infant d'Aragon demandèrent les filles du héros pour en faire des reines ;

l'infant de Navarre épousa dona Elvire, l'infant d'Aragon maria dona Sol : les filles de Chimène devinrent souveraines et le sang du Cid se mêla au sang des rois d'Espagne.

Épisode des ambassadeurs persans.— (1) La renommée du Cid arriva jusqu'aux frontières de la Perse ; car elle allait par tout le monde, disant ce qu'il était. Et comme le soudan l'apprit, et qu'il sut bien la vérité des actions du vaillant guerrier, il lui prépara un présent. Il chargea plusieurs chariots de grenades, de pourpre , d'or , de soie , d'encens, de myrrhe, et de beaucoup d'autres richesses. Et avec un de ses parents, de sa maison et de sa table, il envoya ce présent au Cid, en ajoutant ces mots : *Tu diras à Ruy Diaz le Cid que le soudan se recommande à lui, parce que j'ai grand désir d'apprendre de ses nouvelles. Et, par la vie de Mahomet et par ma tête royale ! je lui donnerais ma couronne, seulement pour le voir dans mon pays. Qu'il reçoive de ma grandeur ces faibles dons, en signe que je suis son ami et le serai jusqu'à sa mort.* L'arabe se mit en marche, et parvint bientôt jusqu'à Valence où il demanda la permission au Cid de lui parler en face. Le Cid sortit pour le recevoir ; et quand le More le vit, il trembla d'être en sa présence. Et comme il hésitait, dans son trouble, à faire son message, le Cid lui prit la main, et dit : *Tu es bien venu, Maure, tu es bien venu dans ma ville de Valence. Si ton roi était chrétien, j'irais le voir dans son pays.* Avec ces discours et d'autres semblables ils allèrent tous deux à la ville où les habitants firent une grande fête. Le Cid

(1) Herder.

lui montra sa maison, ses filles, et Chimène ; le Maure était ébloui voyant une si grande richesse. Le Maure resta quelques jours à se reposer jusqu'à ce qu'il voulut s'en aller, et qu'il demanda permission de partir. Et, en retour du présent qu'il recevait du soudan, Rodrigue lui renvoya d'autres choses qu'il n'avait pas. Le Maure congédié, Rodrigue, avec sa Chimène et ses deux filles, rendit de grandes grâces à Dieu.

Le Cid après sa mort. — (1) Le héros castillan survécut peu de temps à ses démêlés avec les comtes de Carrion, au mariage de ses filles et à la réception des ambassadeurs orientaux ; toutefois ses exploits ne cessèrent pas avec sa vie. Le Cid avait à peine fermé les paupières pour toujours, que déjà le maure Bucar débarqua sur les côtes de l'Espagne et s'avança à marches forcées vers les vergers de Valence. Le Cid venait d'être embaumé : une planche soutient ses épaules, une planche soutient son menton et ses bras, et le noble veillard se tient immobile sur son grand fauteuil. Déjà douze jours étaient passés, quand les trompettes retentirent et firent frissonner le roi maure qui assiégeait Valence. — Il est minuit et l'on place droit et ferme, le héros défunt sur le bon cheval Babieca, avec les chausses noires et blanches qu'il portait d'habitude, avec le manteau semé de croix d'argent : son écu flottait suspendu à son cou, sur sa tête il avait un casque de parchemin peint, le reste du corps était vêtu de fer, avec l'armure entière, et Tisona dans sa main droite.— D'un côté marchait l'arche-

(1) Chronique de Séville.

vêque Jérôme, de l'autre Gil Diaz, conduisant par la bride Babieca, qui se réjouissait de sentir son maître sur son dos. La porte qui conduisait vers la Castille fut ouverte à petit bruit ; Bermuez en sortit avec les bannières déployées du Cid, et derrière lui quatre cents chevaliers pour protéger le convoi, puis le cadavre du Cid et cent chevaliers alentour ; et derrière, doña Chimène, gardée par six cents gentilshommes. — Le convoi s'avançait lent et silencieux comme si c'eût été vingt personnes ; tous étaient hors de Valence quand l'aube parut. Alvar Fanez s'élance avec furie sur les Mores, conduits au siége par Bucar en nombre infini. Il frappa d'abord une femme maure, qui, armée d'un arc turc, lançait des traits empoisonnés, avec tant de surêté qu'on l'appelait l'*Etoile du destin*. Elle et toutes ses sœurs, cent négresses, furent renversées sur la poussière par Alvar Fanez. — En le voyant, les trente-six rois maures furent frappés d'épouvante, Bucar pâlit de terreur ; l'armée chrétienne lui paraissait d'au moins six cent mille combattants tous blancs et luisants comme neige, et l'un d'eux plus terrible, plus grand que tous, se montrait devant les autres avec une bannière blanche à la main, une croix coloriée sur la poitrine, et une épée flamboyante qui, dès qu'elle atteint les Maures, sème la terreur et la mort. Tous se réfugient vers leurs vaisseaux, beaucoup se précipitent dans la mer ; plus de dix mille furent submergés par le flot, avant d'atteindre leurs navires. Vingt rois maures périrent et Bucar s'échappa avec peine ! — Ainsi le Cid est vainqueur même après sa mort, parce que saint Jacques marcha devant lui. D'immenses richesses restent pour butin, les tentes des Maures étant remplies d'or et d'argent. Le plus

pauvre devient riche. Le convoi suit paisiblement sa route, comme saint Pierre l'a ordonné, vers le cloître de Cardena.

Miracle du Cid. — On déposa au monastère de Cardena la dépouille de Rodrigue. Le Cid y demeura dix ans, assis sur son banc à dossier ; la septième année, un juif osa s'approcher de lui et tendre la main vers cette longue barbe que jamais n'avait touchée chrétien ni croyant. Le Cid alors mit la main à son épée qu'il tira de son fourreau long d'une palme ; le juif tomba par terre, et, touché de la grâce, il se convertit avec une rapidité qui n'entre guère dans les habitudes de sa race. Le cadavre du Cid resta encore trois ans sur le banc à dossier, pendant lesquels on ne put le changer de vêtements, parce qu'il conserva toujours la main à sa redoutable épée : finalement l'os de son nez tomba, et l'abbé du monastère y vit un signe qu'il était temps d'enterrer le *saint* corps du héros. Sous le règne d'Alphonse, fils du roi don Ferdinand, il fut ordonné de transporter le corps du Cid et celui de dona Chimène, à Burgos, pour les placer l'un à côté de l'autre, auprès de l'autel de Saint-Pierre (1). — Babieca qui était resté quarante-deux ans dans la possession du Cid, lui survécut de deux ans. Parce que ce cheval était très-fameux, Gil Diaz lui donna deux belles juments ; l'une engendra une femelle et l'autre un mâle : par elles sa race se perpétua longtemps en Castille, et ce fut la meilleure qu'on eût jamais vue en ce royaume.

(1) C'est sur le monument de Burgos que le roi Alphonse fit inscrire l'épitaphe dont il a été question page 47 et que nous avons reproduite, avec l'épitaphe espagnole, page 103.



Tels sont les épisodes les plus connus de la légende du Cid. Il est manifeste qu'ils ont été inventés dans des siècles différents et que les classes les plus opposées de la société espagnole ont coopéré, comme nous l'avons dit, à les produire ; on voit l'énergique touche d'une noblesse turbulente et fière, dans les récits du duel et du serment, récits de temps féodaux, postérieurs à l'époque du Cid ; les épisodes du lépreux et des miracles sont d'origine évidemment monacale, ils donnent au Cid des vertus qui lui ont été inconnues, et qui le furent longtemps à tous les imitateurs de Pélage dans la péninsule ; les derniers épisodes de la vie du héros appartiennent à l'époque monarchique-pure de l'histoire espagnole, ils accordent au Cid une soumission à l'autorité royale, que son histoire contredit formellement. Le fonds de tous ces épisodes fait honneur au génie poétique du peuple espagnol ; la langue castillane, si souple, si énergique et si sonore, a su les revêtir encore d'une forme saisissante ; chaque épisode, chaque fragment d'épisode, est conservé dans une ou plusieurs romances, celles-ci, jetées par les pâtres aux échos des montagnes, et par les moissonneurs aux échos des vallées, dans les lieux où vécut le Cid, conserveront éternellement le nom du héros national. Le caractère multiple que la légende attribue au Cid trahit le manque d'unité dans la rédaction de la vie légendaire de Rodrigue de Bivar ; cette observation tranche la question si souvent controversée de l'existence d'Homère : un peuple entier qui travaille le poëme d'un héros, ce peuple produira une composition analogue au Romancero ou des fragments disparates comme la Chronique rimée et la chanson du Cid ; un homme seul, travaillant sur des tradi-

tions poétiques, peut produire une Iliade ou une Odyssée ; et le jour où une main pieuse recueillit les antiques poésies castillanes, ce jour-là la personnalité d'Homère devint incontestable par la comparaison des épopées grecques et des chants héroïques de la Castille (1).

(1) Epitaphes du Cid.

I

Belliger, invictus, famosus Marte triomphus
Clauditur hoc tumulo magnus Didaci Rodericus.
Quantum Roma potens bellicis extollitur actis,
Vivax Arthurus fit gloria quantum Britannis
Nobilis e Carolo quantum gaudet Francia magno,
Tantum Iberia Cid invictus claret.

II

Cid Röy Diaz, que yago aqui enterado,
E venci el roy Bucar con XXXVI reges de paganos.
Estos XXXVI reges, los XXII murieron en el campo.
Vencilos sobre Valencia despues yo muerto encima de mi caballo.
Con esta son LXXII batallas que yo venci en el campo
Gane, Colada y Tizona, par onde Dios sea loado. Amen.

III

LES POÈTES DU CID.

CASTRO. — DIAMANTE. — CORNEILLE.



Le développement de la poésie castillane (1) fut lent et parallèle à celui du peuple espagnol. Dans sa *première période*, cette poésie fut essentiellement *épique*, elle produisit entre autres œuvres la *Chanson* ou le *Poëme du Cid*, qui serait une véritable épopée, si son étendue correspondait quelque peu à celle des poëmes antiques de l'Inde, de la Grèce ou de la Germanie. La *deuxième période* de la poésie espagnole, celle qui s'étend du règne de Jean II de Castille jusqu'à la constitution de la grande monarchie espagnole, fut plutôt *lyrique ;* la *troisième période* marqua le développement de la poésie dans *toutes* les directions, mais elle fut surtout *dramatique*, puisqu'elle vit fleurir (2)

(1) Voir : Loise. *Histoire de la poésie espagnole.* 1868. — De Sismondi. *Littératures du midi.* — T. Baret. *Histoire de la littérature espagnole.*

(2) Cervantes (1547-1616). — Calderon (1601-1687). — Diamante (XVIIe siècle). — Lope de Vega (1562-1635). — Castro (1610).

Cervantes, Calderon, Lope de Vega, Diamante et de Castro. Tous ces auteurs se distinguèrent par une grande richesse d'invention, par l'originalité de leurs conceptions, par leur habileté à saisir la nature sur le fait et à la reproduire ; ils employèrent des éléments nationaux, et se laissèrent inspirer par un enthousiasme tout populaire, ainsi que par une imagination fraîche et ardente, mais malheureusement déparée par l'exagération du ton, quelquefois par l'absence de formes et un travail beaucoup trop précipité. Enfin la *quatrième période* qui commence au milieu du XVIII[e] siècle et qui continue encore n'a pas de cachet *exclusif*, mais le caractère général de sa poésie est modifié par l'influence française, en dépit des efforts judicieux de l'*École nationale de Salamanque*. Nous nous garderons de passer en revue tous les poètes du Cid ; les poëmes des deux premières périodes ont d'ailleurs fourni la matière de notre légende et leurs auteurs sont généralement inconnus : nous nous occuperons des poètes du Cid, dans la troisième période, et encore nous en tiendrons-nous à *Guilhem de Castro* et à *Diamante*, tous deux contemporains de Corneille. L'exposé des tragédies de ces auteurs, joint à quelques observations sur le Cid français, formera la troisième partie de notre travail, et complétera l'histoire et la légende de Rodrigue de Bivar. Un volume spécial, renfermant des morceaux choisis de G. de Castro et de Diamante, sera consacré aux poètes du Cid ; nous nous contentons dans ce premier volume de jeter un rapide coup d'œil, afin de préparer la voie à nos études ultérieures, sur de Castro, Diamante et Corneille, les poètes les plus connus du Cid Rodrigue de Bivar.

I. *Guilhem de Castro de Belvis* naquit à Valence d'une famille noble, mais pauvre : inconstant, aventureux et farouche, il sut écarter de sa personne tous ceux que son beau talent avait rapprochés de lui, le duc d'Olivarès, le duc d'Ossuna, le comte de Benavente et le roi lui-même. Réduit à la détresse et obligé de pourvoir par le travail aux besoins de sa famille, il composa des pièces de théâtre et dans le nombre *Las Mocedades del Cid Campéador* ou *les jeunesses du Cid*. Corneille avoue sans détours qu'il a eu sous les yeux, en composant sa tragédie, le drame du poète valencien : Don Guilhem de Castro, dit l'auteur français dans son *examen du Cid*, a traité ce sujet avant moi et devait mieux le connaître. On sait du reste que Corneille se faisait envoyer de Madrid toutes les *comœdias nuevas*, sur mauvais papier d'épicier ; on sait aussi que Corneille connaissait parfaitement la langue espagnole, qui était devenue la langue des cours de Vienne, de Bavière, de Bruxelles, de Naples et de Milan ; la Ligue l'avait introduite en France ; et le mariage de Louis XIII avec la fille de Philippe III avait tellement mis l'espagnol à la mode, qu'il était alors presque honteux aux gens de lettres de l'ignorer. Un secrétaire (1) de la reine Marie de Médicis, nommé Chalons, retiré à Rouen dans sa vieillesse, conseilla à Corneille d'apprendre l'espagnol : le poète suivit le conseil du courtisan, et, dans le cours de ses études, il rencontra un jour une tragédie, sans nom d'auteur, délaissée au-delà des monts, mais dont les accents mâles et fiers étonnèrent et séduisirent son âme sévère et noble....

(1) Commentaires sur Corneille.

C'était le poëme de de Castro. Il serait cependant erroné de croire que la tragédie française est une reproduction plus ou moins fidèle du drame espagnol ; les deux œuvres diffèrent de beaucoup par le fond et par la forme, c'est-à-dire par leurs caractères littéraires et l'étendue du sujet qu'elles embrassent.

La jeunesse du Cid de Castro est la mise en scène des traditions populaires sur le héros du moyen âge espagnol. Le drame ou plutôt, au point de vue classique, le poëme de Guilhem est divisé en deux parties ou six journées, soit trois journées pour chaque partie, ce qui fait de chacune d'elles une véritable trilogie dans le sens grec du mot. Le premier drame s'occupe des événements de la jeunesse du héros jusqu'à son mariage avec Chimène Gomez, toute la légende y passe, l'épisode de l'épreuve, l'épisode du duel, celui du combat contre les Maures, celui de Chimène et celui du lépreux, avec une profusion que Corneille a évitée autant que possible, afin de circonscrire son sujet dans les limites des trois unités conventionnelles, mais dont toutefois il n'a pas pu se dégager complétement, comme on le prouvera bientôt. Le législateur du Parnasse français, le classique Boileau traite avec un superbe mépris les drames de l'école espagnole ; pour lui, il n'y a de bonne tragédie qu'à la condition que les unités de temps, de lieu et d'action soient rigoureusement observées : les poètes de la péninsule ne s'inquiètent pas des deux premières unités, et il semble néanmoins que leurs œuvres inspirent plus d'intérêt et qu'elles ont au moins autant de grandeur et de majesté que les tragédies classiques. Mais

les poètes — ceux que l'auteur des Satires appelle gracieusement les rimeurs d'au-delà des Pyrénées — conservent avec soin l'unité d'action et celle d'intérêt, s'ils excluent les deux autres unités : ils suivent en cela les goûts du peuple auquel ils s'adressent, et ils mettent au-dessus de tous les principes, celui d'être de son pays et de son temps, de méconnaître à volonté des règles arbitraires, mais de respecter toujours les lois éternelles de la raison et du cœur humain.

La seconde partie du drame de Guilhem de Castro roule sur les événements de la vie du héros pendant le règne de don Sanche, à savoir le siége et la délivrance de Zamora. La première et la seconde partie du drame constituent en réalité deux pièces différentes, reliées entre elles par l'unité du personnage principal. Corneille s'est inspiré du premier drame ; il en a écarté des épisodes importants, et il a sacrifié bien des beautés pour introduire dans sa tragédie l'unité de temps et l'unité de lieu conformément aux principes de l'école classique. Il a fait à l'œuvre du poète espagnol d'autres changements qui touchent à l'esprit même du drame, si bien qu'on peut affirmer qu'il n'y a plus aucune *analogie essentielle* entre le Cid de Guilhem de Castro et le Cid français. Le Cid du poète espagnol (1) est une longue chronique féodale, dans laquelle Guilhem a voulu exalter le vieil héroïsme guerrier ; il aurait été désolé de sacrifier son lépreux et sa belle scène du serment à toutes les Chimènes du monde ; l'*honneur*, voilà l'élément fondamental de

(1) Philarète Chasles, Dict. conv. Art. Cid.

son drame : chez Corneille au contraire tout l'intérêt de la tragédie est transporté dans l'*amour*, et de la lutte de l'amour contre le devoir naissent les larmes, les cris et le chef-d'œuvre ; chez Corneille, Chimène est tout, tandis que chez de Castro Chimène et le vieux comte disparaissent dès les premières scènes ; chez Corneille, la vieille chronique féodale recule jusqu'à la tragédie grecque et se concentre tout entière dans la passion. Le Cid de Guilhem de Castro est cependant bien admirable, soit qu'il sacrifie sa maîtresse à son devoir, soit qu'il se batte contre les vassaux du comte, qui le poursuivent l'épée à la main ; soit qu'il prenne et serre entre ses bras un misérable lépreux pour sauver un chrétien et braver la contagion, en priant Dieu ; soit qu'il devienne, dans les trois dernières journées du drame, l'arbitre de la vaillance et de l'honneur pour toute l'Espagne ; qu'il récompense ou flétrisse par la seule autorité de sa parole, qu'il terrifie les coupables, qu'il s'élève plus haut que les rois, et refuse devant la cour entière de prêter serment à un monarque accusé de meurtre, jusqu'à ce que le roi ait juré sur la croix qu'il est pur de sang humain.

Corneille a donc dû modifier dans son essence même le drame espagnol, pour faire entrer le vaste sujet de la tragédie de de Castro dans les limites étroites des règles classiques. Toutefois, il a conservé bien des beautés de détail du drame espagnol ; il existe même d'anciennes éditions du Cid français, dans lesquelles plusieurs vers de de Castro sont mis en regard de vers qui les traduisent presque littéralement ; il y a même des scènes entières de Guilhem assez minutieusement reproduites par Corneille, notamment

la 4e scène, acte III, dans laquelle le poète français ne fait que paraphraser son modèle ; dans la scène 6e, même acte, Corneille s'efforce d'embellir de Castro, mais il serait cependant difficile de trancher la question de supériorité, et les deux morceaux pourraient bien se valoir. Diègue attend avec une impatience fébrile l'issue du combat de Rodrigue contre Gomez ; il voudrait revoir le fils auquel il a confié sa vengeance et l'honneur de la maison de Layn Calvo. Voici comment s'exprime le poète espagnol : « Diègue. — Jamais la brebis abandonnée du pasteur ne bêla plaintive, jamais le lion qui a perdu ses petits ne rugit furieux comme moi pour mon Rodrigue. Ah ! fils de mes entrailles ! La nuit est sombre, et dans le désordre de mon âme, je cherche et n'embrasse que les ténèbres. Nous convînmes du signal, du lieu où il devait accourir en cas de succès. M'aurait-il désobéi ? Mais cela ne se peut, quelles tortures ! Quelque incident fâcheux l'aura détourné. Tout mon sang se glace et reflue vers mon cœur. Il est mort, blessé, prisonnier peut-être. Mille noirs pressentiments m'agitent.... Mais qu'entends-je, est-ce lui ? Ah ! ce serait trop de bonheur ! ce n'est que l'écho de ma voix, de ma plainte, qui répond sans doute à ma douleur. Mais non, j'entends encore, j'entends sur ces cailloux retentir le galop d'un cheval ; Rodrigue met pied à terre ! ô célestes joies ! Rodrigue ! Rodrigue !

R.—Mon père !—D.—Est-il bien vrai, est-ce toi que j'embrasse?—Fils, laisse-moi prendre haleine pour te louer. Mais d'où vient ce retard ? Ah ! comme j'ai souffert ! mais tu es là, je ne te fatiguerai pas de demandes... Beau coup !

brave début ! Que tu as bien imité ma valeur passée ! Que tu t'es bien acquitté de l'être que tu me dois ! *Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur. Porte ta jeune bouche à cette joue où tu as lavé la tache faite à ma gloire.* Mon orgueil s'humilie devant ta jeune valeur. Tu as relevé cette noble maison qui fut l'appui de tant de rois de Castille. — R. — Votre main, père, et relevez la tête, cette tête n'est-elle pas la source de ce que je puis avoir de force et de valeur ? — D. — Dis plutôt que je devrais baiser la tienne. Je te donnai la vie selon la loi de la nature, tu me la rends en me rendant la gloire.

Voici l'admirable scène que Corneille a substituée au dialogue énergique et concis de l'auteur espagnol :

SCÈNE V.

Diègue.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse :
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse ;
Toujours quelques soucis en ces événements
Troublent la pureté de nos contentements.
Au milieu du bonheur mon âme en sent l'atteinte ;
Je nage dans la joie, et je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avait outragé ;
Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile,
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville :
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur.

A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
Je pense l'embrasser, et n'embrasse qu'une ombre ;
Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa fuite ;
Je crains du comte mort les amis et la suite ;
Leur nombre m'épouvante et confond ma raison.
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes cieux ! me trompé-je encore à l'apparence,
Ou si je vois enfin mon unique espérance !
C'est lui, n'en doutons plus ; mes vœux sont exaucés,
Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

Scène VI.

Diègue.

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie !

Rodrigue.

Hélas !

Diègue.

Ne mêle point de soupirs à ma joie ;
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer ;
Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race :
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens ;
Ton premier coup d'épée égale tous les miens :
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.

Appui de ma vieillesse et comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,
Viens baiser cette joue, et reconnais la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

Rodrigue.

L'honneur vous en est dû, je ne pouvais pas moins,
Étant sorti de vous, et nourri par vos soins.
Je m'en tiens trop heureux, et mon âme est ravie
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie :
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate ;
Assez et trop longtemps votre discours le flatte.
Je ne me repens point de vous avoir servi ;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras, pour vous venger, armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon âme ;
Ne me dites plus rien ; pour vous j'ai tout perdu ;
Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

Diègue.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
Je t'ai donné la vie, et tu me rends la gloire ;
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.
Mais d'un cœur magnanime éloigne ces faiblesses ;
Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses !
L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir.

La comparaison des deux textes fait ressortir les carac-

tères distincts du Cid de de Castro et de celui de Corneille. Mais si le poète français a modifié le Cid du poète espagnol, celui-ci à son tour a quelque peu modifié la légende, en ce sens qu'il affirme expressément que l'amour de Chimène est antérieur à la mort du comte Gomez de Gormaz; dans l'ensemble du poëme cependant, à l'exception de quelques détails qui seront signalés plus tard, la figure légendaire du héros castillan a été assez scrupuleusement conservée. C'est ainsi que la scène du serment, telle que de Castro l'a composée, reproduit presque littéralement les anciennes romances : Le roi. *Don Rodrigue de Bivar, pourquoi gardez-vous seul le silence?* — Le Cid. *Je vous dirai, sire, quels motifs m'empêchent de prêter le serment; ils n'ont rien qui doive vous offenser. On a osé répandre le bruit que j'étais votre complice dans la mort de votre frère, il faut démentir cette accusation.* — Le roi. *De quelle manière?* —Le Cid. *En posant la main sur le crucifix.*—Le roi. *Si je faisais le serment, qui oserait le recevoir?* — Le Cid. *Moi, qui ne connais pas la peur.* — Diègue de Lara. *Comme ses yeux lancent la flamme!* — Le Cid. *Alphonse, puissiez-vous être tué, non avec des épées à poignée d'or, mais avec des couteaux de montagnards; non par des nobles des Asturies, mais par des manants étrangers à la Castille; par des gens portant des galoches et non des bottes, du bouracan et non du drap fin! Puissent-ils vous arracher le cœur du flanc gauche, si vous avez eu part ou si vous avez consenti au meurtre de votre frère!* — Le roi. *Je jure, et j'en prends le ciel à témoin.* — Le Cid. *Puissiez-vous mourir comme votre frère, traversé d'un javelot par un autre Bellido, si vous avez donné l'ordre, si vous avez eu connaissance de la mort*

de don Sanche. Dites : Ainsi soit-il. — Le roi. Ainsi soit-il. — Le Cid. *Mettez la main sur votre épée, et jurez, foi de chevalier, que vous n'avez ni tramé, ni ordonné, ni même rêvé la mort que déplore la Castille. Le jurez-vous ?* — Le roi. *Je le jure. Mais je vous avertis, Cid, que c'est manquer de respect à un roi que de le presser ainsi. Est-il bien de vous montrer aussi hardi envers celui dont vous devriez baiser les mains à genoux ?* — Le Cid. *Cela pourra arriver, si je deviens votre sujet.* — Le roi. *Que m'importe que vous le deveniez, ou non ? Ne répondez pas.* — Le Cid. *Je me tais, et je pars.* — Le roi. *Allez, qu'attendez-vous davantage ?* — Le Cid. *Je vais vaincre des rois et conquérir des royaumes.*

On peut s'étonner de ce qu'un drame aussi national que celui de Guilhem n'ait pas eu beaucoup de retentissement au-delà des Pyrénées, et qu'il fallût qu'un étranger le transportât, mutilé et remanié, sur la scène française, pour faire connaître le poëme original aux compatriotes de de Castro. L'auteur de la *Jeunesse du Cid* ne put du reste jamais se flatter des faveurs de la renommée et de la fortune ; il finit même par mourir très-malheureux et abandonné dans un hôpital, et ce fut seulement après sa mort, que ses drames jouirent d'un légitime crédit sur les théâtres de l'Espagne : Lope de Vega n'hésita pourtant pas à faire son éloge dans le *Laurier d'Apollon* et Nicolas Antonio lui assigna le second rang dans la série des poëtes dramatiques de l'Espagne. Il se peut bien, comme on (1) l'a judicieusement fait observer, que le choix de ses sujets féodaux — sujets un peu passés de mode — et l'ardente sim-

(1) Philarète Chasles.

plicité de sa manière l'aient desservi auprès de ses contemporains énervés ; il se peut également qu'il se soit ressenti à son désavantage de l'éclatante réputation des nombreux poëtes qu'il valait bien, mais que souvent l'influence des coteries littéraires du temps ou de puissantes protections imposaient en quelque sorte aux faveurs et à l'admiration du public espagnol. Le véritable favori du public fut *Lope de Vega*, dont nous venons de citer le nom ; ce contemporain de Guilhem de (1) Castro sut faire applaudir sur les théâtres de sa patrie, *deux mille deux cents pièces*, toutes composées par lui ; il ajouta à ces poëmes dramatiques, cinq épopées, *la Jérusalem conquise*, *Circé*, *la beauté d'Angélique*, *la Couronne tragique* sur les infortunes de Marie Stuart, *la Dragontea*, poëme qui tient de la satire plus que de l'épopée, sur l'amiral Drake, le Nelson du règne d'Élisabeth, pour venger la déroute de l'Armada ; il composa un roman pastoral, *l'Arcadie;* deux romans en prose ; un poëme sacré « *les Triomphes* » ; un poëme burlesque « *la Gatomachie* » ou guerre des chats ; un poëme sur l'*Age d'or;* un volume de nouvelles ; des œuvres didactiques en vers ou en prose ; des romances, des églogues, des épîtres, des satires, des sonnets, des élégies, des odes, des pièces fugitives en quantité innombrable. Cet homme extraordinaire — que Boileau qualifie de rimeur avec cette ignorance dédaigneuse dont il n'y a que trop d'exemples dans ses appréciations — mit dans tous ces écrits le cachet de son génie d'invention et de son génie de style, style souvent trop chargé, mais qui savait être quelquefois simple et d'une

(1) Loise. *Hist. de la poésie espagnole*, p. 240.

vivacité singulière ; il étonna à bon droit l'Espagne par sa prodigieuse fécondité, qui paraîtra plus admirable encore si l'on considère que sa jeunesse fut jetée au vent de toutes les dissipations, qu'une grande partie de son temps fut absorbée par ses voyages, par deux campagnes militaires, par ses fonctions de secrétaire de grands seigneurs, par ses devoirs de père de famille d'abord, *de prêtre ensuite*, par ses malheurs enfin, sans compter les distractions sans nombre qui assiégent la porte des hommes célèbres ! Cet homme extraordinaire a été cependant presqu'aussi méprisé à l'étranger, qu'il fut applaudi dans sa patrie : cela tient évidemment au peu de respect qu'il témoigna lui-même pour les principes de l'école classique, car, comme il le dit lui-même, il se fit barbare à l'usage du peuple, il enferma sous six clefs tous les préceptes ; il éloigna *Plaute* et *Térence*, de peur d'entendre leurs cris, — car la vérité crie dans les livres muets ; — il écrivit pour le public, se disant que puisque celui-ci payait, il trouvait juste, pour lui plaire, de lui parler sa langue. Ainsi encore, Lope ne conçut pas non plus dans l'art dramatique, cette distinction des genres que Corneille lui-même méconnut encore en faisant *du Cid* une tragi-comédie ; Lope mêla l'élément comique et l'élément tragique, à tel point qu'on discerne difficilement si telle de ses pièces est sérieuse ou badine, comme cela se remarque chez le plus grand poète de l'Angleterre (1), le fameux Shakspeare. Mais comme l'observe, à la

(1) S'il y a un sujet éminemment tragique, c'est bien la *Mort de Jules César*, eh bien ! dans le drame portant ce titre, Shakspeare n'intercale pas seulement des scènes comiques, mais même de véritables bouffonneries ; nous renvoyons le lecteur au rôle de Casca, et à

décharge de Lope de Vega, le savant historien de la poésie espagnole, M. Loise, *quoi qu'il en soit de cette confusion, on ne peut contester au poète espagnol l'honneur d'avoir établi le premier une distinction nettement marquée entre les différentes espèces de comédie fondée sur l'histoire ou sur les mœurs ; et d'avoir indiqué les différentes sources de comiques : comique de caractère, de situation ou de contraste. S'il n'a pas créé de ces types éternels de nos passions ou de nos travers qui ont immortalisé Molière et Cervantes, il a du moins essayé de peindre les hommes dans leurs sentiments et dans leurs actes, comme individus ou comme représentant telle ou telle classe, et il les a fait parler selon leur nature*

la scène 1re, acte I, où le poète anglais prodigue des calembours qui seraient presque déplacés dans une comédie.

Marullus.

But what trade art thou? Answer me directly.

Mais dis-moi, quel est ton métier, te dis-je? réponds positivement (V).

Second citizen.

A trade, sir, that i hope i may use with a safe conscience; which is indeed, sir, *a mender of bad soles.*

Mon métier, monsieur? mais j'espère que je peux l'exercer en bonne conscience. Mon métier est, monsieur, racommodeur d'âmes... (V.) Or, l'expression « a mender of bad soles », forme calembour, parce que dans la prononciation — si capricieuse dans la grande île — *bad soles*, mauvaises semelles, est identique à *bad souls*, âmes perverties. Dans le même dialogue, Shakspeare fait un calembour avec *with all,* avec tout le monde, qu'on peut prononcer *with awl*, avec l'alène ; avec *recover* = ramener à la santé, et *re-cover* = recouvrir : ce qu'il y a de plus bouffon c'est qu'il s'agit là de *souliers*, mais Shakspeare prenait son comique où il le trouvait, pourvu qu'il fit rire le peuple dont la satisfaction se traduisait alors en bonnes recettes que l'illustre poète ne dédaignait pas.

et leurs conditions sociales dans un dialogue d'une vérité et d'une simplicité que personne n'avait atteintes avant lui. Il a, enfin, perfectionné le mécanisme et achevé l'organisation du drame. Ce sont là des services qu'il ne faut pas méconnaître. Mais il s'est fait illusion à lui-même, en disant qu'il n'avait observé les règles de l'art tragique que dans six pièces qu'il n'a pas désignées. Quand il emprunte ses sujets aux anciens, il s'efforce, en effet, de se conformer à leurs préceptes et, par conséquent, à la règle des unités. Mais sa merveilleuse facilité ne lui laissait le temps de rien mûrir, et il a traité les sujets antiques, comme les autres, à l'espagnol.

Si l'on tient compte des défauts — nous parlons au point de vue de l'école classique — communs à de Castro et à de Vega ; si l'on écarte des termes de la comparaison, la merveilleuse fécondité de ce dernier, on peut se demander, en comparant les deux poètes, lequel des deux mérite la préférence, et regretter en tout cas que le public espagnol du XVII[e] siècle se soit montré partial, au point d'accabler de ses faveurs l'heureux Lope de Vega , tandis qu'il laissait de Castro dans l'obscurité, dans la misère et dans un oubli dont la main seule de Corneille l'a tiré. Il paraît que de Castro ne fut réellement surpassé que par son contemporain *Calderon de la Barca*, l'auteur de nombreux drames et de comédies non moins nombreuses : il composa soixante-huit *actes sacramentaux* , pièces de théâtre assez semblables aux mystères , aux actes des saints et même aux moralités du théâtre primitif de la France. Dans ces drames, le pieux Calderon a défiguré le christianisme, et selon la parole célèbre, souvent contestée,

mais cependant vraie, de Sismonde de Sismondi, il inspire de l'horreur pour la religion qu'il professe. Il est presque superflu d'ajouter que les Autos sacramentales de Calderon, comme les mystères de la France, violent toutes les règles d'Aristote ; mais ils renferment de l'or et des diamants pour qui sait les y chercher, ils laissent échapper bien des traits sublimes, ils renferment bien des combinaisons merveilleuses et ils offrent une fermentation de style et d'intérêt qui va toujours échauffant le spectateur, bien que l'étranger doive avant tout se faire à certaines bizarreries, comme dans ce singulier Acte intitulé *Devocion de la Misa*, dont le titre seul ferait échouer un drame sur une scène autre que la scène espagnole. Dans la *Devocion*, on célèbre une messe sur le théâtre, et pendant l'office on engage la bataille ; un ange, le diable, un roi mahométan de Cordoue, une vivandière et deux soldats bouffons sont les acteurs principaux ; enfin toute l'action se termine par le mariage de la vivandière avec un des bouffons, et par l'éloge de la messe. Cependant quelques drames, quelques comédies de Calderon — car le poète cultiva, comme il vient d'être dit, les deux genres — furent transportés sur les théâtres français : Corneille imita son *Héraclius* ; Molière s'inspira de sa comédie « *On ne badine pas avec l'Amour* » dans la composition des femmes savantes ; Scarron traduisit pour ainsi dire sa comédie « *Se défier des apparences* », Collot d'Herbois porta sur le théâtre français son « *Alcade de Zalamea* » sous le titre du Paysan Magistrat ; Lucas de l'Odéon traduisit librement, dans ces dernières années, le *Médecin de son honneur*, une des pièces (1) où le

(1) Denne-Baron.

génie du dramaturge espagnol brille le plus et où le caractère castillan ressort de la manière la plus brillante. Mais quelles sont les qualités qui peuvent avoir valu à Calderon cette vogue, nous dirons même cet engouement? Philarète Chasles donne la clef de l'énigme : dans Calderon, dit-il, les incidents, les événements, les amours et les intrigues sont compliqués avec beaucoup d'habileté ; la vie abonde dans ses puissantes et faciles conceptions ; il crée sans beaucoup réfléchir, il chante et il agit, passant de l'élan lyrique et de la passion dithyrambique au conflit tumultueux des faits. Il invente toujours, sans se lasser, des situations extraordinaires, qu'il renouvelle avec la facilité la plus étourdissante ; son rhythme correspond à sa pensée, c'est une succession rapide de vers qui volent étincelants et sonores : ces vers, surchargés de fleurs orientales et d'hyperboliques métaphores, soutiennent sans effort des périodes immenses, des récits merveilleux, de somptueuses descriptions, qui vous entraînent et vous emportent dans leur essor.

II. *Diamante.* — Si les détails de la vie de de Castro, de Lope de Vega et de Caldèron nous sont connus, ceux de la vie de Diamante sont d'autant plus enveloppés de ténèbres : on sait — et c'est à peu près tout, — qu'il florissait vers le milieu du dix-septième siècle, qu'il était chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et qu'il mourut vers la fin de ce même siècle dans un monastère. Avec les poètes dont il a été question jusqu'à présent, Diamante compte parmi les gloires littéraires de l'Espagne. Tout en imitant Calderon, il se rapproche davantage de la manière de Lope

de Vega, car, comme lui, il aime à emprunter ses sujets à l'histoire nationale, à la vie commune, aux traditions du pays, et à les traiter d'une manière populaire : c'est ainsi que ses deux ouvrages les plus célèbres sont tirés de la légende du héros national, le Cid. L'un *El honrador de su padre*, a pour sujet la piété du Cid envers son père ; l'autre, *El Cerco de Zamora*, traite des hauts faits accomplis par le héros au siége de Zamora. Il y a bien des scènes et bien des détails qui se ressemblent dans le Cid de Guilhem de Castro, dans le Cid de Diamante et dans le Cid de Corneille ; ainsi, pour relever un détail, tous les trois sont d'accord sur ce point que l'amour de Rodrigue pour Chimène est antérieur au duel : ils suivent — ou le plus ancien d'entre eux suit — en cela l'opinion de Mariana et les données de deux Romances probablement assez récentes, et à coup sûr contradictoires avec l'ensemble des poésies primitives de la Castille. Le texte de Mariana porte : *avia pocos dias antes hecho campa con D. Gomez, conde de Gormaz, venciole, y diole la muerte. Lo que resulto de este caso, fue que caso con dona Ximena, hija y heredera del mismo conde. Ella misma requirio al rey que se le diesse por marido — y a estaba muy prendada de sus partes*), *ó lo castigasse conforme a las leyes, por la muerte que dio a su padre. Hizosé el casamiento* etc... en un mot, pour traduire brièvement, Chimène demanda au roi qu'il fît punir le Cid selon les lois, ou qu'il le lui donnât pour époux. Deux romances expriment à peu près la même idée : nous mettons en regard le texte et la traduction de la plus importante des deux, parce qu'elle présente certes quelque intérêt de comparaison avec la scène V, acte IV, de la tragédie de Corneille :

1re strophe.

Delante el rey de Leon
Dona Ximena una tarde
Se pone á pedir justicia
Por la muerte de su padre,
Para contra el Cid la pide,
Don Rodrigo de Bivare,
Que huerfana la dexó,
Nina, y de muy poca edade.

« Devant le roi de Léon, dona Chimène un soir vient « demander justice du meurtre de son père, contre le Cid « don Rodrigue qui, tout jeune encore, la rendit orphe- « line. ».

2e strophe.

Si tengo razon, o non
Bien rey, lo alcanzas y sabes,
Que los negocios de honra
No pueden disimularse.

« Si j'ai raison ou non, bon roi, vous le savez trop, « car les affaires d'honneur ne peuvent se dissimuler. » —

3e strophe.

Cada dia que amanece,
Veo al lobo de mi sangre
Caballero en un caballo
Por darme mayor pesare.

« A chaque aurore qui paraît, je vois le buveur de mon « sang caracoler sur un cheval pour rendre mon chagrin « plus grand. »

4e strophe.

Mandale, buen rey, pues puedes
Que no me ronde mi calle,
Que no se venga en mugeres
El hombre que mucho vale.

« Ordonnez, bon roi, puisque vous le pouvez, qu'il n'as-
« siége pas ma rue, qu'il ne se venge pas sur des femmes
« l'homme qui a de la valeur. » —

5e strophe.

Si mi padre afrentó al suyo,
Bien a vengádó a su padre,
Que si honras pagaron muertes,
Para su disculpa basten.

« Que si mon père outragea le sien, il a bien vengé
« son père ; n'est-ce pas assez qu'une vie pour le rachat
« d'un honneur. — »

6e strophe.

Encomendada me tienes,
No consientas que me agravien,
Que el que á mi se fiziere
A tu corona se faze. —

« Vous me possédez comme protégée, ne permettez pas
« que l'on m'insulte ; car qui me ferait injure, en ferait
« à votre courage. — »

7e strophe.

Calledes, dona Ximena,
Que me dades pena grande,
Que yo dare buen remedio
Para todos vuestros males.

« — Taisez-vous, dona Chimène, car vous me faites « grande peine ; je sais donner un remède à tous vos « maux. — »

8e *strophe.*

Al Cid no le he de ofender,
Que es hombre que mucho vale ;
Y me defiende mis reynos,
Y quiero que me los guarde.

« Je n'oserais offenser le Cid, qui est un homme de « grande valeur ; il me défend mes royaumes et je veux « qu'il me les garde. — »

9e *strophe.*

Pero yo faré un partido
Con el, que no os este male,
De tomalle la palabra
Para que con vos se case. —
Contenta que d'o Ximena,
Con la merced que le faze,
Que quien huerfana la fizo
Aquesse mismo la ampare.

« Avec lui je ferai un accord, qui ne sera pas mauvais ; « je lui ferai donner sa parole de se marier avec vous. — « Chimène se montra contente de la grâce que lui accor- « dait le roi, lui donnant pour soutien celui-là même qui « la rendit orpheline. — »

On remarquera que les paroles de la romance sont moins explicites que celles de l'historien : chez Mariana, Chimène avoue elle-même son amour ; dans la romance,

il n'y a ni affirmation de ce genre, ni même allusion de la part de Chimène ; cependant, si le roi n'avait eu quelqu'indice des sentiments de la fille de Lozano, il n'aurait certainement pas parlé dans les termes que lui prête la chanson : de plus, l'empressement de Chimène à consentir au projet de Ferdinand serait tout à fait invraisemblable, car il ne se peut pas que Chimène passe *subitement* de la colère contre Rodrigue à l'amour pour le meurtrier de son père ; et l'on ne peut expliquer que par l'amour ou une méchanceté — qu'aucune poésie populaire ne prêtera à ses héros — pourquoi le Cid va caracoler devant la demeure de Chimène. Quoi qu'il en soit, les trois poètes, de Castro, Diamante et Corneille, sont d'accord sur ce point que l'amour de Chimène précéda la mort tragique du comte de Gormaz. Il a été dit que Corneille a eu sous les yeux le drame de Guilhem de Castro ; il l'affirme expressément, et d'ailleurs les passages, que nous reproduirons de ce dernier auteur, ne laissent aucun doute à cet égard ; mais, peut-on dire avec la même certitude que Corneille a imité Diamante, ou ne serait-il pas plus exact de dire que Diamante a imité Corneille et reporté sur le théâtre espagnol le Cid français ? Une controverse assez vive a été soulevée par des érudits sur cette question. Dans une savante dissertation, *Schack* a essayé de démontrer que Corneille a été l'imitateur du poète espagnol, il fait reposer son argumentation sur des circonstances empruntées à l'œuvre même du poète , mais il est permis de rejeter , malgré la science de son auteur, cette opinion de Schack et voici pourquoi : 1° le Cid de Corneille parut en 1636 ; on est d'accord, au-delà des Pyrénées, à fixer à une date

postérieure d'une dizaine d'années, la représentation des premiers drames de Diamante. 2° Corneille indique lui-même, dans son examen du Cid et dans les lettres qui précèdent sa tragédie, dans les grandes éditions, les sources de son œuvre, à savoir Mariana, Guilhem de Castro et les deux romances, dont la 1re a été transcrite un peu plus haut; il ne parle nulle part de Diamante. 3° Alors même que le drame espagnol serait antérieur à la tragédie française, Corneille ne peut pas avoir connu les œuvres de Diamante, puisqu'elles ne *parurent imprimées* à Madrid qu'en 1670 et 1674 : par contre, Diamante peut et doit même avoir connu le Cid français. 4° Les historiens de la littérature espagnole admettent généralement l'opinion qui fait de Diamante le plagiaire et de Corneille l'auteur original : le plus récent de ces historiens, Loize, affirme (1) expressément, *Histoire de la poésie espagnole*, XIX, page 274, que Diamante a été l'imitateur de Corneille. 5° Les rapprochements qu'on peut faire entre les deux poètes s'expliquent par la considération qu'ils ont eu peut-être sous les yeux le même modèle, le drame de Guilhem de Castro. 6° L'auteur qui copie tend presque toujours à *surcharger* son modèle ; or, le Cid de Diamante pèche par excès de détails, la plupart détestables, comme ces scènes dans lesquelles intervient un pitoyable bouffon, qui amuse par ses calembours, le Roi, Chimène et le Cid lui-même. — L'auteur du *Commentaire sur Corneille*, Voltaire, et après lui Sismonde de Sismondi ont admis toutefois l'opinion contraire : mais les rapprochements faits par l'auteur du Commentaire portent sur

(1) Telle est aussi l'opinion de Philarète Chasles.

les ressemblances de quelques vers, ce qui ne tranche pas la question, car l'argumentation de Voltaire prouve tout simplement que Diamante a connu Corneille ou réciproquement, mais il reste toujours à savoir qui est réellement l'imitateur. Voltaire affirme qu'il a eu bien de la peine (1) à déterrer le Cid de Diamante... et comment Corneille a-t-il pu se le procurer ? Voici du reste, pour mémoire, les principales ressemblances indiquées dans le commentaire sur Corneille :

Acte I, scène II :

Il semble toutefois que mon âme troublée
Refuse cette joie et s'en trouve accablée.
Un moment donne au sort des visages divers,
Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

« Et alma indecisa
« Teme ilegar a anegarse
« En esse profundo abismo
« De gloria y felicidades.
« Que en un dia, en un momento
« Muda el hado de semblante,
« Y despues de una fortuna
« Suele ilegar un desastre.

Acte I, scène VI, vers 1 :

Rodrigue, as-tu cœur ?...

Diamante a écrit un vers analogue, mais il est précédé

(1) *Commentaires sur Corneille*, éd. Didot, page 22.

de véritables bouffonneries : en effet dans son *Cid*, don Rodrigue paraît sur la scène avec un *garçon gracieux* qui lui présente un portrait de Chimène ; le héros trouve le portrait ressemblant, et dit au garçon gracieux qu'il est un grand peintre ; puis regardant son père affligé, qui tient d'une main une épée et de l'autre un mouchoir, il lui en demande la raison ; don Diègue lui répond : *Aie, aie, l'honneur !* Rodrigue : *qui est-ce qui vous déplaît?* Don Diègue : *Aie, aie ! l'honneur, te dis-je.* Rodrigue : *Parlez, espérez, j'écoute.* Don Diègue : *Aie, aie ! As-tu du courage?* —

Acte I, scène VII, vers 8 :

O Dieu, l'étrange peine ; etc.

Diamante :

Mi padre el ofendido ! estrana pena !
Y el ofensor el padre de Ximena.

Même acte, même scène, vers 20 :

Faut-il punir le père de Chimène?
Yo he de matar al padre de Ximena ?

Vers 58 :

Ne soyons plus en peine,
Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé,
Si l'offenseur est père de Chimène.

Diamante : Habiendo sido
Mi padre el ofendido ;
Poco importo que fuese
El ofensor el padre Ximena.

Acte II, scène II, vers 5 :

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?
Diamante : Y que es sangre suya y mia
La que yo tengo el ojos?
Sabes?

Même acte, même scène, vers 9 :

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années.

Ici Diamante amplifie Corneille : il suppose que Rodrigue demande au comte de se battre à la campagne ou dans la ville, de nuit ou de jour, au soleil ou à l'ombre, avec ou sans plastron, à pied ou à cheval, à l'épée ou à la lance. Ah, le plaisant bouffon ! répond le comte :

R. — En campana, en poblado ;
De noche, de dia, al cielo
Claro, ó à la sombra obscura ;
A cavallo, à pié ; con peto
O sin él ; á espada ó lança.
C. — Que bueno
Pues me retais ! que generozo mozuelo !

Acte II, scène VIII :

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir.
Escribió en este papel
Con sangre mi obligacion.

Dans l'acte III, scène II, vers 8, nous remarquons chez Corneille une expression très-affectée, qui se trouve également dans Diamante :

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.
La mitad de mi vita
Ha muerto la otra mitad.

Dans la même scène, le vers 56, un vers énergique et excellent, autant que le vers 8 est défectueux, est reproduit par l'auteur espagnol, ou, selon l'opinion des partisans de la priorité de Diamante, ce vers est tiré de son drame :

Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.
Seguiréle hasta vengarme,
Y haure de matar murcenob.

Enfin, pour abréger ces citations, quelques vers de la scène VI, acte III, dans la tragédie française, ressemblent à des vers de Diamante, tellement qu'il est manifeste qu'il y a eu imitation de part ou d'autre : il y a là en effet des ideés et des expressions qui ne peuvent surgir dans l'esprit ni échapper simultanément de la plume de deux auteurs ; que Corneille écrive, par exemple, dans son Cid : « Rodrigue, qui l'eût cru, — Je ne puis, — A quoi te résous-tu » et que Diamante dise à son tour : « Ay, Rodrigo! quién densara? — Ay Chimena! quién densara? — No es posible — » il n'y a là rien qui autorise à conclure que les deux auteurs se sont imités, parce que ces expressions sont tellement simples, vraies et naturelles qu'elles peuvent échapper, qu'elles le doivent même à deux auteurs travaillant le

même sujet ; mais il n'en est pas ainsi des idées que nous tirons de la scène VI, acte III, et par lesquelles nous terminons cette série de rapprochements :

Vers 1. Rodrigue, enfin le Ciel permet que je te voie.
Es posible que me hallo
Entre tus brazos?

Vers 12. Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur.
Toca las blancas canas,
Que me honraste.

Vers 13. Viens baiser cette joue, et reconnais la place
Où fut jadis l'affront que ton courage efface.
Lega la tierna boca á la mexilla
Donde la mancha de mi honor quitaste.

Vers 15. L'honneur vous en est dû ; je ne pouvais pas moins
Étant sorti de vous et nourri par vos soins.
Alza la cabeza
A quién como la causa se attribuya,
Si hay en mi algun favor y fortaleza.

Vers 30. Je t'ai donné la vie, et tu me rends la gloire.
Si yo te di el ser naturalmente,
Tu me le has vuelto á pura fuerça suya.

Vers 61. Va marcher à leur tête où l'honneur te demande.
Con quinientos hidalgos, dendos mios,
Sal en campana a exercitar tus brios.

Vers 68. Ne borne pas ta gloire à venger un affront.
No dirán que la mano te ha servido
Para vengar agravios solamente.

III. L'auteur du Cid français, le génie dont on a voulu faire le plagiaire de Diamante, *Corneille*, le troisième poète du Cid, naquit à Rouen, le 6 juin 1606. Il était bien jeune encore lorsqu'il débuta au théâtre par la comédie intitulée *Mélite*. L'amour lui inspira cette première œuvre, car Fontenelle raconte qu'un jeune rouennais ayant conduit son ami Corneille chez une demoiselle dont il était amoureux, le futur auteur du Cid le supplanta, en se rendant plus agréable que son introducteur, — aventure qui lui parut très-comique et qui lui inspira la comédie par laquelle il débuta au théâtre en 1625. Onze ans plus tard, en 1636, l'auteur de Mélite fit représenter sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, alors dirigé par Bellerose, cette immortelle tragédie, qui fit naître le proverbe : « *Beau comme le Cid* », et que Corneille montrait, avec orgueil, traduite dans toutes les langues vivantes. Ce fut un beau jour, comme l'observe *Victorin Fabre* (1), que celui où le Cid fut porté sur le théâtre français. — La scène s'ouvre : quelle surprise ! quel ravissement ! Nous voyons pour la première fois une intrigue noble et touchante, dont les ressorts, balancés avec art, serrent le nœud de scène en scène, et préparent sans effort un adroit dénoûment. Nous admirons cet équilibre des moyens dramatiques, qui réglant la marche toujours croissante de l'action tient le spectateur incertain entre la crainte et l'espérance, en variant et en augmentant sans cesse un intérêt unique et toujours nouveau ; cette opposition si théâtrale des sentiments les plus chers et des devoirs les plus sacrés ; ces

(1) Éloges de Corneille, Boileau, La Bruyère (1785-1831).

combats où, d'un côté, luttent le préjugé, l'honneur, les saintes lois de la nature; de l'autre, l'amour, le brûlant amour, que la nature respectée ne peut vaincre, et que le devoir surmonte sans l'affaiblir. Subjugué par la force de cette situation, je vois tout le parterre en silence, étonné du charme qu'il éprouve, et de ces émotions délicieuses que le théâtre n'avait point encore su réveiller au fond des cœurs. Mais dans ces scènes passionnées où devient plus vive et plus pressante cette lutte si douloureuse de l'honneur et de l'égoïsme de l'amour; lorsque, dans les développements de l'intrigue, redoublent de violence ces combats, ces orages des sentiments opposés, par lesquels l'action théâtrale se passe dans l'âme des personnages et se reproduit dans l'âme des spectateurs...., alors au sein de ce profond silence, je vois naître un soudain frémissement; les cœurs se serrent, les larmes coulent, et parmi les larmes et les sanglots s'élève un cri d'admiration, un cri qui révèle à la France que la tragédie est trouvée.

Oui, le puissant génie de Corneille venait de créer la tragédie française. Les drames de Du Ryer, de Scudery, de Jodelle et de Hardy régnaient seuls la veille encore de l'apparition du *Cid*, sur les théâtres de la France. Leurs auteurs avaient bien tiré la tragédie des rues et des tréteaux, mais aucune de ces compositions n'était même comparable à Mélite, encore si défectueuse; à l'exception des ébauches de Jodelle, (1) la scène française ne possédait que de pâles copies des drames antiques, et la France était distancée par l'Italie et l'Espagne. Un peu plus d'un demi

(1) Violet-le-Duc. Notice sur Jodelle.

siècle avant Corneille, les Mystères, les Soties et les Moralités émerveillaient encore le public parisien et trônaient sur la scène française (1) : les Mystères étaient encore grossièrement interprétés sur des établis ou échafauds qui offraient l'image des différents lieux où se passait la scène et qui communiquaient entre eux par des escaliers ou des échelles. *En haut*, le paradis, renfermé dans une sphère de nuages, ouvrait son pavillon bleu céleste tout parsemé d'étoiles ; *en bas*, une gueule de dragon, se mouvant sans cesse, indiquait la bouche de l'enfer d'où sortaient les diables à travers des jets de fumée et de flammes ; *au centre*, plusieurs plans de décorations peintes, dans lesquelles on transportait le lieu de la scène quand l'action se passait chez Hérode ou chez Pilate. On avait ainsi sous les yeux en même temps toute la physionomie locale de la pièce qui se déroulait alternativement dans le Ciel, sur la Terre et dans l'Enfer. — Ce n'était pas tout : il fallait avoir encore devant la vue, pendant la durée du spectacle, tous les acteurs qui y jouaient des rôles, car ces acteurs, revêtus de leurs costumes, étaient rangés sur des gradins, de chaque côté du théâtre, et là ils attendaient le moment d'entrer en scène, en regardant jouer la pièce, comme de simples spectateurs ; ils descendaient, chacun à son tour, sur le théâtre, et ils remontaient ensuite à leur place après avoir rempli leurs rôles. Ils ne cessaient donc jamais d'être en évidence, à moins que leur rôle ne leur ordonnât de disparaître dans une petite loge fermée de rideaux, figurant une chambre secrète, qui servait à

(1) P. Lacroix (Jacob). L'Ancien Théâtre en France, P. 1859.

cacher aux regards du spectateur certaines circonstances délicates de la pièce, habitude à laquelle nous devons la locution proverbiale « *derrière le rideau* », pour exprimer qu'une chose scabreuse ne doit pas être exposée aux regards qu'elle blesserait. Le *drame* lui-même ne valait guère mieux que la *mise en scène* : tel mystère commençant à la création du monde, finissait à la mort du Christ ; de plus, la poétique des mystères dédaignait ordinairement les timides restrictions des convenances ; elle n'écartait des yeux du public, que certains jeux de scène qui eussent été trop vifs et trop nus pour s'exécuter hors de la niche fermée de rideaux, elle poussait l'action jusqu'au point extrême où l'intelligence du spectateur se chargeait d'achever un épisode dont les préludes avaient de quoi offenser la pudeur la moins craintive, et lors même que les rideaux étaient tirés, l'acteur, par ses gestes et ses grimaces, avait soin d'interpréter ce que le poète avait laissé sous un voile transparent. C'est ce que Boileau appelle sérieusement : jouer les Saints, la Vierge et Dieu par *piété !* Enfin, sans entrer dans tous les défauts des prédécesseurs les plus anciens de Corneille, les auteurs de mystères traitaient d'une manière toute profane les sujets les plus saints ; mais, loin d'imiter l'ancien théâtre latin, ils n'en venaient jamais à donner une large place à l'amour métaphysique, ils n'entendaient rien à ce que nous appelons l'amour passionné, ils exprimaient souvent avec crudité les convoitises de la chair, ils se plaisaient à toucher brutalement aux choses de la luxure, et quelquefois seulement ils soupiraient une idylle pastorale, pleine de vagues inspirations du cœur.

Les tragédies, imitées de l'antique, par Du Ryer et Scudery, furent un progrès sur les Mystères, en ce sens qu'elles préparèrent le goût du public français ; Corneille créa réellement la tragédie française, et la porta presque, dans le *Cid*, à son apogée. Aussi un immense cri d'enthousiasme accueillit l'œuvre d'un génie à peu près inconnu jusqu'alors ; les spectateurs furent transportés d'admiration et la renommée de Corneille brilla d'un éclat incomparable. Toutefois l'envie s'attacha bientôt à lui faire payer très cher tant de gloire : un certain *Claveret* publia contre le Cid les injures les plus grossières ; *Mairet* s'exprima avec une amertume indigne de l'auteur de *Sophonisbe ;* le cardinal de *Richelieu* lui-même, le fondateur de l'Académie française, soit qu'il obéît à de mesquines jalousies, soit qu'il subît l'influence, rancunière à l'égard de Corneille, de ses poètes officiels, *Bois-Robert*, *Colletet* et *Rotrou ;* soit qu'il vît dans le Cid un éloge indirect du duel que ses édits cherchaient à extirper de la France, Richelieu ordonna à l'Académie de faire un examen sévère du premier chef-d'œuvre du théâtre français (1). L'Académie s'occupa de ce travail ingrat pendant cinq mois ; sa critique, rédigée avec beaucoup de modération par Chapelain, relève quelques défauts incontestables dans la tragédie de Corneille, mais elle avoue, dût Richelieu en être froissé, que Corneille n'a pas laissé de faire éclater en beaucoup d'endroits de si beaux sentiments et de si belles paroles, *qu'il a en quelque sorte imité le ciel* (2), qui, en la dispensation de

(1) Viennet, de l'Académie.

(2) On doit en convenir, la comparaison est peu académique.

ses trésors et de ses grâces, donne indifféremment la beauté du corps aux méchantes âmes et aux bonnes. — Elle termine par ces paroles significatives : La naïveté et la véhémence de ses passions, la force et la délicatesse de plusieurs de ses pensées, et cet agrément inexplicable qui se mêle dans tous ses défauts, ont acquis au Cid un rang considérable entre les poëmes français du même genre. — On sent à la lecture du *Jugement sur le Cid*, qu'il répugnait à l'Académie de critiquer un chef-d'œuvre aussi admirable que la tragédie de Corneille, et cela pour complaire à son puissant protecteur ; mais si l'Académie fut modérée dans sa critique, les envieux de Corneille se montrèrent d'autant plus acharnés : un littérateur du temps, qui signait Ariste, osait écrire de l'auteur du Cid qu'il était un pauvre esprit, une âme basse et vile, qui, voulant paraître admirable à chacun, se rendait ridicule à tout le monde, et qui, le plus ingrat des hommes, n'avait jamais reconnu les obligations qu'il avait à Sénèque et à Guilhem de Castro, à l'un desquels il était redevable de son *Cid* et à l'autre de sa *Médée !* Un autre littérateur, anonyme aussi, prête à Guilhem de Castro ces paroles indignées :

Donc fier de mon plumage, en corneille d'Horace
Ne prétends plus voler plus haut que le Parnasse.
Ingrat, rends-moi *mon Cid* jusques au dernier mot ;
Après tu connaîtras, corneille déplumée,
Que l'esprit le plus vain est souvent le plus sot,
Et qu'enfin tu me dois toute ta renommée.

(1) Le jugement de l'Académie française sur le Cid, écrit de la

Scudery se mit également en frais de grossièretés, mais le plus acharné fut toujours *Mairet*, l'auteur de la *Sophonisbe*, et la querelle alla si loin, que le cardinal-ministre, qui avait soulevé la tempête, crut devoir interposer son autorité. Il fit donc écrire à Mairet par l'abbé de Boisrobert, une lettre conçue en ces termes : « Vous lirez cette « lettre comme un ordre que je vous envoie par le com- « mandement de son Éminence. Je ne vous célerai pas « qu'elle s'est fait lire, avec un plaisir extrême, tout ce « qui s'est fait sur le sujet du Cid ; et particulièrement « une lettre qu'elle a vue de vous lui a plu jusqu'à tel « point, qu'elle lui a fait naître l'envie de voir tout le reste. « Tant qu'elle n'a connu dans les écrits des uns et des « autres que des contestations d'esprit agréables et des « railleries innocentes, je vous avoue qu'elle a pris bonne « part au divertissement ; mais quand elle a reconnu que « dans ces contestations naissaient enfin des *injures*, des « *outrages*, et des *menaces*, elle a pris aussitôt la résolu- « tion d'en arrêter le cours. Pour cet effet, quoiqu'elle « n'ait point vu le libelle que vous attribuez à M. Cor- « neille, présupposant, par votre réponse, que je lui lus « hier au soir, qu'il devait être l'agresseur, elle m'a com- « mandé de lui remontrer le tort qu'il se faisait et de lui « défendre de sa part de ne plus faire de réponse, s'il ne « voulait lui déplaire ; mais d'ailleurs, que des tacites « menaces que vous lui faites, vous, ou quelqu'un de vos « amis, n'en viennent aux effets, qui tireraient des suites

main de Chapelain, cahier in-4°, 64 pages, est conservé à la Bibliothèque de l'État à Paris. Il y a des apostilles de la main de Richelieu.

« ruineuses à l'un et à l'autre, elle m'a commandé de vous « écrire que, si vous voulez avoir la continuation de ses « bonnes grâces, vous mettiez vos injures sous le pied, et « ne vous souveniez plus que de votre ancienne amitié, « que j'ai charge de renouveler sur la table de ma cham- « bre, à Paris, quand vous serez tous rassemblés. Jus- « qu'ici j'ai parlé par la bouche de son Éminence ; mais, « pour vous dire ingénument ce que je pense de toutes « vos procédures, j'estime que vous avez suffisamment « puni le pauvre M. Corneille de ses vanités, et que ses « faibles défenses ne demandaient pas des armes si fortes « et si pénétrantes que les vôtres. » — Cette lettre montre à quel degré d'acharnement en étaient venus les rivaux de Corneille, une année après la représentation du Cid, car la lettre de Boisrobert porte la date du 5 octobre 1637. Nous devons ajouter que Corneille répondit d'abord avec calme et dignité aux injustes attaques des Scudery et des Claveret ; il s'anima dans la dispute, il s'aigrit enfin et il jeta à la tête de Mairet ce rondeau indigne de lui :

Qu'il fasse mieux, ce jeune jouvencel,
A qui le Cid donne tant de martel,
Que d'entasser injure sur injure,
Rimer de rage une lourde imposture,
Et se cacher ainsi qu'un criminel.
Chacun connaît son jaloux naturel,
Le montre au doigt comme un fou solennel,
Et ne croit pas en sa bonne écriture.
Qu'il fasse mieux.

Paris entier, ayant vu son cartel,
L'envoie au diable, et sa muse au b.....
Moi, j'ai pitié des peines qu'il endure,
Et, comme ami, je le prie et conjure,
S'il veut ternir un ouvrage immortel,
Qu'il fasse mieux.

Ni les préventions de Richelieu, ni le jugement de l'Académie, ni les haineuses et grossières critiques de rivaux jaloux ne purent faire tomber la tragédie de Corneille ; tout Paris pour Chimène garda des yeux de Rodrigue ; on disait proverbialement, comme nous l'avons déjà observé, beau comme le Cid ; le célèbre Balzac prit la défense de Corneille contre ses détracteurs ; le poète Scarron, louant à sa façon, et indirectement, l'auteur du Cid, dit de la nymphe Déjopée — le modèle des nymphes — qu'elle entend et parle fort bien l'espagnol et l'italien ; *le Cid du poète Corneille* elle le récite à merveille, coud le linge en perfection, et sonne du psaltérion. — Mais aussi quel *sujet* que celui du Cid pour captiver l'enthousiasme ! Deux amants (1) qu'attache l'un à l'autre une passion profonde et légitime, et que va rendre ennemis la loi du devoir filial et de l'honneur domestique ; Rodrigue aimant Chimène, mais forcé de venger l'affront de son père dans le sang du père de sa maîtresse ; Chimène forcée de haïr celui qu'elle aime, et de demander sa mort, qu'elle craint d'obtenir ; Rodrigue tout plein des grands sentiments qui feront de lui le héros populaire de l'Espagne ; Chimène, héritière de l'orgueil

(1) Nisard. *Histoire de la Littérature*, II, éd. Didot, 1867.

paternel, fière castillane, qui veut se battre contre Rodrigue avec l'épée du roi ; ce roi si plein de sens et d'équité, image de la royauté de Salomon, par sa modération, par sa connaissance des hommes, par sa justice ingénieuse : les deux pères si énergiquement tracés ; le comte, encore dans la force de l'âge, qui a été vaillant à la guerre, mais qui se paye de ses services par le prix qu'il en exige et par les louanges qu'il se donne, le vieux don Diègue, qui a été autrefois ce qu'est aujourd'hui le comte, mais qui n'en demande pas le prix, et ne s'estime que par l'opinion qu'on a de lui ; le duel de ces deux hommes, si rapide, si funeste, d'où va naître entre les deux amants un autre duel dont les alternatives sont si touchantes ; Rodrigue, après avoir tué le comte, défendant son action devant Chimène qui n'en peut détester le motif, puisque c'est le même qui l'anime contre Rodrigue ; la piété filiale aux prises avec l'amour ; l'ambition désappointée ; l'idolâtrie de l'honneur domestique; des épisodes adroitement liés à l'action ; un récit qui nous met sous les yeux le sublime effort de l'Espagne se débarassant des Maures, d'un pays rejetant ses conquérants : quel sujet, répétons-nous, et comme on comprend l'enthousiasme de la France pour l'immortel chef-d'œuvre de Corneille.

Ce qui rendra la tragédie du Cid éternellement nouvelle, selon Nisard, c'est qu'elle est une aimable et pathétique *image de la vie* et qu'elle parle le langage de tous les temps et de tous les lieux. Toutes les parties du drame tirent leur beauté de leur ressemblance avec la vie : la compétition des deux pères pour les fonctions de gouverneur du fils du

roi, les hauteurs du comte, la dignité du vieux don Diègue, l'intervention du roi entre Rodrigue et Chimène, le rôle de ce don Sanche, estimé, mais non aimé, que Chimène accepte pour champion, tout en désirant secrètement qu'il succombe ; tout cela, c'est la vie universelle et qui ne change pas. La lutte de la passion et du devoir, est du reste la vie elle-même, et l'homme quel qu'il soit se reconnaît aux alternatives de cette lutte dans laquelle cèdent tour à tour chez les meilleurs la passion et le devoir, et chez les autres le devoir plus souvent que la passion ; cette lutte dure toute la vie, et si pour ceux qui sont jeunes le *Cid* est l'idéal même de la passion qu'ils ont dans le cœur, ceux qui sont agités par les passions de l'âge mûr ou de la vieillesse y trouvent le souvenir de ce qu'ils ont été et l'image de ce qu'ils sont. Le trait le plus semblable à la vie, dans le Cid, c'est que le devoir y a plus d'*esprit* que la passion. Parmi les raisons dont se sert Chimène pour se convaincre de son devoir, combien, pour quelques-unes très solides, n'en donne-t-elle pas qui ne sont qu'ingénieuses ! L'excès même en ce point est une vérité de plus. Tout en effet dans ce devoir est-il également naturel ? Tout vient-il du cœur ? Ne s'y mêle-t-il pas quelque chose du dehors, l'influence des mœurs locales, et ce que le roi lui-même appelle un point d'honneur ? Comment faire que ce devoir soit assez fort pour balancer la passion, où tout est si naturel, et qui s'est formée de convenances si invincibles, la jeunesse, la gloire, la beauté ? Comment égaler deux forces si inégales, sans appeler l'esprit au secours de la première, et sans que le cœur, qui n'accepte le devoir qu'à demi, se fasse aider par la tête pour l'accepter tout entier ? Voilà

pourquoi Chimène, si spirituelle et si subtile quand elle combat son amour par son devoir, est d'une bonne foi si naïve et d'un naturel si charmant quand elle laisse parler sa passion. Pour s'exciter à venger son père, elle ne se refuse pas même le sophisme ; mais qu'elle a peu d'efforts à faire, et que tout cet esprit lui est inutile, quand elle cède à son amour !

Le sujet de la Jeunesse du Cid, de Guilhem de Castro, est beaucoup plus vaste que celui du Cid français ; l'*El honrador de su padre* de Diamante reproduit, à part quelques surcharges grotesques, la tragédie de Corneille. L'action du Cid français se passe dans les vingt-quatre heures conventionnelles ; un vers de la scène 2e, acte IIIe, pourrait cependant faire croire que la tragédie dure deux jours, puisque l'infante, en rappelant à Chimène ses plaintes et la mort de son père, dit « *hier* ce devoir te mit en haute estime etc. » ; mais il est permis d'admettre que la querelle du comte et sa mort arrivent la veille au soir, et que le lendemain, dans la soirée, tout est fini à la même heure. Bien que Corneille ait largement réduit le Cid de Guilhem de Castro, sa tragédie est toutefois encore assez compliquée et ne supporterait pas, au point de vue de l'*unité de temps*, une critique rigoureuse. Voici du reste le canevas de l'œuvre : le comte *Gomès,* père de Chimène, et *don Diègue*, père de Rodrigue, aspirent tous deux à l'honneur de faire l'éducation du fils du roi Fernand de Castille ; le vieux don Diègue l'emporte et Gomès de Gormas, irrité, apostrophe fièrement le vieux Diègue, au sortir du conseil ; il finit par donner un soufflet sur la joue du héros que le

roi vient de charger d'une mission qu'il avait ardemment convoitée. Le vieillard outragé confie à son fils Rodrigue le soin de venger son honneur : Rodrigue doit donc choisir, comme il le dit lui-même, ou de trahir sa flamme, ou de vivre infâme ; il doit perdre Chimène ou laisser un affront impuni : l'amour combat quelque temps le devoir, mais le devoir l'emporte et Rodrigue court demander un champ-clos à l'insulteur de son père. Acte II. Il provoque le comte Gomès de Gormas... entretemps le roi de Castille s'entretient avec don Arias et don Sanche — ce dernier amoureux de Chimène — de la conduite insolente de Gomes ; il combat l'avis de don Sanche qui voudrait lui faire ordonner au comte de réparer l'injure à la pointe des armes, parce qu'un roi doit être ménager du sang de ses sujets ; au reste, la Castille va de nouveau devoir recourir au bras puissant du comte Gomès, puisque dix vaisseaux mauresques viennent de paraître à la bouche du fleuve (1) et qu'un flux de mer peut les amener jusqu'aux remparts de Séville. Tout à coup un gentilhomme accourt pour annoncer au roi la mort du comte, et presqu'en même temps Chimène éplorée, vient demander justice contre Rodrigue. Acte III. Don Sanche, amoureux de Chimène, met son épée au service de la fille de Gomès de Gormas ; Rodrigue se présente ensuite dans le palais de Chimène et s'adressant à elle :

C'est maintenant à toi que je viens satisfaire :
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.
J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.

(1) Guadalquivir. La scène est à Séville.

Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime ;
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu. —

L'entrevue de Rodrigue et de don Diègue succède à l'entrevue de Rodrigue et de Chimène : le vainqueur du comte de Gormas apprend de la bouche de son père que les Maures vont descendre à Séville ; le vieux Diègue excite son fils à tremper ses mains et celles des amis, accourus pour venger sa querelle, dans le sang des Africains, afin de trouver la mort, ou plutôt de revenir du combat, les palmes sur le front, forçant dès lors, par sa vaillance, le monarque castillan au pardon et Chimène au silence. Acte IV. Le Cid taille en pièces les Maures ; la nuit même de son duel, il rentre vainqueur à Séville et raconte au roi Fernand les péripéties de la lutte, lorsqu'il est interrompu par l'entrée de Chimène, qui vient, pour la deuxième fois, demander justice au roi ; celui-ci à la suite de la glorieuse victoire du Cid, ne peut punir le héros, c'est à peine s'il accède à la proposition

... de recourir aux armes ;
C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,
Et c'est aussi par là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande sa tête ;
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête ;
Qu'ils le combattent, sire ; et le combat fini,
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.

Le roi modifie les conditions du combat, en recommandant à Arias :

Vous seul des combattants jugerez la vaillance.
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,
Et le combat fini m'amenez le vainqueur.
Quoi qu'il soit, même prix est acquis à sa peine ;
Je le veux de ma main présenter à Chimène,
Et que pour récompense il reçoive sa foi.

Acte V. Don Sanche, l'amoureux de Chimène, a réclamé l'honneur (acte IV, scène V) de combattre don Rodrigue ; le Cid revoit encore son amante et celle-ci, dans cette entrevue qui peut être la dernière, avoue son amour :

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche ;
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de ton aversion.
Te dirai-je encor plus ? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence ;
Et, si tu sens pour moi ton cœur encore épris,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte.

Rodrigue s'écrie dans l'excès du bonheur :

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte ?
Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans,

Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants ;
Unissez-vous ensemble, et faites une armée,
Pour combattre une main de la sorte animée :
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux ;
Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous.

Le Cid combat don Sanche et désarme le champion de Chimène : le gentilhomme vaincu apporte son épée à la fille de Gomès de Gormas et l'infortunée, qui croit que Sanche est le vainqueur et qu'il lui présente l'épée du Cid, éclate en reproches « *et soudain sa colère a trahi son amour !* » Le roi de Castille reconnaît que Rodrigue a mérité Chimène ; il reconnaît aussi qu'il ne peut de sitôt lui donner le prix de sa victoire ; il lui ordonne donc de reporter la guerre sur le territoire des Maures vaincus dans les plaines de Séville, et il lui recommande d'espérer en son courage, et, puisqu'il possède le cœur de sa maîtresse, de laisser faire le temps, sa vaillance et son roi. —

Voilà (1) le chef-d'œuvre que les contemporains de Corneille applaudirent avec obstination en dépit des censures de Richelieu. Le public d'un jour jugea comme la postérité. Le mérite en est à Corneille, qui, en créant l'art, avait créé un public pour le goûter. Quel esprit sain n'eût fait son éducation dramatique à la première représentation du Cid ? Tout en était si vrai, caractères, situations, langage. Avant le Cid, le plaisir de la curiosité était le seul que l'on connût au théâtre : *Jodelle* et *Garnier* l'avaient contentée par de froides imitations du théâtre antique , *Hardy* l'avait saturée

(1) Nisard ; p. 110.

par un plagiat de tous les théâtres. Corneille fit connaître le premier l'esprit de la raison, en présence de la vérité durable ; le plaisir du cœur, averti de ses propres passions, par des personnages vivants ; le plaisir du goût, par la perfection de l'art d'écrire en vers. Quelle nouveauté, en effet, même après *Malherbe*, que ces vers si pleins, si nerveux, où la rime fortifie le sens, et cette propriété, cette force, après la fadeur romanesque du temps ! Quelle joie dut causer ce langage si bien approprié à la diversité des sentiments qu'il exprime, si haut et si fier dans les scènes d'explication et de défi, si naïf et si fin dans les scènes d'amour combattu, si poétique dans les épisodes !

Est-ce à dire que, de la hauteur où de si rares beautés transportent l'esprit ébloui et charmé, il ne puisse apercevoir les fautes ? Ou bien encore que le chef-d'œuvre du Cid soit absolument parfait ? Nulle œuvre humaine n'est parfaite et celles qui portent l'empreinte des génies les plus puissants, celles-là aussi ont toujours quelque chose de défectueux. Corneille, venant à la suite de Jodelle, de Hardy, de Mairet et de Scudéry, à une époque où la langue française n'était pas encore fixée, Corneille devait nécessairement laisser prise à la critique, plus que les poètes qui viendront après lui et que la nature peut favoriser d'un génie égal au sien. L'auteur du Cid devait fatalement pécher par la forme : il pécha encore souvent contre les règles de l'art dramatique, telles que les formulent Aristote, Horace, Boileau, et tous les législateurs de l'école classique, sur

(1) La Harpe, Cours de littérature, II, éd. Verdière, 1817. — Nisard, id. tome II, 1867.

laquelle nous n'avons pas à nous prononcer ici. On reproche à Corneille 1° son rôle de l'Infante Urraque, qui a le double inconvénient d'être absolument inutile, et de venir se mêler mal à propos aux situations les plus intéressantes. Cela est tellement vrai que *J. B. Rousseau* et les acteurs, au XVIIIe siècle, retranchèrent le rôle de l'infante et firent commencer la tragédie à la scène IV, acte Ier. 2° Corneille complique trop la tragédie du Cid ; il y entasse trop d'incidents, pour qu'on admette que l'action se passe dans les vingt-quatre heures de l'unité conventionnelle de temps : il place dans ces quelques heures, le choix d'un précepteur pour l'héritier du trône de Castille, un combat contre les Maures et deux duels ! Il corrige, il est vrai, sous ce rapport, Guilhem de Castro, mais il reste toujours bien en deça de la simplicité des drames antiques et de la plupart des tragédies de Racine. A part *Horace*, *Cinna*, *Polyeucte*, toutes les tragédies de Corneille — et le défaut est encore le moins sensible dans le Cid — sont *embarrassées*, c'est-à-dire remplies de situations inattendues, amenées par des moyens artificiels, tellement que ses drames paraissent avoir les situations pour but, l'intrigue pour moyen. 3° On peut s'étonner de l'imprudence du roi de Castille (scène VI, acte II), qui ne prend aucune mesure décisive pour prévenir la descente des Maures, quoiqu'il en soit instruit à temps, et qui par conséquent joue un rôle peu digne de la Royauté. Nous ajoutons 4° que l'arrivée des Maures n'est pas du tout naturelle et que ces Africains ont tout l'air de débarquer aux alentours de Séville pour donner au Cid l'occasion de s'illustrer, d'enlever au roi le pouvoir de punir son duel et de se rapprocher, par la gloire, de cette Chimène, dont

l'écarte la mort du comte Gomes de Gormas. Chez Guilhem de Castro, le Cid va *chercher les Maures*, ce qui détruit dans le drame *les unités de temps et de lieu ;* chez Corneille, les Maures viennent en quelque sorte se livrer aux mains du héros, ce qui conserve les unités, mais au détriment de la *vraisemblance,* la première et la grande règle de l'art dramatique. 5° L'invraisemblance de la scène (V, 5) où don Sanche apporte son épée à Chimène qui se persuade que Rodigue est mort, et persiste dans une méprise beaucoup trop prolongée, et dont un seul mot pouvait la tirer. On voit cependant que l'auteur s'est servi de ce moyen forcé pour amener le désespoir de Chimène jusqu'à l'aveu public de son amour pour Rodrigue, et affaiblir ainsi la résistance qu'elle oppose au roi qui veut l'unir à son amant. 6° La ruse du roi, acte IV, sc. V, qui, pour connaître le sentiment de Chimène, lui assure que Rodrigue a péri dans le combat : cette ruse tient beaucoup plus du comique que du tragique, bien qu'elle soit assez naturelle, puisque plusieurs princes ont employé des feintes analogues. 7° Corneille a méconnu la règle qui défend de mêler le comique et le tragique, de confondre les genres, de composer des pièces mixtes ou des *tragi-comédies*, comme il intitule lui-même son Cid. De là plusieurs détails, plusieurs expressions qu'on voudrait ne pas trouver dans l'œuvre du grand poète, par exemple, la scène du *soufflet*, acte I, 4 ; — scène qui, selon l'observation de Voltaire, serait à peine tolérée dans une comédie ; l'expression « *proposer l'affaire*, » acte I, sc. Ire ; « au reste, « on nous menace fort, » acte II, sc. VI ; « je vais lui pré-« senter mon estomac ouvert, » acte V, sc. Ire ; la ruse du

roi déjà signalée comme défectueuse. 8° Il a paru à quelques critiques qu'il n'est pas digne de Chimène de laisser à don Sanche le soin de sa vengeance, et de souhaiter ensuite, sans la moindre réserve dans l'*expression* d'un souhait très-naturel, que Rodrigue remporte la victoire sur ce rival dédaigné, objet de l'aversion même de Chimène : cet aveu leur a déplu d'autant plus que la victoire du Cid pouvait être sanglante, et que don Sanche pouvait subir le malheureux sort éprouvé la veille par le comte de Gormas. La scène, à part ce détail, est admirable, et le portrait de Chimène reste une des plus belles créations du génie poétique ! Nous faisons remarquer en passant que Corneille n'est généralement pas heureux dans ses types de femmes ; sauf *Chimène* et *Pauline*, ses deux créations les plus touchantes, les femmes, dans son théâtre, participent de la nature héroïque des hommes. On appelait l'*Émilie* de Cinna, *adorable furie*, croyant n'en faire qu'un éloge raffiné. Corneille lui-même se vantait de préférer le reproche d'avoir fait ses femmes trop héroïques, à la louange d'avoir efféminé ses héros. Il fallait cependant que, dans un pays où la religion et les mœurs ont fait de la femme l'égale de l'homme, la tragédie en fit voir de vivantes images dans les passions qui lui sont propres, ou dans celles qui lui sont communes avec l'homme, dans l'*amour violent*, dans l'*amour timide et chaste*, dans la *tendresse maternelle*, dans l'*ambition*, comme dans la Phèdre, la Julie, l'Andromaque et l'Athalie, ces étonnantes créations du génie de Racine. 9° La monotonie se fait sentir dans toutes les scènes entre Chimène et Rodrigue, où ce dernier offre continuellement de mourir. Il est vrai, on peut admettre qu'il était impos-

sible de faire autrement et que Corneille a fait tout ce qu'il a pu faire en variant, par des détails, avec beaucoup d'esprit et d'adresse, un sujet fatalement uniforme. Le défaut existe cependant, et Rodrigue offrant toujours sa vie à sa maîtresse, a une tournure un peu romanesque. 10° Corneille viole fréquemment cette règle qui défend de laisser jamais la scène vide, et qui ne veut pas que les acteurs entrent et sortent sans se voir (1). A propos de la scène III, acte I, Voltaire observe que la scène reste vide et que l'action est interrompue. Pourquoi les acteurs précédents s'en vont-ils ? pourquoi ces nouveaux acteurs viennent-ils ? comment Chimène peut-elle voir l'infante sans la saluer ? Ce grand défaut était commun à toute l'Europe, et les Français (2) seuls s'en sont corrigés. Plus il est difficile de lier toutes les scènes, plus cette difficulté vaincue a de mérite ; mais il ne faut pas la surmonter aux dépens de la vraisemblance et de l'intérêt. C'est un des secrets de ce grand art de la tragédie, inconnu encore à la plupart de ceux qui l'exercent. — Le même commentateur observe, à la scène 5, acte III, que tout lecteur doit être choqué de voir que cette scène se rattache si maladroitement à la scène précédente : nous venons d'entendre Chimène, dit-il, dans sa maison ; mais où est maintenant don Diègue ? Ce n'est pas assurément dans cette maison. Le spectateur ne peut se figurer ce qu'il voit et c'est là un très-grand défaut, parce qu'il doit y avoir partout de la vraisemblance, de la suite, de la liaison ; toutes les scènes doivent

(1) Commentaires sur Corneille, éd. Didot, 32.

(2) Nous pouvons dire grâce à l'auteur des Commentaires.

être naturellement amenées les unes par les autres, mérite absolument nécessaire pour la perfection. 11° Corneille, à l'imitation des anciens, introduit des chants lyriques dans les scènes de son drame ; la scène VII, acte Ier, dans le Cid, scène lyrique, est admirablement belle, mais elle n'est pas naturelle, d'abord parceque les personnages qui parlent en vers d'une mesure déterminée ne doivent jamais changer cette mesure, pour le même motif que, s'ils parlaient en prose, ils devraient toujours parler en prose ; de plus, les chants lyriques donnent trop l'idée que c'est le poëte qui parle ; enfin les chants lyriques, interprétés par un seul personnage, sont invraisemblables comme tous les monologues, parce qu'ils sont basés sur cette supposition — toujours fausse — que les personnages se parlent à eux-mêmes, comme s'ils se trouvaient devant des auditeurs ; *penser haut*, pour employer un mot vulgaire, est une exception trop rare pour autoriser l'usage des monologues dans les représentations scéniques. 12° L'Académie prétend,—mais à vrai dire elle n'a jamais pu faire recevoir cette opinion , — que le *sujet du Cid n'est pas bon*, parce qu'il est *moralement invraisemblable* que Chimène consente à épouser le meurtrier de son père *le même jour* où il l'a tué. Mais il n'est pas vrai que Chimène consente à épouser Rodrigue ; le spectateur voit bien qu'elle y consentira un jour, et il le faut pour qu'il emporte cette espérance, qui est la suite et le complément de l'intérêt qu'il a pris à leur amour. Chimène n'épouse point Rodrigue ; elle fait même des remontrances au roi ; elle dit à la vérité : *je dois obéir*, mais elle ne dit point : *j'obéirai ;* le spectateur sent bien qu'elle obéira, et c'est en cela que consiste la beauté du dénoû-

ment. Au surplus l'Académie ajoute elle-même qu'elle ne condamne pas Chimène de ce qu'elle aime le meurtrier de son père, puisque son engagement avec Rodrigue avait précédé la mort du comte, et qu'il n'est pas en la puissance d'une personne de cesser d'aimer quand il lui plaît. Corneille a su accorder très-heureusement ce qui était dû à la décence avec l'intérêt qu'on prend aux deux amants.

La *langue* du Cid n'est pas complétement à l'abri de toute critique ; après ce premier chef-d'œuvre du théâtre français, même après *Horace*, *Polyeucte* et *Cinna*, il restait encore beaucoup à faire sous le rapport du style. Le rôle de Chimène (1), en général noble et pathétique, tombe de temps en temps dans la *déclamation* et le *faux esprit ;* en outre (2) après ces quatre tragédies, si admirables dans leur ensemble, il restait encore à *perfectionner* la langue de la muse tragique, non pour le nerf, l'élévation, la hardiesse, le feu, mais pour la *correction*, qui est un degré de plus ; il restait encore à créer une langue nouvelle, pour la *variété*, la *profondeur*, la *finesse* des nuances que le poëme dramatique tire de l'analyse et du développement des caractères. Il y avait à faire parler la femme dans une langue *aimable*, où l'on sentît l'exquise délicatesse de sa nature jusque dans l'emportement de ses passions. De plus si la poésie est à la fois un langage, une peinture et une musique, si elle doit plaire à l'âme, à l'imagination et à l'oreille, il restait à faire connaître

(1) La Harpe, II, pp. 61.
(2) Nisard, II, 134.

après le style de Corneille, plus oratoire que *poétique*, plus énergique qu'*harmonieux*, plus ferme que varié, où il y a plus de feu que de *douceur* et plus de mouvement que *d'images*, un style qui réunît à toutes les beautés du style de Corneille, dans des vérités dramatiques du même ordre, toutes les beautés propres aux vérités dramatiques qui restaient à exprimer ; un style qui contentât la raison par l'exactitude des paroles, l'âme par leur accent, l'imagination par leur éclat, l'oreille par leur harmonie. — Aussi, bien des littérateurs ont pu signaler des expressions affectées, incorrectes ou dissonnantes dans le Cid de Corneille : l'auteur de Zaïre a relevé des défauts pareils, avec trop de complaisance peut-être, dans le fameux *Commentaire*, dont Napoléon I[er], chez qui le *goût*, comme toutes les autres qualités, était de génie, a pu dire : Rien n'apprend mieux à bien parler la langue que les Commentaires sur le Cid (1). On peut critiquer notamment :

1° Acte I, scène I[re].

Au contraire, pour tous dedans l'indifférence.

Dedans étant adverbe, son emploi est incorrect dans ce vers.

2° Même acte, même scène, vers 8.

Elle n'ôte à pas un ni donne l'espérance.

Il faudrait : ni ne donne.

(1) Mémorial de Sainte-Hélène.

3° Même acte, même scène, vers 15.

Don Rodrigue, surtout, n'a trait en son visage
Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image.

Il est affecté de dire que chaque trait d'un visage soit une image d'un homme de cœur.

4° Même acte, scène IV, vers 7.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes.

Il faudrait quelque grands que soient....

5° Même acte, scène V, vers 15.

Et qu'une ardeur plus haute à ses flammes succède.

Il eût fallu une ardeur plus noble.

6° Même acte, scène VI, vers 20.

Instruisez le d'exemple.

Il faudrait à la rigueur « par l'exemple. »

7° Même acte, même scène, vers 78.

Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

On ne dit pas le front d'une race.

8° Même acte, scène IX, vers 49.

Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur.

Variante : *allons, mon âme...*

On ne peut dire ni l'un ni l'autre, parce qu'il faut plus de vérité dans le langage.

9° Acte II, scène Ire, vers 2.

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud,
S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut.

On ne peut pas dire un sang trop chaud qui porte trop haut ; mieux valait conserver les deux vers primitifs, censurés par l'Académie :

Je l'avoue entre nous, quand je lui fis l'affront,
J'eus le sang un peu chaud et le bras un peu prompt.

10° Même acte, scène II, vers 22.

Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

Ce mot invaincu n'est pas français.

11° Même acte, scène VII, vers 52.

Au reste, on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux.

Quand on passe d'un sujet à un autre, il faut « cependant » et non pas « au reste » qui équivaut à : quant à ce qui reste.

12° Même acte, scène VIII, vers 17.

Ce sang qui, tout sorti, fume encor de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous.

Ces deux vers forment une hyperbole outrée et puérile ;

une fille ne dit pas d'un père mourant « ce sang fume de courroux. »

13° Même acte, même scène, vers 34.

Son sang sur la poussière écrivait mon devoir.

Figure affectée.

14° Même acte, même scène, vers 98.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

Croître est neutre ; on devrait dire accroître.

15° Même acte, scène IX, vers 38.

Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.

Expression trop subtile et qui refroidit le sentiment.

16° Acte III, scène IV, vers 58.

Je ne te puis blâmer d'avoir fui l'infamie.

Vers 78.

Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu ;
Et pour mieux tourmenter mon esprit éperdu,

Dans le vers 58, il y a une faute de mesure, parce que *fui* devrait compter pour deux syllabes, tandis que Corneille ne compte ce mot que pour une ; dans les vers 78-79, le poète fait rimer le mot composé éperdu avec le mot simple perdu, ce que la versification française défend rigoureusement.

17° Même acte, même scène, vers 15.

Il est teint de mon sang. — Plonge-le dans le mien ;
Et fais lui perdre ainsi la teinture du tien.

Le désespoir n'a pas de réflexions si fines, si fausses : une épée est également rougie de quelque sang que ce soit ; ce n'est point du tout une teinture différente. Tout ce qui n'est pas exactement vrai révolte les bons esprits, et il faut toujours qu'une métaphore soit naturelle, vraie et lumineuse.

18° Même acte, même scène, vers 45.

Je te le dis encore, et veux tant que j'expire
Sans cesse le penser et sans cesse le dire.

Tant que étant une faute contre la langue, il faudrait « jusqu'à ce que », ce qui est trop rude. Corneille donna la variante :

et quoique j'en soupire,
Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire.

Dans le premier texte, il y a une faute de langue ; il fallait écrire « jusqu'à ce que j'expire » ; dans la variante les désinences en *ir* produisent un effet désagréable pour l'oreille.

19° Acte IV, scène Ire, vers 1.

Qu'il devienne l'effroi de Grenade et Tolède.

L'Académie remarque qu'il convenait de répéter *de*.

20° Même acte, même scène, vers 42.

Et paraître à la cours eût hasardé ma tête.

Vers 56.

J'en cache les deux tiers aussitôt qu'arrivés.

Il aurait ête plus exact de dire : c'eût été hasarder ma tête ; aussitôt qu'ils furent arrivés.

21° Même acte, scène III, vers 21.

Que votre majesté, sire, épargne ma honte.

Le mot honte n'est pas le mot propre.

22° Même acte, scène V, vers 3.

Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus.

Quand un homme *est mort,* on ne peut dire *qu'il a le dessus* des ennemis, mais bien qu'il l'a eu ; on peut encore observer qu'avoir le dessus des ennemis est une expression trop vulgaire.

23. Acte V, scène Ire, vers 5.

Mon amour vous le doit, et mon cœur, qui soupire,
N'ose sans votre aveu sortir de votre empire.

L'expression « qui soupire » est imparfaite : par le second vers, Rodrigue semble demander plutôt permission de changer d'amour que de mourir ; d'ailleurs parler d'un cœur qui n'ose sortir du monde et de l'empire de sa maî-

tresse sans l'ordre de sa dame, cela est romanesque, guindé et assez affecté pour éteindre, dans cet endroit, la chaleur de la passion.

Ces légers défauts du Cid ne diminuèrent en rien le succès de l'immortelle tragédie ; la critique qui en fut faite avec trop d'amertume ne découragea pas son illustre auteur. Trois ans après l'apparition du Cid, en 1639, Corneille fit représenter les *Horaces*, tragédie remplie de si beaux vers et de plaidoyers d'une si mâle éloquence, que la postérité ne se lasse point de l'admirer ; la même année, il publia *Cinna* et cette troisième tragédie, pour la simplicité de son action, l'intérêt qu'elle inspire, la vigueur du style, la majesté des détails, l'énergie des caractères, la conduite de la fable, la beauté du dénouement et la sublimité des pensées, a été appelée avec raison le chef-d'œuvre de l'art dramatique lui-même. En 1640, *Polyeucte* vit le jour : le poète y mit hardiment le christianisme en scène et les beaux caractères de ce quatrième chef-d'œuvre, la régularité du plan, l'intérêt du sujet, lui assurèrent un immense succès. Après Polyeucte, le génie de Corneille perdit de sa puissance, mais la fécondité du poète ne cessa pas de produire. Dans les premières tragédies qui suivirent Polyeucte il se trouve toutefois encore de nombreux élans de génie, mais dans les dernières pièces, on ne voit plus que de stériles efforts pour tirer des situations médiocres d'un fond sans événements et sans caractères et les ténèbres du plan et de la langue s'y épaississent de plus en plus. Corneille était presque septuagénaire, qu'il s'obstinait à composer encore : la mort vint mettre fin à ses travaux,

le 18 octobre 1684. La gloire de l'auteur du Cid grandit avec le temps ; la France reconnaissante l'honora souvent par des témoignages éclatants d'admiration, et, dans ce siècle même, en 1834, lorsque la ville de Rouen érigea la statue du plus illustre de ses enfants, un poète, C. de la Vigne, trouva des accents fiers et nobles, pour honorer encore une fois le créateur de la tragédie française :

Deux siècles ont passé, depuis que parmi vous,
De lui-même inconnu, comme il l'était de tous,
Un jeune homme parut, que l'amour fit poète.
De ses premiers transports éloquent interprète,
Plein du démon des vers qui s'éveillait en lui,
Poète sans modèle, il marchait sans appui.
« Ses pareils à deux fois ne se font pas connaître. »
Où les maîtres manquaient bientôt il fut un maître.
Il franchit la carrière, et d'un pas de géant,
A la cime du Pinde, élancé du néant,
Il y grava son nom qu'on ignorait la veille.
Ce jeune homme inconnu, c'était le grand *Corneille !*

Deux siècles ont passé, des siècles passeront
Sans flétrir les lauriers qui surchargent son front ;
Leurs rameaux vieillissants se couvrent d'un feuillage
Dont l'immortalité reverdit d'âge en âge.

. . . .

Ah ! qu'il pleure d'orgueil en se voyant renaître
Dans le marbre animé par le ciseau d'un maître !
Que David nous le rende avec ce vaste front,
Creusé par les travaux de son esprit fécond,

Où rayonnait la gloire, où siégeait la pensée,
Et d'où la tragédie un jour s'est élancée.
Simple dans sa grandeur, l'air calme et l'œil ardent,
Que ce soit lui, qu'il vive, et qu'en le regardant
On croie entendre encor ces vers remplis de flamme,
Dont le bon sens sublime élève, agrandit l'âme,
Ressuscite l'honneur dans un cœur abattu :
Proverbes éternels dictés par la vertu ;
Morale populaire à force de génie,
Et que ses actions n'ont jamais démentie !
Venez donc, offrez-lui vos vœux reconnaissants ;
Offrez-lui vos tributs, *orateurs :* quels accents
Plus brûlants que les siens, de plus d'idolâtrie
Ont embrasé les cœurs au nom de la patrie ?
Vous aussi, *magistrats ;* c'est lui qui tant de fois
Entoura de respect l'autorité des lois.
Venez, *généreux fils*, en qui l'affront d'un père
Ferait encor du Cid bouillonner la colère ;
Pour les lui présenter, Rodrigue attend vos dons.
Vous qui, les yeux en pleurs à ces nobles leçons,
Sentez de pardonner la magnanime envie,
Rois, à lui rendre hommage Auguste vous convie.
Et vous, *guerriers*, et vous qui trouvez des appas
Dans ce bruit glorieux que laisse un beau trépas,
Venez au vieil Horace apporter votre offrande.
Venez, *jeunes beautés*, Chimène la demande.
Accourez tous, Corneille a charmé vos loisirs ;
Payez, en un seul jour, deux cents ans de plaisirs.
Vos applaudissements font tressaillir sa cendre ;
Appelé par vos cris, heureux de les entendre,

Pour jouir de sa gloire, il descend parmi nous.
Il vient, honneur à lui ! Levez-vous, levez-vous !...
Aux acclamations d'une foule ravie,
Les rois se sont levés pour honorer sa vie.
Eh bien ! qu'à leur exemple, ému d'un saint transport,
Le peuple, devant lui, se lève après sa mort !

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE CHRONOLOGIQUE.

713. Conquête de l'Espagne par les Arabes.
1035. Ferdinand I monte sur le trône de Castille.
1040. Naissance du Cid au château de Bivar près de Burgos.
1052. Le Cid est conduit à la cour de Castille.
1054. — prend part à la guerre de Sanche contre Garcias de Navarre. (?)
1054-1060. Courses aux Maures.
1060. Siége de Sarragosse.
1063. Le Cid combat Ramire d'Aragon et remporte la victoire de *Graos*.
1065. Mort de Ferdinand I; Sanche parvient au trône de Castille.
1067. Guerre du Cid et de don Sanche contre Garcias de Galice.
1069. Guerre contre Alphonse VI, roi de Léon. — (Alphonse I de Castille.)
1072. Siége de Zamora et meurtre du roi Sanche.
1074. Mariage du Cid.
1074-1086. Courses aux Maures.
1080. *Premier exil* du héros.
1081-1082. Guerres du Cid contre Al-Modhaffar de Denia.
1083. Guerre contre Sanche-Ramire d'Aragon; batailles de Morella et de l'Èbre.
1089. Le Cid secourt Al-Kadir de Valence.
— Rappel du Campéador. — Guerre contre les Almoravides.

1090. Siége de Murviédro.
— *Deuxième exil* du Cid.
1091. Guerre contre Ramon-Berenger de Barcelone.
1092. Maladie du Cid. — Siége de Liria. — Deuxième rappel du Cid.
1093-1094. Siége de Valence.
1097. Le Cid secourt Pierre I d'Aragon.
1098. Second siége de Murviédro.
1099. Mort du Cid.
1104. Mort de Chimène.
1109. Mort d'Alphonse de Castille.

TABLEAU

DES ÉPISODES LÉGENDAIRES.

Date inconnue.	Épisode du duel.
»	Épisode du lépreux.
»	Expédition contre Henri III d'Allemagne.
1072.	Épisode d'Arias Gonzalès.
1072.	Légende du serment d'Alphonse.
1092.	Légende de l'exil.
1092.	Légende de Rachel et de Vidas.
1093.	Le Cid et Martin Pelaez.
Date inconnue.	Épisode des infants de Carrion.
1098.	Les Ambassadeurs persans.
1099.	Le Cid met en fuite l'almoravide Bucar.
1109.	La légende du Miracle.

—

N. B. — On remarquera que la légende de l'exil est antérieure à celles des Juifs et de Martin Pelaez. (W.)

LISTE

DES PRINCIPAUX AUTEURS CONSULTÉS.

ÉM. DE ST-ALBIN.	Le Poëme du Cid, les Chroniques et les Romances. 2 vol. in-12. Lacroix-Verboeckhoven, 1866.
DE MONSEIGNAT.	Le Cid Campéador. 1 vol. in-16. Hachette.
DOZY.	Histoire politique et littéraire de l'Espagne. 2 vol. in-8°. Leyde, 1849. Exemplaire de la Bibliothèque royale de l'État, à Bruxelles.
CANTU.	Histoire universelle. Tome V et notes additionnelles. Éd. Louvain, 1845.
VIARDOT.	Histoire des Arabes et des Mores d'Espagne. Paris, 1840, éd. in-8°.
VILLEMAIN.	Tableau de la Littérature au Moyen-Age. 2 vol. in-12, éd. Didier.
F. LOIZE.	Histoire de la Poésie espagnole. 1 vol. in-8°, éd. Muquard, 1868.
T. BARET.	Histoire de la Littérature espagnole.
DICTIONNAIRE DE LA CONSERVATION.	Art. de Philarète Chasles, Denne-Baron, Tissot, colonel Bory-St-Vincent, Viennet.
SISMONDE DE SISMONDI.	Littératures du Midi.
JUSTE.	Histoire du Moyen-Age. 5 v. in-12, Bruxelles, éd. Jamar.
Bon DE REIFFENBERG.	Mémoires de l'Académie de Belgique, t. XIV.

DE HUMBOLD.	Recherches sur les habitants aborigènes de l'Espagne.
LA HARPE.	Lycée ou Cours de littérature. 5 vol. in-8°, Paris, 1817.
NISARD.	Histoire de la Littérature française. 4 vol. in-12, éd. Didot. 1867.
CORNEILLE.	Œuvres de P. et T. Corneille, 1 vol. in-8°, Paris, éd. Garnier.
VOLTAIRE.	Commentaires sur Corneille. 1 vol. in-12, Paris, 1851.
HERDER.	Extraits recueillis de différents auteurs.

A CONSULTER.

HUBER.	Éd. publiée à Brême : « Le Cid » en all.
SOUTHEY.	Le Cid, texte anglais, etc.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION.

I. — HISTOIRE DU CID.

II. — LÉGENDE DU CID.

III. — LES POÈTES DU CID (COUP D'ŒIL SUR).

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

ERRATA.

Page xxiv, dernière ligne, *au lieu de* découlent, *lisez* découle.
Page 35, 1re ligne, *au lieu de* eût, *lisez* eut.
A la page 13, nous avons désigné Garcias de Navarre, comme frère de Sanche de Castille, lisez oncle.

IMPRIMERIE DU COMPTOIR UNIVERSEL VICTOR DEVAUX ET Cie,
rue Saint-Jean, 26, à Bruxelles.

